



Beyrouth le retour, 30 ans plus tard
Mes chroniques

Michel J. Boustani

Beyrouth le retour, 30 ans plus tard
Mes chroniques

Michel J. Boustani

Produire un livre

Je déroge à la règle non-écrite voulant qu'une préface soit de bon aloi pour présenter tant l'auteur que son œuvre.

J'avoue n'avoir pas cette prétention, considérant que cette aventure fut et restera avant tout une de plaisirs et d'amusements quant à cette découverte du monde du livre.

Ayant observé certaines personnes, auteures, écrivaines, m'étant documenté sur certains sites dans le domaine, j'optais au fil de mes découvertes pour une aventure bien particulière.

Je m'en irai vers l'auto édition, l'auto publication et un minimum d'aide extérieure (merci fiston pour ton aide dans la mise en page).

De plus me considérant comme ces milliers d'auteurs débutants, j'ai souhaité vivre ces étapes, les apprentissages, afin de témoigner un jour que oui c'est possible de se lancer dans l'écriture d'un livre avec les moyens de bord.

J'ai profité des ressources technologiques disponibles sur le marché de l'édition plus particulièrement les outils d'éditions, les utilitaires de conversion en format électronique, que ce soit pour les liseuses, les ordinateurs portables, etc.

Ce qui aura nécessité le plus d'attention et de compréhension aura été l'aspect légal, enregistrement du nom, dépôt légal, droits d'auteur, ISBN, et bien d'autres détails du genre.

Je suis fort chanceux de vivre dans un pays où ces détails sont généreusement disponibles aux personnes.

C'est cette expérience que je livre à mes lecteurs, des chroniques écrites sans aucune recherche prétentieuse quant au style et la syntaxe, juste un texte simple, une mise en récits de mes observations et promenades dans une ville que je découvrais de nouveau après une longue absence.

Michel J. Boustani

*Si j'effaçais les erreurs de mon passé,
j'effacerais aussi la sagesse de mon présent
(Auteur inconnu)*

Aux miens...



Je souhaite que la vie vous entraîne dans ces découvertes infinies sans cesse renouvelées, vous émerveillant sans retenue sans limite sans frontière.

N'hésitez jamais de quitter la tenue de votre quotidien et prenez ce temps de libérer votre imagination, vos émotions.

Restez dans cet émerveillement perpétuel, la vie, votre vie sera autrement peinte et autrement parfumée.

Si la vie était à recommencer, je la vivrais telle quelle, vous en avez complété les différents moments, les différentes étapes qui ont fait celui que je suis maintenant !

À mes actuels (et futurs) petits-enfants,
Si vos parents diront que votre papy Michel était tout sauf un papy conventionnel, croyez-les, ils auront parfaitement raison. Vos parents sont les mieux placés pour vous en parler; je fus et suis resté pour eux aussi tout sauf un papa conventionnel.

Michel

Pourquoi ces chroniques ?

Il ne fut jamais dans mes plans, alors que je préparais ce voyage, que je me mette à écrire une série de chroniques sur mes observations et découvertes sur ce retour dans mon pays, pays de mes origines familiales.

Je me dois de clarifier au sujet de mes origines, qu'elles sont variées. Les circonstances sociopolitiques de l'époque (1953 – 1960) ont eu une influence certaine ayant causé notre départ d'Égypte, un pays où je vivais paisiblement et sans soucis.

Ce long parcours qui aura commencé en Afrique sur les bords du Nil, en Égypte terre des Pharaons, dans la petite ville d'Ismaïlia, continuait au début des années 60 au Liban (1960 – 1989), pays de la famille de mon père. Beyrouth, devenue ma nouvelle ville, c'est là que je vivais le début de mon adolescence et une partie de ma vie adulte.

La Grèce, Athènes (1989 – 1991). C'est dans la ville d'Athéna que naissait mon fils, une ville unique qui nous hébergeait trois années avant de faire sacs et valises vers le Canada (1991 -), à Montréal, au Québec.

D'autres villes sont restées aussi très chères à mon cœur, ces places qui nous marquent et que l'on n'oublie pas. J'espère que ce jour viendra où je prendrai rendez-vous avec celles-ci , leur exprimer cette joie du retour dans ces « chez moi ».

Ce chez moi, qu'est-il au fond ?

Dans un monde qui malheureusement parle d'identitarisme, qui en apparence se veut rassurant mais qui finalement polarise les tiraillements ethniques, raciaux. Un monde qui alimente ce confessionnalisme religieux idéologique alors que le monde tend vers un rapprochement qu'importent les différences visibles et profondes?

Qu'est-il ce « chez moi » au fond ? Où se trouve-t-il ce « chez moi » que je cherche, aime et m'y attache ?

Je ne peux imaginer une seule personne qui ne soit pas en quête de son chez soi. Qu'elle vive au milieu d'un désert, ou dans les forêts amazoniennes, avec ces tribus dont l'existence est insoupçonnée du monde moderne. Que l'on soit dans les rues surpeuplées du Caire ou les foules aux sorties des bureaux en plein cœur de New York, nous sommes tous en quête d'un chez soi.

Ce ne serait trahir aucune ville de les choisir toutes et chacune comme mon chez moi pour chacune d'elle. Nous avons appris depuis notre enfance à aimer notre pays, le pays de nos parents, la terre de nos ancêtres, mais fort probablement nous ne savions pas que le monde était bien plus vaste qu'un simple pays, une place pour tous sans exception. Notre chère planète.

Mon chez moi serait autant l'Égypte, le Liban, la Grèce, l'Italie que le Québec et le Canada. Des places où j'ai vécu, des lieux où se sont mêlées joies et apprentissages, découvertes, attaches et détachements aussi.

Vivre dans ces places, telles des amies intimes, personnelles, au fil du temps se seront développées des unions, des liens, des relations amoureuses sincères.

Lorsque j'évoque ce chez moi, ce n'est pas simplement un lieu géographique, cela va bien plus qu'une simple place gérée par des lois, une organisation politique, une administration. Ce sont ces liens d'intimité particulière, des gens qui ont marqué ma vie, mes émotions, des personnes amies, des gens auxquels on s'attache profondément.

Je vous inviterai de prendre part avec moi à ce premier voyage, une randonnée que je vous raconterai, mettant en récit ces nouvelles découvertes autant que les retrouvailles.

Depuis quatre ans je m'étais impliqué dans le monde des blogues sur le Web, le temps venant plusieurs de mes contacts et personnes amies me demandaient quand j'allais me mettre à l'écriture d'un livre.

J'avoue que l'idée ne m'était jamais venue, jugeant que je n'avais point le profil ou l'envergure. J'avais trouvé ma « niche » dans ces articles que je partage depuis auprès d'un public fort varié tant sur les réseaux sociaux que sur les sites spécialisés en matières d'éducation et de culture sociale et humaine.

Lorsque je décidais du retour à Beyrouth, bien peu d'éléments présageaient la suite, celle de ces chroniques.

Cette idée s'est clairement définie à mon esprit un peu comme toutes les choses importantes de ma vie : cette intuition naturelle qui me disait bien clairement la voie à suivre.

Ce fut au cours des deux heures d'attente à l'aéroport de Montréal que l'idée des chroniques me plaisait de plus en plus. Ceci dit, je me suis littéralement plongé dans cette avenue, ne disant que j'allais à l'aventure, vers ces découvertes, souhaitant sincèrement la concrétisation d'un tel projet.

C'est donc en ce soir du 2 février que je prenais stylo et commençait les premières pages des idées, des choses à faire, celles à éviter, bien entendu un foisonnement d'idées se bousculant que j'avais de la peine à retenir. C'est tout moi, voir l'aboutissement alors que je n'avais aucune idée du titre de cet ouvrage.

Un inventaire rapide des choses qu'il me faudrait avoir absolument, j'ai même été m'acheter une casquette canadienne pour compléter le look du chroniqueur allant à l'aventure.

C'est ainsi que ces pages ont commencé leur existence, depuis, l'aventure continue.

Avant d'aller plus loin, j'aimerais vous offrir ce texte que je trouve merveilleux, puisse-t-il vous inspirer et vous faire découvrir le merveilleux, celui de l'existence.

Créditer le merveilleux !

Exigez plus. Non des biens terrestres, mais de la liberté et de l'approfondissement intérieur qui vient de la fidélité à la fierté de votre propre être. Faites confiance au kaléidoscope de vos propres possibilités. Gardez votre tête haute. Créditez le merveilleux, avancez, faites votre chemin comme les dauphins le font. Soyez des écosondeurs, des explorateurs. Rappelez-vous que vous êtes ici pour le bien, dans tous les sens du terme.

Seamus Heaney, (Créditer le merveilleux)

Michel J.B.

Avis légal

Tous les évènements de cet ouvrage résultent de mes visites et observations. Les commentaires et les appréciations n'engagent que moi. Les illustrations (photographies) font partie intégrante de cet ouvrage et son assujetties aux mêmes dispositions légales que la totalité de cet ouvrage.

Aucune reproduction électronique ou imprimée n'est autorisée sans l'approbation écrite de l'auteur.

Ce livre est offert gratuitement en format électronique (PDF, ePub, Mobi) et ne peut faire partie d'aucune publication ou distribution à but lucratif.

© Michel J. Boustani – Montréal 2016 – micheljb@gmail.com

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

ISBN : 978-2-9815848-0-9

Table des matières

En attendant la grande traversée.....	25
La traversée entre nuit et lever du jour.....	27
Ces apparences qui ne peuvent cacher la réalité.....	31
Mes « chez moi ».....	37
À la rencontre de mon quartier.....	43
Une collègue, une amie, quarante ans plus tard.....	47
Le coût de la vie!.....	51
Si j'étais!.....	55
Un dimanche en famille.....	59
Seul à la maison!.....	65
Mes repères horaires	71
Les contradictions flagrantes.....	73
Mes questionnements	77
La quiétude des gens simples.....	79
Les cafés de Beyrouth.....	81
Matinale beyrouthine!	85
En parlant de restauration.....	87
Le réveil du quartier.....	91
Que dit-on, chez vous, sur la situation au Liban?.....	93
Elles sont partout, elles sont invisibles !	95
Les copains d'abord!	101
Chauffeur de taxi diplômé de la Sorbonne!.....	105
Nos origines : fidélité ou illusions.....	107
Aujourd'hui grande découverte!.....	111
S'approprier les rues de son quartier.....	119
Les taxis de Beyrouth!.....	125
Discussions libanaises ou « talibanaises. »	129
Les ingérences familiales	135
Les réalités claniques !.....	139
À la rencontre de Maroun	145
Le temps n'aura eu aucune emprise.....	149
Piéton à Beyrouth, le mode d'emploi !.....	151
Celui qui fait le pain.	155
Les illusions générationnelles	159
Les rendez-vous volatiles.....	165
Où il est question de sport national	169
Ici c'est comme ça!.....	173
Mon ami Edgard !	177

Nina.....	179
Les rendez-vous manqués.....	183
Une histoire d'eau!.....	185
Une histoire de courant ... comme celle de l'eau.....	189
Les téléphones portables toute une histoire.....	193
Une belle journée-sortie.....	197
Bouquiner.....	199
Byblos (Jbeil).....	203
Un café à la libanaise !.....	209
Sortir avec les trésors.....	215
Une nouvelle semaine.....	221
Le chat du stationnement.....	223
Les gens qui vivent seuls.....	227
Visite d'un établissement universitaire libanais.....	229
À l'école le matin.....	235
Zaatar wou Zeyt (Thym et Huile).....	237
Nous sommes tous pareils !.....	239
Première matinée avec fréro.....	243
Soirée avec É... ..	245
Lever de Lune !.....	247
MJ... où la grâce de la générosité.....	251
Les conducteurs libanais et les TOC ³	255
La rue Hamra.....	259
La corniche au bord de l'eau.....	263
Moments avec fréro - 2ème Partie.....	267
Les derniers achats.....	269
Dimanche familial.....	273
c'est aussi Mon Liban !.....	275
Gratitude.....	279
L'aéroport international de Beyrouth.....	283
Bonjour Montréal !.....	289
Sources et références.....	295

Mardi 2 février 2016

En attendant la grande traversée

Je suis toujours amusé d'observer le comportement des voyageurs en attente d'embarquement pour l'avion. C'est en soi une représentation de la société dans laquelle nous vivons. Ceux qui savent se mettre en file, ceux qui ne le font jamais, les anxieux, les habitués, les curieux, les blasés, les cool et les pas cool. L'attirail du parfait voyageur, gadgets et trouvailles, est exposé et mis en valeur. Mais un point commun pour presque tout le monde c'est que vous ne voyez pas les visages, tout le monde est occupé. Occupé à lire, regarder, suivre, supplier, sourire, ne pas sourire face à l'écran de son téléphone portable.

L'hôtesse d'accueil nous explique comment se fera l'embarquement, par secteur (ou zone). Réaction collective : presque tout le monde regarde sa carte d'embarquement, on appelle les passagers de la zone 1. Bon ça y est, je suis du groupe de la zone 5.

Les familles avec poussettes et enfants sont prioritaires puisque les poussettes doivent être remisées quelques parts au grand désarroi de la maman qui ne comprend pas trop bien ce qui se passe, son mari lui explique avec gestes et paroles, elle semble rassurée à moitié, mais bon je la comprends, elle va devoir porter son enfant dans les bras. Pas de bousculades, ou de gens qui essaient de passer la file, on continue de nous appeler par secteur. C'est les 2 et 3 en ce moment, ah tiens ! Un drôle d'oiseau s'amène, coupe la file, l'air de circonstance, la carte d'embarquement à la main, se présente en lui explique que son tour est à venir, « mais puisque je suis là ! » ah ! Cher monsieur, il faudrait leur sortir d'autres excuses aux agents de bord.

Donc monsieur reprend sa place et attend, me regarde, hoche la tête, se pourrait-il qu'il se cherche une audience, nada, rien, personne. Si je pouvais lire les pensées des personnes présentes je suis presque certain que je lirai « bien fait pour toi », plus d'une fois.

Mais non, notre quidam s'essaie encore une fois, « juste une question! » qui semble être cette dernière tentative, celle du désespoir.

Enfin certaines personnes vont toujours essayer de gagner ces petites batailles qu'elles s'inventent. Bon, les agents le regardent, l'un des personnes, lui dit poliment, « monsieur veuillez attendre votre tour, sinon je serai dans l'obligation de vous embarquer en dernier. » Bon la paix semble être revenue, il était temps.

S'installer en avion est pour moi l'occasion d'observer mes semblables sans qu'ils ne se rendent compte. Ce qui ajoute à cet infime amusement ce sont bien les gestes que chaque personne va faire une fois sa place repérée. Premier regard, le ou la voisine à droite ou à gauche, mais en même temps les autres vous regardent aussi, vous jaugent, vous évaluent et essaient d'imaginer si vous étiez leur compagnon de voyage. Est-ce qu'il est bavard, va-t-il me raconter sa vie ou est-ce qu'il va s'endormir 5 minutes après le décollage, et s'il dormira est-ce qu'il va ronfler (heu les bouchons d'oreilles ne les perdez pas).

Je m'avance lentement, je me sens serein, n'ayant pas de valises de cabine juste une sacoche style messenger, je la glisserai sous mon siège. Un voyageur se bat avec son bagage, un sac, le manteau, je lui offre l'espace de ma valise, il me regarde, ne comprend pas au moment même, puis son épouse lui dit « Mais allume, le monsieur t'offre l'espace qui lui revient ! » Bon je ne souhaitais pas causer une discussion de couple, j'offre même de l'aider à poser ses affaires. Bon là je m'installe, boucle ma ceinture, tire mon journal de voyage, mon crayon, et me met à écrire. Le couple qui est devant moi, me semble en voyage d'agrément. Ils s'amusent comme deux gamins (grands gamins mais pareils) sourires complices, câlins et petits mamours, c'est une scène vraiment attendrissante. J'aurais tellement aimé les prendre en photos.

La traversée entre nuit et lever du jour

Sept heures de traversée en restant assis, en plus pour moi qui suis une personne qui a la bougeotte facile, ce n'est pas si évident.

Bon je n'avais pas de compagnon de voyage, je m'étais sur les deux sièges, puis me redressais, puis essayais de dormir, bref continuer de la sorte c'est trouver le temps vraiment trop long. Mon téléphone indiquait l'heure de Montréal, je ne savais plus combien de « beaucoup de temps » il restait. L'avion ronronnait (moteur, ventilation et autres petits bruits), moi j'avais les yeux grands ouverts tel un animal nocturne qui s'éveille la nuit. Écrire ? Mais je l'ai fait, dormir ? Pas capable.

J'ouvre le pare-soleil du hublot, la nuit il n'y a pas de soleil on est bien d'accord. Bon je pense que je suis tombé au bon moment au bon endroit à cet instant magique lorsque l'avion passe de la nuit au petit jour, click, click et encore plusieurs clicks, je n'arrête pas de prendre des photos, j'attends quelques minutes puis une autre photo, un autre click. J'étais heureux de ne m'être pas endormi; me trouvant à 11000 mètres d'altitude, seul entre ciel et terre, un des rares spectateur de cette scène unique et majestueuse. Les premières lueurs au loin pointaient m'annonçant que nous approchions du continent européen. Je ne sais combien de temps cet instant magique aura duré, être aux anges n'était pas un vain jeu de mots.

J'ai quitté Montréal alors que le mercure était vraiment bas, j'arrive à Genève par un matin pluvieux où il fait 6 degrés au-dessus de zéro (faut toujours préciser avec nous qui vivons au Canada). Une entrée en matière fort prometteuse pour ce qui m'attendait à Beyrouth.

Mercredi 3 février 2016

Ces apparences qui ne peuvent cacher la réalité

J'étais dans l'avion qui faisait son approche finale au-dessus de Beyrouth (Liban) avant l'atterrissage, fort curieux, un peu anxieux mais tellement excité à l'idée de ces retrouvailles tant souhaitées.

Un périple de 12 heures de vol au total, trois décalages horaires entre mon chez moi de Montréal, l'Europe et le Liban. Les différents contrôles mais aussi ces files d'attente qui vous font vous poser ces questions « Pourquoi est-ce que j'endure tout ceci ? J'aurais pu très bien rester chez moi ! » Et pourtant les passagers tout autant que, étions contents de voir enfin les côtes, la plage et la grande ville...

Cette grande ville baignant de pudeur, ne dévoilant rien d'autre que sa majesté, ses couleurs, laissant deviner les plaisirs que toute ville qui parle d'histoire et de vie, sait si bien offrir au premier regard du visiteur comme pour la première fois.

Beyrouth m'accueillait en cet après-midi par un soleil resplendissant, un ciel bleu et cette palette de couleurs allant du jaune or à l'ocre lumineux mettant en valeur cette splendeur unique qui sied à chaque ville que l'on a aimé mais que l'on redécouvre chaque fois comme la première fois.

Beyrouth une ville martyrisée depuis tant d'années, avait pour un court instant oublié ses plaies et m'ouvrait la douceur de ses bras.

Alors que j'étais dans la file d'attente pour le contrôle des passeports, il y avait une allée réservée en double file pour les nationaux, les détenteurs de passeports libanais, nous par contre, étions sur plusieurs files attendant notre tour.

La file des nationaux étant presque vide contrairement aux libanais, tout comme moi, qui avions un passeport étranger. Un malin hasard aura voulu que trois avions ayant atterri à quelques minutes d'intervalles, provoquait une telle congestion.

L'impatience des passagers , les enfants épuisés, les mamans aussi, nous ressemblions à une foule de personnes qui n'avaient qu'un seul désir : être autorisés de rentrer en territoire libanais.

Ce temps je le passais à penser aux nationaux qui voyageaient toujours avec le passeport de leur pays. Il y avait parmi nous ceux qui ayant la double nationalité voire même la triple, profitions des avantages de ce statut. J'ai admiré ces personnes qui se contentaient d'un document émis par les autorités de leur propre pays. J'admirais leur courage lorsqu'ils voyageaient vers d'autres pays, les contrôles, les obligations de visas, les vérifications. Quoique je ne fus pas concerné à Genève, je vis très bien certains comportements imperceptibles aux yeux d'un voyageur soucieux de ne pas manquer sa connexion. Nous, à destination de Beyrouth, avons été appelé à voix haute dans la cohue, avons été dirigé vers une zone de contrôle séparée, étions soumis aux exigences pointues de la sécurité, souliers, ceintures, tout y passait.

Je m'estimais injustement privilégié du fait que lorsque je brandissais mon passeport canadien le regard des agents de sécurité s'ouvrait, s'éclaircissait.

Je ne cache pas que ce fut un constat des plus durs pour moi. Me rendre compte de ces subtilités aussi minimes soient-elles, mais tellement bien présentes.

Lorsque je suis en voyage et quelle que soit ma destination, j'aime porter un signe qui dit de quel pays je viens. Depuis que je suis naturalisé Canadien, j'éprouve cette fierté personnelle. Est-ce le désir de dire mon appartenance au pays d'accueil qui nous recevait ma famille et moi, voici plusieurs années. Je me souviens toujours de cette phrase que me disait l'officier d'émigration canadienne : « Bienvenue chez vous, au Canada, Monsieur Boustani ».

Je ne souhaitais pas faire un étalage marquant de ma provenance, ma casquette de couleur noire, portait en son milieu avant le symbole unifolié d'une couleur proche.

C'est lors du contrôle sanitaire (et oui il y en avait à Beyrouth), l'agente de ce contrôle, me regarde et me fait signe de passer sans le test, à mon air surpris, elle me regarde et me dit, « Monsieur, vous venez du Canada, rien de mauvais ne peut venir de chez vous, vous êtes un pays de paix et d'ouverture ! » (Je fais une traduction presque littérale de ses mots en arabe mais ne peux traduire l'émotion qui venait avec).

Je me suis senti tellement privilégié de ce traitement, je n'en revenais pas de cet accueil tout simplement.

L'incident s'est répété encore une fois au contrôle douanier. Les douaniers me regardent, m'adressent un sourire en me disant « Marhaba (Salut) Welcome Canada ! ». Ouf ! Mais que se passe-t-il ? J'ai dû me dépêcher on me faisait signe d'avancer rapidement.

Je me demande des fois si nous savons apprécier à sa juste valeur le pays où l'on vit, mais aussi l'image que nous projetons sur les personnes qui nous croisent.

Ce sont ces personnes que l'on remarque à peine des fois, les douaniers, les agents de sécurité ou du contrôle sanitaire qui m'auront offert le meilleur d'eux-mêmes, des gens simples qui souvent au-delà des contraintes de leur travail m'ont offert un sourire, un visage accueillant. Je pourrai dire des personnes qui m'auront fait sentir que j'étais le bienvenu dans ce chez moi que j'avais tant hâte de redécouvrir.

Jeudi 4 février 2016

Mes « chez moi »

Chaque fois que je reviens à Montréal, alors que l'avion fait son approche au-dessus de la ville, j'éprouve ce sentiment paisible d'un certain soulagement, ce « enfin chez moi », un sentiment que je ne cache pas à chaque atterrissage, à chaque retour à la maison.

Lorsque je sens le contact des roues de l'avion sur le sol ferme, j'émet ce « enfin chez moi ». Ce sont ces mêmes mots que je prononçais lorsque nous touchions la piste Beyrouth.

Oui, il existe en moi cette ambiguïté d'avoir plus d'un « chez moi », Quel serait le vrai finalement ?

Pour être honnête, je dirais être chez moi à Athènes, au Caire, à Paris, ou Rome mais aussi dans bien d'autres villes qui ont su, au cours de mes visites, apprivoiser mon cœur.

Un tel parcours qui commençait en 1953 année de ma naissance dans une petite ville d'Égypte appelée Ismaïlia qui ,au fil des ans, m'a amené à Montréal, là où je vis depuis plus de 25 ans.

Cette migration ininterrompue aura été provoquée par certains événements sur lesquels je n'avais aucun contrôle, des événements qui m'auront fait faire ces valises que l'on remplit en ne laissant rien en arrière sachant qu'il y aurait peu de chance d'un éventuel retour.

Chaque fois, je m'en allais ailleurs, cet ailleurs que je souhaitais être l'étape finale de cette vie de « nomade » et pourtant, je les aurais faites plus d'une fois ces valises.

On me demande souvent « Mais de quelle origine êtes-vous ? », j'exprime ce sourire poli qui présage une réponse plus longue que prévue, et réponds « Vous voulez dire de quelles origines, il se fait que j'en ai plusieurs ! »

Se faire demander quant à ses propres origines, sous-entend une curiosité naturelle face à cet inconnu, qui malgré le fait que je m'exprime très bien en français ou dans une autre des langues que je maîtrise, je reste cet étranger que l'on a du mal à situer.

Je me souviens d'une situation amusante lorsque je vivais en Grèce pays de ma famille du côté maternel, les personnes que je rencontrais me posais l'éternelle question, à savoir si j'étais orthodoxe. Je répondais non que j'étais par contre baptisé chez les catholiques. Les visages exprimaient une légère déception, puisque plus de 95% de la population grecque est orthodoxe. La question suivante me faisait sursauter : « Mais êtes-vous chrétiens ? »

Nos différences nous imposent certaines obligations, celles de les éliminer. Cet inconnu que nous sommes au premier contact dans un nouvel environnement se fera accepter lorsque par une attitude sincère de vouloir s'intégrer dans ce nouveau milieu, les personnes se rassureront et nous accepteront tels que nous sommes, ceci, avec nos différences.

Ma facilité de communiquer en grec m'aura permis d'être perçu beaucoup plus facilement.

Je ressens parfois cette déception intime, lorsque j'entends des nouveaux arrivants dans mon pays, se plaindre, critiquer et surtout tenter avec désespoir de trainer avec eux le milieu ambiant dans lequel ils vivaient dans leurs pays d'origine.

La ghettoïsation culturelle et sociale ajoutant encore plus de murs entre les personnes. Oui l'inconnu nous effraie, cela est légitime.

Il est malheureux de constater aujourd'hui, que l'émergence de l'identitarisme est utilisé pour faire adhérer une population à ces visions d'exclusion. Les discours ne sont pas bien interprétés, l'usage des subtilités du langage dont les paralogismes et sophismes, entraînent des personnes de bonne volonté d'adopter cette attitude d'exclusion envers tout ce qui leur est inconnu, ou pire,

ce que l'on veut leur faire paraître inconnu.

De retour dans ma ville je me suis préoccupé en premier lieu d'en parcourir ses rues, ses quartiers, de chercher le contact avec les gens sur place. Faisant le premier pas, un salut, un petit mot, un rappel des faits, des lieux; les visages se déridaient, souriaient, j'étais le « Ibn el Haÿ » (Le fils du quartier) de retour chez moi.

Vendredi 5 février 2016

À la rencontre de mon quartier

La journée commence bien, aller faire les emplettes avec ma mère, déambuler dans ces ruelles de mon enfance, ces lieux où jeune gamin je parcourais ces places telles des contrées conquises au gré des jeux avec mes amis de quartier.

Bien entendu, nous redevenions vite des gamins, lorsqu'au loin nos mamans respectives nous appelaient pour manger. Si nous osions tarder, le ton montait, plus nous tardions la menace se faisait plus précise, gare au retardataire.

Alors que je m'évadais dans ces images de mon passé, j'entendais la voix de ma mère « Michel on ne va pas rester toute la journée, dépêche-toi ! » Ah ! Quel bonheur maman de m'avoir rappelé dans cette phrase ces moments uniques.

J'ai revu le four du quartier, descendant les escaliers de l'entresol menant à cet endroit qui me fascinait, car je voyais le boulanger et ses aides armés de grandes pelles de bois enfourner les pains et quelques secondes plus tard sortir des pains tous cuits, chauds et fumants.

L'odeur inoubliable du pain frais. Il existe un adage populaire en parlant du plaisir de voir un pain frais sortir du four : « Le grincheux ne sourit point même à la vue d'un pain chaud »

Pendant que nous continuions nos emplettes, je me suis souvenu de ces retours à la maison de chez le boulanger, les pains posés sur une feuille de papier qui me brûlaient les mains. Il me fallait rentrer vite, et faire attention de n'en laisser tomber aucun.

Pour la petite histoire du pain pita, ou pain libanais, il faut dire que ce dernier est rond, plat, se compose de deux épaisseurs que l'on détache par l'extrémité, une fois dissociée les deux parties servent à faire des tartines en y mettant fromage ou beurre et confiture qu'on enroule et que l'on mange.

J'en ai mangé de ces tartines, connues sous le nom de aarouss lorsque nous venions affamés au milieu de l'après-midi pour une collation.

J'ai découvert à nouveau les bousculades des ménagères pressées qui vous poussent et prennent votre tour pour passer à la caisse sous prétexte que « le repas est sur le feu et qu'il n'y a personne à la maison! »

Une excuse bien facile, qui leur octroie ce droit de prendre votre tour, de pousser vos sacs et de s'en aller pressée et maugréant des mots inintelligibles juste pour donner le change.

Pendant que je souriais amusé, ma chère maman me faisait les gros yeux, ce qui voulait dire « ne te laisse pas prendre au jeu ! ». Amusé je les regardais agir de la sorte attendant le moment opportun pour régler mes achats.

En revenant à la maison, je lui faisais part de ces comportements qui n'avaient pas changés depuis le temps, mais elle, l'air sérieux me faisait la remarque de ne plus être aussi complaisant les prochaines fois. Bon, j'étais revenu chez moi, tout était comme avant. Ma mère oubliait que je n'étais plus le petit gamin de 7 ans, mais les mamans c'est comme cela. Je serai toujours son « petit ».

Lors de cette première sortie « publique » ma mère s'est fait un devoir de me présenter comme « Mon fils aîné, revenu du Canada ! » ce qui causait une certaine curiosité amusée, voire complaisante, non sans l'inévitable question : « Chou ? (Et puis ?) Comment as-tu trouvé le Liban depuis ton départ ? »

Cette curiosité naturelle me disait combien le monde d'ici voulait savoir, savoir ce que les gens voyaient, ces choses qu'ils avaient tout simplement cessé de voir.

J'ai donc fait connaissance avec toutes les personnes du quartier comme étant le fils de Madame Boustani.

Les sourires, les bonjours, les comment ça va, bref je fus introduit dans le milieu social faisant partie du cadre, je ne pouvais plus passer incognito avec mon blouson, ma casquette et mes lunettes de soleil. Dans le jargon du milieu j'étais « tagué ».

Les potins de quartier étant ce qu'ils peuvent être, je n'avais aucun problème d'imaginer certaines femmes amies de ma mère qui se seraient avancées pour lui demander si j'étais marié, si j'avais des enfants, si mes enfants avaient eux aussi des enfants. Curiosité, ou peut-être s'informer si j'avais réussi dans la vie sur ce plan bien entendu.

Lorsque je sortais les jours suivants, on me saluait par un salut ou un bonjour doublé d'un sourire, un autre « Ibn el hayy » (Le fils du quartier).

Une collègue, une amie, quarante ans plus tard

Nous nous sommes connus en 1967, elle était instructrice en premiers soins d'urgence de la Croix-Rouge Libanaise (CRL). Pour pouvoir faire partie des équipes de bénévoles des secouristes de la CRL, supposait suivre et réussir un cours de formation théorique et pratique. Il fallait aussi avoir au moins 16 ans. Or en 67 je n'avais que 14 ans.

Décidé de ne pas me laisser ralentir par ces considérations administratives, je suis allé malgré tout pour m'inscrire au cours, bien entendu ne donnant pas ma vraie date de naissance. Je savais au fond de moi que je me ferais prendre, il me fallait bien entendu soumettre une pièce d'identité sur laquelle figurait ma date de naissance. NH, m'appelle et me demande de passer la voir au siège de la CRL.

Je me doutais de la raison de cet appel, je m'attendais au pire. Le pire pour moi serait d'attendre encore deux ans. Pour un jeune ado de 14 ans, il faut dire que j'avais été trop loin.

J'arrive, elle me fait entrer, m'offre de m'asseoir, j'essaie d'avoir un regard calme, elle me fait un sourire, du genre, « Je t'ai eu mon petit bonhomme ! »

- Michel, je sais que tu n'as pas 16 ans, normalement je devrais te faire attendre encore 2 ans pour suivre le cours...
- Oui je sais, mais je voulais tellement me rendre utile...
- Oui je comprends, tu vois, je dois appliquer le règlement pour tout le monde, mais tu me montres que tu es vraiment motivé. Voici ce que nous allons faire :
 - o Je t'accepte au cours que tu vas suivre comme tout le monde
 - o Tu passeras le test final et si tu réussis, tu auras ton diplôme mais dans deux ans, est-ce que tu acceptes cette condition ?
 - o Oui, tout à fait

Mon sourire lui disait le soulagement de n'avoir pas été écarté du cours. Je me disais que deux ans cela passerait vite, et bien je me trompais.

Les besoins en bénévoles étant fréquents, elle me faisait venir pour donner un coup de main dans les bureaux du siège social, préparer les lots de vivres, de vêtements, et bien d'autres tâches, moi je rongerais mon frein voyant tous mes collègues du cours partir en mission dans leurs uniformes alors que je me contentais d'un travail que j'estimais des plus ennuyeux.

Ce fut le point de départ d'une longue relation de travail, de collaboration mais aussi d'amitié. Les 40 ans qui nous aurons séparés, n'eurent aucun effet d'éloignement au contraire. Il se passe tant de choses en quarante ans.

Nos retrouvailles eurent lieu autour d'un excellent repas (typiquement libanais), mais au fond cela aurait pu être une simple tartine ou un café tout simplement. L'essentiel nous le sentions, était cette amitié qui reprit si naturellement comme si nous nous étions dits au revoir la veille.

Samedi 6 février 2016

Le coût de la vie!

Parler du coût de la vie est un sujet que l'on entend partout sur notre planète. Quelle que soit la condition matérielle et financière, l'on trouvera toujours que le panier d'épicerie coûte beaucoup plus cher qu'avant, que les objets ont renchéri, etc.

S'il fait bon de vivre dans son propre pays, autant faut-il en avoir les moyens de le faire. Nous parlons des choses essentielles qui assurent une vie décente aux individus. Si je ne peux avoir le dernier modèle d'une voiture de sport, on comprendra que nous sombrons dans un superflu qui serait possible uniquement si l'on a les moyens et si nos propres besoins essentiels sont assurés.

De penser que ces choses essentielles sont possibles pour tous, il y aurait lieu de se détromper, voire très rapidement. De mémoire et de mon propre vécu au Liban, je me souviendrais toujours de cette tradition d'entraide (El Aaouneh) ancrée dans les mœurs des gens. Si dans un village quelqu'un devait couler une dalle de béton pour agrandir sa maison, ou construire une pièce; le jour dit, toute la communauté s'impliquait, chaque personne apportait sa contribution, (le maçon, le menuisier, etc).

En fin de journée aussitôt que le travail était terminé, c'était le repas pris ensemble et les restes distribués à tous.

Une famille dans le besoin ? On se serrait les coudes, on se concertait et, avec une discrétion propre aux gens qui comprennent ce que la gêne peut vouloir dire, cette famille était supportée par la communauté.

Les difficultés que la population libanaise aura vécue au cours des années de la guerre civile de 1975 à 1990 auront été les témoins de gestes concrets dans ce sens. On disait que malgré tout, personne n'était mort de famine.

Ce que j'ai vu au Liban, durant mon séjour du mois de février 2016, m'aura profondément ébranlé. Certains de ces gens qui sont restés, qui n'ont pas quitté, des personnes qui ont endurés tant de moments difficiles, ces gens, vivaient (du moins certains de ceux que j'ai vu) dans une situation nécessiteuse jamais vue auparavant.

Je ne cherche point le sensationnalisme, ou de choquer les susceptibilités des personnes, je dis simplement ce que j'ai vu et observé au cours de mes promenades matinales, ou lorsque j'allais faire mes emplettes de légumes et fruits ou d'épiceries.

Je trouvais très difficile la scène de cette mère de famille qui ayant pris deux fruits dans son sac de plastique, les remettant dans le cageot, aussitôt qu'elle avait vu le prix ! Je trouvais autant choquante la conversation entendue, le jour-même, à la table voisine du café où je me trouvais. Les personnes se plaignaient du coût de la vie, du prix des denrées alimentaires, de combien elles allaient se priver de certaines choses. Je sursautais ne voulant pas croire ce que j'avais entendu. Regardant la table servie de ces personnes et revoyant la femme de ce matin, je trouvais que nous étions aux antipodes de toute logique sociale voire humaine. Un kilo de clémentines pour une table au restaurant dont la facture s'élèverait facilement à 125 Dollars! Les deux subissant le coût de la vie!

Je me suis imaginé mes voisins de table, circulant avec en poche une liste d'épicerie et la somme de 50000 livres libanaises (50 dollars canadiens, ou quelques 35 dollars US).

Je les imaginais essayant d'acheter le tout avec ce montant d'argent! Je les imaginais aussi pour la suite des choses se plaignant.

Nul besoin d'une conclusion, ni d'une morale à cette histoire.
Sincèrement je n'en trouverai pas.

Entre le coût de la vie dans son propre quotidien et ce coût de la vie lors des discussions passionnées autour d'un bon repas,

il y aurait, me diriez-vous tout un monde, oui mais cela se passait non pas dans le même pays, mais la même ville, le même quartier, à trois rues l'un de l'autre!

Si j'étais!

Si j'étais journaliste et qu'il me fallait couvrir ces journées que je vivrais au Liban pour un documentaire ou un grand reportage, j'aurai inévitablement parlé de la guerre civile, de la situation, des contradictions entre la beauté du territoire et les cicatrices sans cesse mises à nu des réalités d'un pays dans la tourmente.

J'aurai soulevé ces aspects difficiles, souvent dramatiques de la vie des citoyens au quotidien. Si j'étais ce correspondant étranger en quête de nouvelles j'aurai probablement rencontré du monde qui, de bonne foi, m'aurait accompagné « faire un tour de la ville » pour me montrer que « malgré tout, les choses ne sont pas si pires qu'on le pense » et finalement compléter ma tournée le soir dans un de ces restaurants en plein ville question de mes faire passer une belle soirée.

Si j'étais ce reporter, mon regard serait incomplet, mes propos manqueraient de justice envers toutes les personnes que je n'aurais pas vues, la ménagère incapable de boucler sa semaine, les parents devant confier à leurs parents leurs enfants parce faire deux boulots c'est au moins 12 ou 14 heures de travail par jour.

Si l'on pourrait dire que c'est vivre dans l'adversité, ou la résilience, il n'en demeure pas moins qu'en fin de journée il y aura toujours des gens qui n'auront pas suffisamment de quoi manger alors que d'autres s'en plaindront sans nécessairement l'avoir vécu.

Si j'étais ce globetrotter je vous parlerais de cette ménagère qui jonglais avec les chiffres d'un budget fort réduit pour joindre les deux bouts, je vous parlerais des familles qui ne voient pas leurs enfants grandir, je vous parlerais des personnes âgées qui ont ces profondes inquiétudes quant à leur solitude.

Je vous parlerais de l'exode massif de la relève qui au bout de tant d'années d'études se voit faire la file devant les ambassades pour quitter et aller ailleurs.

Je vous dirais combien de petits commerces sont vides, comment leurs propriétaires m'ont accueilli avec sourire, pudeur et dignité. Combien tout ce temps passé sans qu'un client ne vienne acheter quoique ce soit.

Je vous citerais l'histoire de Ghassan, ce jeune finissant sa maîtrise en gestion de projets, qui pour arrondir ses fins de mois passait plus de 45 heures par semaine au stationnement d'un centre commercial, soleil vent ou pluie, c'étaient toujours 45 heures par semaine.

Je ne critiquerai jamais les personnes plus fortunées que d'autres, bien au contraire. Ces personnes ont le temps de faire changer les choses, puisque leurs besoins sont largement assurés. Être la voix de ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens de le faire.

Si j'étais journaliste et que je devais écrire mon papier, je descendrais dans les rues, je me ferais discret, j'observerais tout en essayant de me mêler aux gens afin de mieux comprendre leurs réalités. Je me ferais leur porte-parole une fois rendu chez moi, dans mon journal et leur ferais la promesse de ne pas les oublier.

Mais aussi, si j'étais journaliste j'écirai pour ces gens qui se lancent dans les aventures sociales et politiques (elles sont légions ces personnes) pour leur dire que leur peuple c'est bien plus qu'une question de slogan de messages ou de promesses, c'est surtout une affaire de compassion et de sensibilisation. Apprendre son peuple avant tout c'est aussi devenir comme lui. Finalement le changement n'appartient qu'à ceux qui le font et non pas à ceux qui l'attendent.

Le peuple a longtemps attendu de ceux qui peuvent faire ce changement.

Si j'étais journaliste j'aurais eu bien des choses à dire ...

Dimanche 7 février 2016

Un dimanche en famille

Ce dimanche étant le dernier avant le début du carême chez les catholiques, il est une tradition locale qui veut que l'on fasse un repas différent des autres jours et autres dimanches.

Que l'on soit pratiquant ou pas, ce rituel dominical est suivi par beaucoup de gens.

Dans une société profondément croyante (toutes religions confondues), il est normal que les signes extérieurs de piété ou de pratiques religieuses soient tout à fait normaux. Je n'ai qu'à regarder ma mère, qui chaque matin fait ses prières c'est son rituel attentionné d'encenser la maison, d'allumer des bougies sous les icônes religieuses et demander au bon Dieu la santé et le bien-être pour toutes les personnes chères à son cœur. Je n'avais que de l'admiration pour sa dévotion et le soin qu'elle apportait chaque matin. J'avoue que me sentant sur son chemin lorsqu'elle passait l'encens dans la maison, je me faisais discret, ne bougeant presque pas, une fois je l'accompagnais dans cette tournée, j'aime beaucoup l'odeur que laisse l'encens dans une pièce.

Ce matin ma chère maman m'a annoncé ses intentions de jeuner pour toute la période du carême, lorsque je lui disais qu'il serait important qu'elle se nourrisse bien, vu son état de santé, elle me répondit comme lorsque j'avais 6 ou 7 ans :

- Michel ! Laisse-moi tranquille dans mes choix !
- Mais maman !
- Non pas de « mais », et puis le bon Dieu seul sait prendre soin de moi !

Bon, vous diriez quoi devant un tel argument ? Cher Bon Dieu, je te la confie !

Cette journée dominicale nous l'avons passé ma mère et moi chez mon frère, son épouse, sa belle-sœur le fils et sa belle-mère.

Un dimanche au Liban, c'est aussi une occasion de retrouvailles. Cela a son cachet particulier, et suit un certain rituel, un rituel que j'avais depuis bien longtemps oublié.

Passer prendre un café le dimanche matin (matin : 10h00 pas avant!) chez les amis ou parents c'est naturel. Pas besoin de prendre un rendez-vous, on passe, si vous y êtes tant mieux, sinon on vous le dira plus tard au téléphone.

Que l'on soit occupé ou pris, c'est toujours le moment du café et les gens qui sonnent à la porte sont les bienvenus. Le fameux café est servi dans ces petites tasses avec soucoupes (mon père les appelaient pour rigoler des rinces-nez tellement ces tasses sont petites) le breuvage est fumant et parfumé, sans sucre, servi parfois avec de la cardamome moulue. Si votre hôte est prévoyant il aura prévu certaines tasses avec un fond de crème de café que l'on prend avant l'ébullition finale, les amateurs de la fameuse « créma » (en arabe on l'appelle Achoueh) seront ravis. Si vous faisiez partie du premier lot de café, il va de soi que vous serez du second service, voire du troisième aussi longtemps que des gens viendront vous rendre visite.

L'on aura prévu votre tasse sans vous demander, refuser ne serait pas mal vu mais sincèrement étonnant, que l'heure du repas soit proche ou pas, c'est le geste social qui compte, alors vous prenez une petite gorgée quitte à ne plus en boire du tout.

S'il vous arrive d'invoquer une raison de santé pour ne pas en boire, et bien, attendez-vous à être assailli de questions sur la nature de celle-ci. On vous demandera le nom de votre médecin, on vous parlera du leur, des prouesses faites dans le cas du fils de la voisine de la sœur de la belle-sœur de la cousine, bref tout le monde connaît plein de gens.

Si c'est jour de fête, alors on passe un plateau de chocolat ou une friandise peu commune pour adoucir l'amertume du café. Avis aux gourmands!

Ce dimanche nous avons à peine terminé le nôtre que l'on sonne à la porte, mais c'est F et Z, les habitués, on se salue, on s'embrasse, on s'installe, puis le sujet reprend de plus belle ou on lance à la volée « Avez-vous su ce qui s'est passé avec un tel ? » Cela relance la conversation sur tout un autre monde. L'inévitable discussion politique (les hommes surtout), mais les femmes s'en mêlent des fois non sans une certaine émotion. Et voilà le plateau de café arrive, on m'en sert un autre ! Quelques minutes plus tard, on sonne de nouveau, ce sont des parents et amis, on se lève, on s'embrasse, on me présente, l'inévitable question « Connaissez-vous un tel de la famille X... ? » Comme si je devais connaître la personne, je réponds poliment que non je ne la connais pas, devant l'air étonné je mentionne que nous sommes un peu plus de 3 millions de personnes à Montréal. Mais je me fais dire « Walaou (voyons donc!) mais tout le monde connaît cette personne ! » Non je suis désolé, mais je serai le seul montréalais à ne pas le savoir, mais je ne connais pas la personne.

Si vos visiteurs se pointent un peu plus tard que 11h00 ou presque à midi, c'est tout d'abord des personnes proches, parents ou amis, ceci voudrait dire aussi qu'elles seraient retenus pour le repas.

En de pareilles circonstances, les imprévus ne seront jamais une situation qui dérange, « Bassita » (Ce n'est pas grave), on sort un autre poulet, ou un morceau de viande, on appelle le boucher ou l'épicerie pour lui dire que quelqu'un va passer pour prendre la commande, en route cette personne fera un saut chez le légumier acheter deux bottes de persil pour ajouter au taboulé, bien entendu on n'oublie pas le pâtissier pour quelques sucreries ou desserts de plus, le tout avec discrétion bien entendu. Une fois la situation sous contrôle, tout revient au beau fixe la bonne humeur n'aura jamais failli.

Si certains se lèvent pour s'en aller, ceux de la première heure, la maitresse de maison les invitera pour rester manger. Même si cela semble une simple politesse, l'intention est vraiment sincère, on insistera deux ou trois fois, mais si les gens s'en vont on se promet une prochaine fois pour sûr « Akid » (Certainement).

Dire non reste une chose fort délicate, les amis, les proches, diront que cela « est difficile » (comprendre que c'est non), on ne voudrait pas montrer un manque de politesse pour la personne qui nous retient à manger. On dira, poliment, « merci, mais cela est difficile parce que... », l'argument n'est plus de mise, on remet cela à une autre fois.

Au-delà des affinités personnelles, on oublie les petits différents, on prend le temps d'avoir du plaisir et puis un repas est toujours l'occasion d'oublier les choses négatives, la bonne humeur prime avant toute autre chose, il y aura toujours une bonne table qui effacera les différents entre les personnes.

Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vécu de tels moments. Lorsque dans d'autres mondes (cultures) nous devons prendre rendez-vous d'avance, consulter un calendrier, et planifier ces moments de vie sociale.

La journée se terminait autour d'un dessert de circonstances, faut bien se sucrer le bec avant les 40 jours de jeunes ! Certains adeptes de la sieste du dimanche se battaient avec leurs paupières qui se fermaient alors qu'on les invitait à aller s'étendre sur le lit d'une des chambres disponibles, une autre tournée de café et chocolats clôturait la journée et ses festivités, c'était le temps de rentrer.

Lundi 8 février 2016

Seul à la maison!

Je viens d'entamer ma seconde semaine de mon séjour au Liban. Ma maman est assez préoccupée puisqu'elle doit s'absenter trois jours et me laisser tout seul, moi son « petit »

Depuis hier soir ce sont les consignes, quoi faire en cas de coupure de courant, (elles sont nombreuses les coupures de courant au Liban) ramener le disjoncteur, ne pas oublier de vérifier ceci et cela, bref une sorte de détachement du cœur de quelqu'un qui livre ses petits secrets, puisque lorsque je suis chez elle, je ne fais rien du tout. C'est elle qui insiste pour s'occuper de moi, son petit !...

Ma maman adorée ne t'en fais pas je suivrai au pied de la lettre tes consignes et ne dérangerai pas ton monde, rassures-toi.

Ah oui j'oubliais, elle a annoncé à l'épicier au bas de l'immeuble que j'étais seul, qu'il soit attentif s'il me manquait quelque chose.

J'écris ces mots et ne peut m'empêcher de sourire tellement ces instants sont uniques et tellement précieux. S'il vous arrive de les vivre et que votre maman soit encore en vie, et qu'elle ait ses sautes d'humeur, pas de soucis, rassurez-vous ce n'est pas la fin du monde et de grâce ne roulez pas les yeux en signe d'ennui exaspéré, profitez de ces instants d'ultime affection, ces personnes nous témoignent un tel grand amour qui n'a pas de prix.

Cette pensée me fait penser à cette triste réalité de ces personnes qui se plaignent du tempérament difficile de leurs parents, moi y compris des fois. Nous oublions toute la vie qu'ils nous ont donnée, l'attention, les nuits blanches à nous veiller quand nous étions malades ou quand nous tardions pour rentrer d'une soirée en ayant l'auto, ils faisaient semblant de dormir tout en ayant une oreille alerte au son de la porte que nous refermions doucement pour ne pas les réveiller.

Ces parents qui grandissent en âge, que nous sommes tentés de trouver difficiles, parfois grincheux et que nous imaginons des fois avoir certains troubles de comportement. Et pourtant ils restent toujours « Pa » ou « Ma » qui ont accompagné nos vies respectives.

Soyons justes, rappelons-nous qu'eux aussi ont vécu sans jamais s'attendre quoique ce soit en retour, les voici aujourd'hui redevenus ces « petits enfants »; c'est ce moment où jamais qu'ils ont le plus besoin de nous, un câlin affectueux, un je t'aime maman, je t'aime papa. Chaque seconde est si précieuse pour eux mais aussi pour nous, et si les nôtres ne sont plus de ce monde, et bien ils sont légions les papys et les mamys qui sont seuls dans leur chambre avec les murs à qui parler!

Ce sont les pupilles de notre histoire vécue, pour l'amour de la vie, ne les abandonnons pas en leur fin de vie, les regrets ne seraient que terribles pour eux autant que pour nous lorsque ce serait trop tard!

Je trouve très paradoxal que certains puissent endurer un patron difficile et pointilleux, 8 heures par jour, 5 jours par semaine, alors que vivre avec les petits caprices et les humeurs de leur papa ou de leur maman une heure par semaine devient une sorte d'ennui pour ne pas dire une corvée!

J'aurais pu très bien péter les plombs avec l'attention soutenue de ma mère, lui dire que j'étais un grand garçon et que je savais prendre soin de moi. Mais j'ai préféré chérir ces instants qui probablement ne se répèteront pas deux fois.

Un incident vécu que j'ai trouvé amusant fut lorsque ma mère me voyait prendre mon taux de glycémie les matins et soirs. L'appareil, le glycomètre, se trouvant dans une trousse protectrice, ressemble passablement à celle d'un tensiomètre miniaturisé.

Chaque fois que je l'utilisais, ma mère me regardait et demandait : « alors elle est haute ? » et moi de lui répondre « non maman tout est sous contrôle » ce petit dialogue de sourds durait depuis 4 jours,

lorsque j'ai compris la raison pour laquelle ma mère parlait de « elle est haute ». Elle s'imaginait que j'utilisais un tensiomètre à la place, d'ailleurs elle me disait qu'elle aurait aimé que je lui prenne sa tension!

Pour éviter de la blesser, je me suis retenu de rire aux éclats, mais lui expliquais que c'était un glycomètre pour mon taux de sucre. Son air déçu me déboussolait, je ne savais pas si elle était déçue. Était-ce de s'être trompée ou à cause qu'elle aurait souhaité que je lui prenne sa tension artérielle.

Cette scène s'est répétée plusieurs fois depuis jusqu'à hier soir... Chaque fois j'ai pris le temps de lui expliquer calmement ce que cet appareil était, que ma priorité était de m'assurer que mon taux de glycémie restait dans les objectifs recommandés par le médecin, que les mesures que je prenais permettaient d'observer toute tendance anormale, etc.

De plus je lui ai promis que je lui enverrai un des deux tensiomètres que j'avais avec la première personne qui voyagerait au Liban.

Cela eut l'air de la rassurer, puis me souriant comme si elle avait gagné son propre pari, me disait le visage illuminé d'un grand sourire : « Donc tu fais de l'hypertension ...! » Ahhhhhhhhh! Non maman! S'il te plaît, pas encore l'histoire de l'hypertension!

Ne sous estimez pas la mémoire des personnes âgées, elle me sortait, « lorsque j'étais chez toi à Montréal tu m'avais dit prendre un comprimé pour l'hypertension, alors ne me raconte pas d'histoires! »

Je vous assure que je me suis avoué KO!

J'abandonnais la partie, elle avait gagné!

Mardi 9 février 2016

Mes repères horaires

Je ne suis pas quelqu'un qui aime veiller tous les soirs, il m'arrive de me coucher relativement de bonne heure. Au Liban, on se couche tard, assez tard pour moi. Les miens aiment me taquiner en disant, à juste raison, que « papa se couche avec les poules ! ».

Je suis par contre quelqu'un de très matinal : 4h45 du matin ! (Oui je sais c'est trop de bonne heure). Cela fait de nombreuses années que je vis ainsi. S'il m'arrive de dormir jusqu'à 6h30 ou 7 heures du matin, cela est la grasse matinée.

Avec le temps je m'en suis fait une raison de vivre ainsi, ayant acquis ces petits repères que l'on a tous quelles que soient ces choses qui réglementent nos propres vies : heure du coucher, heure de la promenade, souper, etc.

Or, depuis que je suis à Beyrouth, je dors, oui je dors, bien entendu tout le monde dort, mais moi je dors, je me couche vers les 19h00 (avec les poules ha!) me lève en cours de nuit quelques instants, puis me rendors et me lève vers les 5h30 – 6h00...!

Disons quelques 9 heures bien pleines ! Tous les jours depuis le 3 février, ce sont des heures de sommeil, mes nuits sont de vraies « nuits de sommeil ».

J'avoue que depuis je me sens un peu « perdu », mais ne saurais me plaindre de ce plaisir depuis si longtemps oublié : faire des nuits de sommeil complètes.

Je suis sorti au balcon ce matin, en parlant de point de repère, il faisait 11 degrés Celsius pour un 9 février cela est rarissime à Montréal. Le son des oiseaux qui annoncent la levée du jour, cette petite fraîcheur exquise et les couleurs du ciel, l'indigo qui prend toutes sortes de teintes de bleu, au fil des minutes qui passent, un régal pour les yeux.

En regardant le ciel j'ai pu voir l'étoile du berger scintillante de ses derniers reflets avant de céder la place au jour et au soleil qui la masquerait aux regards jusqu'à la prochaine nuit. Un matin comme je les aime.

Aujourd'hui, c'est journée de congé officiel au Liban, la communauté maronite (catholique d'orient) fête son saint patron, toute la vie économique, officielle et scolaire est en congé. Une autre occasion pour les gens de faire la grasse matinée, de sortir dehors puisque la météo annoncée prévoit soleil et ciel bleu.

Ne portant jamais de montre au poignet, j'ai toujours su me « guider au flair de ma propre horloge biologique », je trouve que je m'en sors bien toujours et ce, malgré distance et décalage horaire.

Je sors sous peu faire une promenade dans mon quartier.

Les contradictions flagrantes

Me sentant tel ce promeneur anonyme parcourant les différents secteurs de Beyrouth, je me suis arrêté sur certaines contradictions que j'ai trouvées assez flagrantes. Juste de regarder ces quartiers qui se côtoient, séparés à peine par une ruelle mais qui donnent pourtant l'impression de passer d'un monde des plus développés à un autre des plus sombres qui soient.

Le contraste est encore plus flagrant de constater ces efforts de modernisme qui tentent par tous les moyens de cacher cette allure de bidonville de certains quartiers. Ces quartiers qui portent encore les stigmates de la guerre civile des années 75.

Il semble que 40 ans n'aient pas suffi à guérir ces plaies encore ouvertes d'une guerre dont on se demande ce qu'elle aura apporté de bien au peuple libanais. Serait-ce la réponse de noter cet exode massif d'une population déçue et désabusée ?

En rentrant chez moi il y a deux jours, je traversais deux quartiers d'un même secteur, d'une part, des avenues propres, éclairées, pas de câbles suspendus dont le poids lézarde le paysage de ces tentacules effrayantes la nuit venue, et d'autre part un spectacle digne de ces villes fantômes, où l'on n'entend que le bruit des pompes hydrauliques qui envoient l'eau dans les appartements, le son des générateurs, mais presque aucune âme qui vive.

En changeant de trottoir d'une même rue, je croyais m'être trompé de lieu. À bien regarder j'étais bien dans la bonne direction pour rentrer chez moi.

Vu le faible éclairage des rues, il m'a fallu faire attention de ne pas marcher dans une crevasse laissée ouverte, remplie de boue, il avait plu la veille.

Je n'en revenais pas de me trouver dans le même quartier. Le contraste était plus apparent quant aux modèles des voitures

stationnées un peu partout. Sur la même rangée les modèles de l'année courante, mais sur l'autre bord, des modèles datant du temps où je vivais encore au pays, soit 40 ans plus tard!

Si dans la zone dite « aisée » on ne voyait presque personne c'est parce que le monde circulait en auto, alors que « de l'autre côté » on rentrait à pied des sacs de provisions à la main.

J'avais l'impression de traverser un bidonville au cœur même d'une ville, comme si le développement urbain et économique essayaient d'étouffer ces îlots de flagrante désuétude.

Je suis rentré le cœur bien gros et les yeux bien tristes de voir que dans un même quartier les démarcations sociales existaient plus que jamais.

Je me suis dit en guise de consolation, que de ne pouvoir rien changer aux choses qui me désolaient, au moins chaque matin le soleil se levait pour tout le monde sans aucune distinction. Cela était une chose d'acquise !

Certaines de ces contradictions accrocheront toute personne qui, venant de l'étranger, verrait le prix des articles proposés en magasin. On compare entre le prix d'ici et de chez soi et l'on se fait une idée si l'on ferait une bonne affaire ou pas. Or j'avoue que je n'ai trouvé rien qui me permettait de faire de bonnes affaires.

Si les courses en taxi sont des plus abordables, ou que le tabac et la boisson coûte en moyenne trois fois moins cher que chez moi, le reste demeure anormalement dispendieux. Si l'on compare le revenu moyen de quelqu'un au Québec et celui d'un travailleur libanais, bien qu'ils soient relativement proches, (en parlant du salaire minimum bien entendu), il existe une démesure incroyable entre le pouvoir d'achat des deux villes.

Je ne parlerai pas des produits de luxe ou de ceux qui ne soient pas de première nécessité, mais de cet essentiel pour toute personne

en droit de vivre décemment.

Il va de soi que mon but n'aura point été de soulever juste les problèmes sociaux et humains, néanmoins lorsque ces choses s'avèrent tellement criantes au vu de n'importe qui se promènerait dans les rues de la ville mais aussi de ses quartiers, le constat est on ne peut plus clair.

Mes questionnements

*Une nation appartient à ceux qui la font,
et non pas à ceux qui l'attendent!*

À voir toute la classe éduquée, ces personnes diplômées dans de nombreuses disciplines dont le pays a le plus besoin; de voir que ces mêmes personnes dites d'influence, qui posent un regard éclairé sur la situation sociale, politique et citoyenne du pays; je m'étonne sincèrement (probablement naïvement) du fait qu'elles n'aient point eu cette influence positive sur les différentes lacunes à combler du pays.

La réponse facile, serait du moins pour moi, que certains facteurs auraient empêché l'émergence d'une voie dans le sens souhaité. Cela est possible j'en conviens. Mais là où je trouve que cela ne va plus c'est le trop long délai que les choses prennent pour se mettre en place.

On se félicite de constater qu'un national a excellé à l'étranger, on se sent fier à juste raison, qui ne le ferait pas. Certains vont jusqu'à dire qu'ils sont les meilleurs au monde et qu'ils n'ont de leçons à apprendre de personne, je veux bien aussi abonder dans ce sens, mais! Un petit mais, si vous le permettez.

Si nous sommes aussi bons et remarquables à l'étranger, mais alors qu'attendent ceux qui restent au pays pour le faire eux aussi ?

Je trouve que beaucoup de personnes sombrent dans ce syllogisme à la limite chronique. Si national libanais a innové dans le monde, donc tous les libanais sont bons!

L'on cherche ce réconfort dans cette manière de penser, mais on oublie que tant d'autres personnes peuvent le faire aussi et non seulement dans le monde mais dans leur propre pays.

On oublie, hélas, que ces personnes, n'ont eu d'autres choix que de s'exiler, quitter leur terre, leur maison, leurs parents, leur quiétude. On oublie que ce n'est pas uniquement la guerre qui aura fait fuir du pays tous ces génies en devenir. Beaucoup de ces personnes ont quitté dans l'adversité, dans le déni et le découragement face à une situation insupportable.

Ne me trouvez pas dur envers mes compatriotes, au contraire. Comment continuer de se plaindre que les choses ne fonctionnent pas au pays comme ailleurs ? Comment expliquer le foisonnement des universités du pays que jalouseraient celles de l'étranger pour la qualité et son niveau de cours et d'enseignement?

Ceux qui quittent, le font parce qu'ils ont perdu espoir d'avoir une vie meilleure. Si les employeurs mettent la barre si haute pour embaucher un candidat, ils devraient aussi se sentir un peu plus concernés de contribuer au développement de ces talents, sinon ils se plaindront continuellement du roulement chronique de leur personnel.

Si un étudiant ne peut trouver de stage, comment fera-t-il sans penser le faire à l'étranger et courir doublement la chance de ne plus revenir?

Se plaindre est nécessaire des fois, cela permet d'exprimer à haute voix ses déceptions et frustrations, mais attendre que la solution vienne d'on ne sait d'où; au risque de déplaire à beaucoup, elle se fera sans eux la solution.

Loin de moi l'idée de moraliser ou de donner de leçon à quiconque. SI j'ai pu m'établir dans mon nouveau chez-moi, ce fut parce que je ne voyais plus d'issue de pouvoir m'en sortir dans mon propre pays. Je suis parti, j'ai appris et suis reconnaissant à mon pays d'accueil que j'ai voulu servir le plus naturellement du monde par fierté et gratitude.

La quiétude des gens simples

Je souhaitais écrire une chronique sur les réalités des rendez-vous ici au Liban, combien le trafic joue des tours dont on ne peut jamais prévoir l'issue ou l'aboutissement.

Il y a cependant une pensée qui me revient continuellement à l'esprit; celle du contraste entre les personnes rencontrées jusqu'ici, mes nouveaux amis du quartier, et celles faisant part d'un monde socialement mieux nanti.

Je ne ferai pas un parallèle social entre ces personnes bien au contraire je soulignerais ici les similitudes et les contrastes. Fils d'une même nation, tous soucieux de vivre sur une terre qui leur permettrait de vivre leurs rêves et ambitions.

Si tout le monde est préoccupé par la situation au pays, tout le monde se lève pour un nouveau jour, tout le monde aura son ciel bleu, mais pas tout le monde ne verra sa journée sous le même regard.

Si je regarde le boutiquier que j'ai connu il y a 30 ans, de lui demander comment il va, sa réponse est « Katter Kheir Allah! » (Merci Mon Dieu!), il ajoute « On s'en sort comme on peut! Note qu'il y a bien pire que moi! »

Il n'est pas le seul à me dire ces choses, Assaad celui qui fait le pain maison, me répond quelque chose de pareil, mon coiffeur qui n'a pas grande affluence dans la journée me propose un café, et tant d'autres.

Ce qui est surprenant ce sont les personnes qui socialement et intellectuellement mieux nantis que les premiers, sont continuellement préoccupés de la situation du pays, de la politique, ces personnes analysent, interprètent, « ont la solution » ou critiquent presque tout le temps ce que dit l'un ou ce que dit l'autre, en parlant des responsables et des officiels.

Les uns resteront debout devant leur magasin pour parler les autres se sentiront mieux au café pour parler de la cherté de la vie.

Les uns resteront discrets sur leurs doléances, alors que les autres ne verront d'autres issues que leur propre solution. Si les uns se suffisent de faire leur part selon leurs moyens, les autres disent ce qu'il faut faire mais oublient de s'impliquer concrètement.

Pourtant tout le monde souhaite et veut une solution!

Les cafés de Beyrouth

Nous nous sommes rencontrés comme convenu, d'ailleurs j'appréciais l'exactitude de part et d'autre, connaissant le trafic en ville.

Nous nous installons au café : le Lina's de Paris. Grand nom, belle affiche, l'on s'attend en passant la porte que le tout soit à l'image de la devanture. Surprise ! Un nuage de fumée de tabac nous accueille . Il est trop tard pour changer de place, nous demandons un coin non-fumeur, et l'on nous met entre les deux sections, les courants d'air aidant, nous avons eu droit au pire des deux mondes.

Je peux comprendre le désir de chaque personne d'être pour ou contre le tabac, par contre cette promiscuité s'est avérée intenable quelques 45 minutes plus tard. Moi qui fume occasionnellement, je commençais à ressentir un réel malaise.

La situation s'est reproduite le soir même alors que nous allions prendre un verre une parent et moi. Au Chase d'Ashrafieh (Restaurant au cœur de Beyrouth), une place que je fréquentais dans le temps. Malgré le mois de février, il aurait été agréable de s'installer sur la terrasse. Mais non, impossible. Une forêt de chichas fumant des parfums doucereux qui vous donnent la nausée au bout de quelques secondes. Nous rentrons et demandons un coin non-fumeur. On nous installe dans un coin pas loin des cuisines, sous les marches de l'escalier menant à la mezzanine.

J'ai dû résister à la tentation de prendre des photos, ne voulant pas incommoder les clients ou simplement gâcher notre soirée.

Pourtant le contraste est bien présent. La plupart des rues de la plupart des quartiers sont propres de tout détrit, pas de mégots par terre (ils sont rares), des bacs à déchets un peu partout, des employés d'une entreprise qui passe continuellement ramasser tout ce qui se trouve sur la chaussée, les trottoirs...

Mercredi 10 février 2016

Matinale beyrouthine!

Par ce petit matin, je prends mon café au balcon, il est à peine 6 heures, j'accompagne la nuit qui laisse la place au jour, un ciel quelque peu grisounet, les couleurs se font attendre et désirer, il fait 15 degrés Celsius, un 9 février!

Mon café a un goût tout particulier. Je ne sais pas s'il vous arrive une pareille chose, alors que le jour progresse les couleurs de la nature changent à vue d'œil, en moins de 5 ou 6 minutes la même scène prend une allure différente.

Un vrai plaisir des yeux. Je ne m'arrête pas de saisir ces transformations en photo. Si quelqu'un me voyait à ce moment il se dirait que j'ai de drôles habitudes de prendre en photo le ciel.

Quel contraste, chez moi à Montréal, il y a tellement de vert, de parcs, et d'arbres alors qu'ici c'est un fouillis inextricable de bâtiments et pourtant il m'arrive de voir l'étoile du berger, quelques constellations. Pour se faire je dois me trouver bien en dehors de Montréal, alors qu'ici je me sens aux premières loges.

Les oiseaux ont depuis longtemps terminé leur sérénade matinale, la lune est parti se coucher, les étoiles aussi, place à la vie sous le soleil et le ciel d'un bleu unique.

Une matinale comme j'en ai rarement eu le loisir d'apprécier.

On entend les premières voitures rouler, un bus scolaire passe, les premiers piétons sont sortis, la vie des humains reprend de plus belle.

En parlant de restauration

En me promenant en soirée dans les rues animées, je remarquais le nombre de restaurants offrant des mets de toutes les nationalités inimaginables. La cuisine libanaise, locale, mais aussi les spécialités d'Asie, d'Europe et bien d'autres places aussi.

Les fast-food sont omniprésents et ne se gênent pas d'annoncer leur marque de commerce à forc d'enseignes de néons l'une plus grande que l'autre. La nuit aidant, nous sommes baignés dans un océan de couleurs, mais des couleurs bien artificielles.

Si dans certaines villes les réglementations empêchent des commerces concurrents de s'installer à proximité l'un de l'autre, à Beyrouth cela ne semble déranger personne. Dans ce flot de poulets frits, burgers et autres repas, il y a les « indépendants ». Ceux qui n'ont pas rejoint le carré des grands, ceux qui essaient de survivre bon gré mal gré.

Je me suis arrêté devant une affiche d'un de ces indépendants, celle-ci proposait les fameux trios (Combos si vous préférez) du steak haché, des frites et de la fameuse boisson gazeuse. La promotion étant uniquement en arabe, je me suis mis à relire les détails par deux fois au moins.

Le propriétaire me voyant devant sa vitrine sort me salue et m'offre de venir goûter « au meilleur burger de la ville (Ashrafieh) ».

Je le regarde, le salue moi aussi, mais ne rentre pas. Je lui demande si ce que je lis sur le panneau est bien le prix. Il s'empresse de me confirmer tout en me disant que « c'est du bœuf Angus, monsieur! »

Devant ma perplexité, il me demande de nouveau « Y aurait-il un problème? » Je lui répond que non, en m'éloignant je le remercie en prétextant que je n'avais pas réellement faim. Disons que le prix me l'avait coupée.

Le prix, oui le prix : 3 fois celui à Montréal. En faisant un calcul des plus simplistes, je pouvais m'empiffrer de trois combos chez moi pour le prix d'un seul ici.

J'en parlais à mon frère le soir même, en lui disant la trop grande différence de prix. Je me suis fait dire que je me trouvais dans un des quartiers les plus chers de la ville, Ashrafieh!

Je veux bien comprendre qu'entre une place et une autre les prix peuvent différer, mais du simple au triple je pense qu'il y a quelque chose qui me dépasse.

Cette aventure s'était produite quelques jours plus tôt, alors que j'attendais une amie dans un café, j'ai commandé un Perrier©, lorsque je demandais l'addition, j'ai cru qu'il y avait une erreur de calcul, 11 dollars canadiens ! Pour rigoler, alors que je payais l'addition, je disais au garçon « Et si j'avais commandé le grand format, combien est-ce que j'aurais dû payer ? » Il me sourit et me dit qu'ils ne l'avaient pas. Ouf une chance!

C'est une étrange réalité que je constate, j'ai entendu plus d'une fois les personnes se plaindre du coût de la vie, de devoir prendre deux emplois pour boucler les fins de mois, mais paradoxalement les cafés sont pleins à craquer tout le temps.

Étranges réalités lorsque l'on voit de ses propres yeux comment vivent les gens!

Jeudi 11 février 2016

Le réveil du quartier

Je suis sorti tôt ce matin pour faire le courses pour la maison, ma mère ne pouvant venir ayant fait une chute sur son genou hier.

8 heures 15 du matin, la ville s'éveille lentement, les fours à pain, les magasins de pitas garnis de thym ou de fromage, les viennoiseries, et bien entendu les légumes et fruits, ah j'oubliais les bouchers car demain vendredi ils seront fermés. Sinon les autres commerces n'ouvrent pas avant les 10 heures.

La boucherie de quartier, c'est par définition le lieu où « tout le monde connaît tout le monde », ce sont aussi la place où les potins vont bon train. Le temps d'arriver chez le vendeur de légumes j'ai croisé plusieurs personnes qui, certaines me saluaient, alors que d'autres devaient se demander qui j'étais vu mon accoutrement vestimentaire je n'étais pas d'ici la casquette à visière, c'est typiquement Canadien !

D'autres signes qui me décriaient comme l'étranger du quartier, je ne portais pas de chaussures à semelles de cuir. Un homme de mon âge, barbe et cheveux blancs c'est peu commun la paire de jeans et les running.

Lorsque l'on salue le matin on peut le faire comme partout ailleurs, un hochement de tête ou le bonjour dans la langue du pays. La manière de saluer peut être différente selon la personne et votre lien avec elle. Un bonjour familier équivalent de notre « salut », ce serait « Marhaba », le bonjour ou bon matin serait « Sabahh el kheir » (Un matin de bonnes choses). Si un plus jeune que soi vous salue il mettra le ton et les mots de politesse respectueuse : « Marhaba Ya Aam » (traduction littérale : bonjour oncle – ce qui veut dire surtout un respect que l'on doit aux aînés.) Si vous êtes susceptible et que vous n'aimez pas que l'on vous traite d'aîné, il faudra s'y faire au risque de paraître très bizarre.

J'arrive pour payer mes fruits et légumes, la caissière m'annonce le montant, je sors mon porte-monnaie et cherche dans les billets le montant exact.

Me voyant perdu dans mes comptes, elle me regarde étonnée et me sort un « Walaou » lorsque je lui dis que j'ai de la difficulté à reconnaître les valeurs des billets. J'ajoute immédiatement que je viens d'arriver et que c'est mon premier long séjour depuis 30 ans. Son visage se détend, elle sourit, rassurée que je ne lui faisais pas une blague, puis m'explique la valeur des billets, fait le compte avec moi et me tend la monnaie. Elle m'a même aidé à mettre le tout dans mon sac de provisions.

Outre le fait qu'elle avait compris ma petite difficulté au sujet des billets, j'eus droit à l'inévitable question. D'où je venais, de quelle famille, et que cela faisait du bien de revenir au pays, le plus beau pays du monde, les gens dans la file derrière ne semblaient pas trop énervés, certains ajoutaient un commentaire, j'étais le sujet de l'heure ou si vous voulez le « talk of the town ».

En quittant, elle me souhaite bon séjour, je la remercie et ajoute « Akid » (appuyer sur le i – Ce mot voulant dire « Bien sûr! »).

Que dire que j'affectionne cette expression, elle se dit presque en tout temps, à chaque occasion, toute circonstance, content ou pas, on termine souvent par un « Akid ». Je suis sorti content, je m'étais fait une amie qui m'aiderait pour les prochaines fois bien entendu.

Il n'était pas encore 9 h 30 ce matin, mon quartier dormait encore!

Que dit-on, chez vous, sur la situation au Liban?

Ce matin, je lisais la une des journaux locaux de Beyrouth. Il n'était question que de la déclaration du gouverneur de la Banque Centrale du Liban, une déclaration fracassante au sujet de fonds « oubliés » d'être « budgettés. Ces dits fonds qui auraient pu servir à résoudre plusieurs parmi les innombrables problèmes socio-économiques du pays.

Bref une histoire de gestion des fonds publics, tous les quotidiens ne parlaient que de cela, reportage, retranscription intégrale de la déclaration et bien entendu les analyses et opinions de certains experts dans le domaine.

Je m'attendais à entendre les gens en parler dans la rue ou dans les petits groupes prenant le café matinal. Et bien rien de tout cela. Croisant mon coiffeur d'antan, je me suis arrêté le temps de bavarder quelques minutes avec lui. Ayant cru bon de lui faire sentir que je m'intéressais à la situation du pays, je lui parlais de cette nouvelle.

Sa réaction fut plus qu'éloquente. Un « pffft » bien significatif. Puis reprenant le fil de la conversation il me dit « Mais penses-tu que quelqu'un comprend quelque chose dans tout cela? »

Non que je veuille comparer les réalités d'un pays à l'autre, je constate que le phénomène d'infantilisation du citoyen est une activité commune un peu partout quand il s'agit de médias et d'informations.

Il ne fallait pas plus de deux ou trois minutes pour que deux autres voisins du coiffeur se joignent à nous, ce fut l'occasion d'une discussion qui prenait vie, voire de l'entrain, chacun donnant son avis, ses interprétations (sans citer la source bien entendu) mais l'on pouvait deviner par les propos les préférences politiques ou partisans des personnes présentes.

Je me suis souvent fait demander si l'on parlait du Liban à l'étranger (Chez moi ici au Canada).

La question étant, suite à ce que j'ai pu comprendre par la suite, un souci sincère de savoir que ces personnes restées au pays pour différentes raisons avaient besoin de se trouver dans la mémoire des autres. Ces autres ceux qui avaient choisi de partir, ceux qui avaient dû partir.

Mes premières réactions furent trop rationnelles, mais je compris vite. Oui chers vous qui me posiez cette question, on parle de vous, on parle du Liban, le vrai Liban que vous représentez et continuez de représenter.

Je ne me suis jamais autant senti cette responsabilité de garder vivante cette mémoire, ces visages, ces sourires, cet accueil chaleureux qui m'accompagnait chaque fois que je sortais dans les rues de ma ville et croisais ces regards humains.

Si le monde vous oublie par ignorance ou lassitude sachez que vous resterez vivants dans mes mots, dans chacune des expressions de mes chroniques qui vous sont entièrement dédiées.

Elles sont partout, elles sont invisibles !

Si vous avez le sens de l'observation, vous devinerez leurs origines. Les vêtements dont elles se parent pour sortir au cours de leur journée de congé, sont ces couleurs vivantes et si différentes de la grisaille des passants.

Elles sont pressées, se déplacent d'un pas rapide, comme si chaque seconde valait une fortune. On les voit chaque fin de mois agglutinées aux bureaux de transferts de fonds, elles envoient des sous chez eux, à leurs familles.

Certaines portent avec une élégance toute particulière leur sari, d'autres ont opté pour une tenue foisonnante de tissus colorés, mais aussi celles qui ont choisi la paire de jeans, le survêtement et les running derniers-cris.

Certaines, plus jeunes, portent une coiffure qui rendrait jaloux le regretté David Bowie!

Vous l'auriez deviné, je vous parle de ces femmes de tous âges qui travaillent pour leurs employeurs, les familles libanaises.

Il y a plusieurs raisons d'avoir une aide, une famille nombreuse, une vie sociale très active, une trop grande maison à entretenir. Mais il y a aussi ce phénomène particulier; lorsque la voisin a embauché une aide-ménagère et bien pourquoi ne pas avoir une aussi. Si la voisine a pu en avoir deux et bien on essaiera de faire pareil!

Les employées de maison ou les aides ménagères sont nombreuses au Liban, non que je porte le moindre jugement à cette pratique, car que de peuples choisissent ce mode d'expatriation, quittent leur milieu, leur propre famille pour leur assurer une vie décente et honorable.

J'ai eu par le passé des personnes amies qui pour découvrir d'autres pays et d'autres cultures avaient choisi de se faire placer comme « filles au pair » dans certaines familles d'autres pays, s'assurant d'un logement et de nourriture moyennant quelque aide dans les tâches quotidiennes. Certaines s'occupaient de tutorat, d'autres avaient la tâche fort complexe de gouvernante d'une maisonnée complète.

Là où je ne suis plus d'accord, c'est bien ce « tout le reste » dont on ne parle presque pas, sauf lorsqu'un incident survient et que cela est, hélas, bien trop tard.

Je ne suis pas du tout d'accord quand on les appelle « bonnes ! ». L'image donnée ne sied pas à la culture de gens qui parlent de culture, de savoir, d'humanisme ! J'étais outré d'entendre ce terme de nos jours, encore de nos jours., dans cette partie du monde.

Vivre au troisième millénaire, parler de principes humains, mais appeler ces personnes des bonnes, ceci m'étouffe, me fait suffoquer.

Alors que nous hurlons pour l'émancipation de la femme, nous vomissons notre rage contre le sexisme envers les femmes, parler de l'émancipation des esprits et rester prisonniers de ces mentalités dignes des cultures inhumaines qui ont fait de l'esclavagisme humain un style de vie. Voilà ce que je ressentais ! Je n'en revenais pas, pire encore le terme arabe dénote un bien triste mot, encore plus humiliant : la servante ! (El Sanaah), j'ai aussi entendu avec dégoût certaines personnes les désigner comme « celle-là » et j'en passe des autres noms et surnoms qui leur sont donnés.

Si cela s'arrêtait au nom nous pourrions dire que c'est un détail d'ignorance humaine et un manque de savoir-vivre culturel. L'attitude globale envers le personnel de service, bien que souvent décrié par les médias, les associations et les personnes d'influence, ne semble pas aider à faire changer les choses.

Si pour certaines la situation s'est « améliorée » elle n'en n'est que partielle et fragmentaire. Oui j'ai connu personnellement des familles qui traite avec humanité leur personnel qui au fil du temps ont créé des liens, des attaches émotionnelles, des connexions d'intérêt et de support avec ces personnes, leurs familles au pays d'origine.

Mais avouons-le, tous ces efforts sont malheureusement dilués et s'annulent lorsque ces personnes sont maltraitées parfois en public.

Il m'est arrivé de me poser la question suivante : et si cela aurait été la situation inverse?

Prétendre vivre au troisième millénaire, prétendre vouloir un pays à la hauteur des attentes, recevoir et jouir d'une éducation de pointe dans les meilleurs établissements scolaires, voir émerger des cohortes de « gens de lettres » des auteures et auteurs, organiser des forums culturels, défendre les valeurs d'une langue et d'une culture, raviver l'histoire et ses origines, décrier les guerres et les injustices dans le monde, et pourtant appeler ces femmes « des bonnes » je pense que je ne suis ni au bon endroit ni parmi les personnes que je croyais connaître!

Lorsque l'on se plaint des injustices sociales, je pense que le premier geste à poser serait de donner l'exemple de civisme et de respect envers ses propres semblables. Que cela déplaît à certains, je suis au regret de dire que certains de mes concitoyens sont encore ancrés dans une culture de ségrégation raciale qui fait honte au mot « Humain! »

Ces personnes sont nos semblables, si les circonstances de la vie les poussent à quitter maris, enfants et parents pour subvenir aux besoins des leurs, ceci n'octroie aucun droit à leurs employeurs d'être encore restés dans une mentalité datant de plusieurs siècles en arrière dans le temps!

Je me souviendrais toujours d'un incident antérieur, auquel je fus témoin,, nous étions sortis au centre-ville de Beyrouth, une sortie de famille, nous avons décidé de faire une pause pour manger, nous avons tous bien faim.

Installés, nous passons la commande des plats, voici qu'une famille nombreuse arrive et s'installe pas loin de nous. Plusieurs enfants en bas âge tirés dans des poussettes par des aides ménagères, les parents et leurs invités s'installent, les enfants plus âgés aussi, mais les aides restent debout. Chacune tenant une poussette. J'étais assis sur une banquette que je partageais avec les personnes qui venaient d'arriver, je pousse mon blouson et mon sac pour faire de la place à l'une de ces personnes restée debout, et d'un signe poli l'invite à s'asseoir.

Elle hésite, semble inquiète, me regarde et regarde la femme (sa patronne j'imagine), l'autre lui dit de pousser tous les manteaux et sacs sur l'espace que j'ai libéré ! Ouf ! Je n'en reviens pas ! Je salue la dame, et lui dit que j'ai libéré l'espace pour la femme qui pousse le landau du bébé, sans même attendre la fin de ma phrase elle me dit d'un ton sec que « celle-ci » (Haydé : ceci désigne plus un objet, je verrais mal une libanaise se faire dire « Haydé ») va rester debout!

Je vous laisse le soin d'imaginer la suite, l'intervention des autres membres de la famille, de la mienne, du personnel du restaurant, du gérant!

Le pire, tenez-vous bien, je me fais dire « ici c'est comme cela que ça se passe ! » Ah oui ? Je ne voyais plus l'heure de m'en aller du restaurant mais de me savoir loin de ces gens surtout !

Je n'étais plus chez moi !

Je sais que mes propos feront grincer certaines dents, c'est en toute conscience que je me suis aventuré sur cette avenue.

Me taire sur la question remettrait en cause tout ce pourquoi je milite depuis toujours et plus particulièrement dans mes billets d'opinions et articles.

Je ne peux imaginer aujourd'hui qu'une société qui se réclame d'être le lien entre deux cultures planétaires l'Orient et l'Occident puisse encore de nos jours admettre de telles situations. Je ne suis point contre qu'une femme, qui a les moyens, emploie des aides pour ses tâches ménagères, mais de là à traiter ces personnes comme de l'ancien temps féodal, il y a une limite, en fait une ligne rouge dépassée depuis fort longtemps.

Les copains d'abord!

J'ai toujours été attiré par la vie des politiciens, j'ai toujours voulu les côtoyer et connaître leur quotidien. Il y a moins d'un an je fis la connaissance d'une personne, avocate et politicienne, membre élue aux dernières élections du pays. Sachant que je venais pour plusieurs semaines au pays, nous avons convenu d'une rencontre sachant que son emploi de temps est des plus chargés entre le tribunal, les dossiers mais aussi ses activités politiques.

Nous avons convenu d'un rendez-vous facile d'accès pour moi, quoi de mieux qu'un café connu en plein cœur du quartier d'Ashrafieh.

Étant arrivé un peu plus de bonne heure, je me suis promené, pris quelques photos, fais du lèche-vitrine; ce qui dans mon quotidien n'est pas quelque chose que j'aime faire.

Nous nous rencontrons finalement, mais le café est plein, pas de coin tranquille pour discuter, normal il est 17h00 une heure de pointe dans les cafés de la ville. Changement de plan, on se dirige vers une pâtisserie qui vient d'ouvrir récemment. Nous ne sommes qu'à deux pas, vraiment deux pas.

Le décor est somptueux, les pâtisseries et friandises une vraie torture pour le gourmand qui sommeille en moi. Je prends un café et de l'eau.

Le premier contact réel c'est souvent intimidant malgré les échanges de courriels, les sessions de vidéo-conférence, rien ne vaut que se trouver en face de la personne, bien entendu lorsque cela est possible.

Une fois passées les préliminaires nous nous engageons dans un échange que nous prisons fort bien, la politique, la situation sociale, les projets, la vision, bref un tour d'horizon des plus captivant.

Mon amie (je l'appelle ainsi puisque c'est le cas et ne voulant point dévoiler de noms par respect pour sa vie privée) me relance sur le regard que nous, les expatriés, avons sur la situation locale du pays. J'aborde la question du fractionnement identitaire confessionnel des différentes communautés,. Je trouvais le moment des plus positifs, un échange qui s'informe, qui découvre, qui clarifie mais qui ne s'impose pas avec passion ou obstination.

J'étais séduit pas l'occasion, pouvoir échanger avec quelqu'un sans passion négative ou partisane. N'est-ce pas le propre des personnes qui n'ont rien à perdre et tout à gagner dans cet engagement ouvert ?

Au cours de notre conversation, elle m'annonce ensuite que d'autres personnes se joindront à nous.

Tiens ! Je ne savais pas, cela semblait quelque chose de planifié. Arrive quelques minutes plus tard Elie, que j'avais connu précédemment, retrouvailles, discussions, puis Antoine se pointe, puis au téléphone mon amie semble en discussion détaillée avec quelqu'un au sujet de tournage d'un clip, puis de photos...

Mais dites donc, est-ce là votre bureau de rencontre ? Cette situation me fait sourire de voir ces personnes des jeunes, engagés convaincus, actifs et dédiés à leur pays et leur orientations politiques.

Mon amie me regarde avec un sourire complice dans les yeux, me disant que ces deux personnes font partie de son équipe politique de son organisation, alors que je m'apprêtais de quitter pour rentrer R arrive lui aussi dans la même plage d'âge qu'Elie et Antoine, des jeunes de la relève, ces personnes qui n'ont pas abandonné, ces personnes qui sont restées pour faire quelque chose de concret.

Mon amie et ses copains! La relève du nouveau Liban, pas mal de défis intéressants vous attendent!

Au plaisir de vous revoir bientôt!

Vendredi 12 février 2016

Chauffeur de taxi diplômé de la Sorbonne!

Les chauffeurs de taxi ont ce flair qui leur est propre; celui de savoir si leur passager est du pays ou juste un étranger qui va vers une place ou un rendez-vous quelconque.

Celui qui me ramenait hier soir chez moi ne faisait pas exception à cette règle. Ayant pris l'adresse chez ma mère, il a vite compris que j'étais libanais mais que je ne connaissais pas suffisamment les lieux pour lui fournir plus de détail sur la rue du quartier où j'allais.

Une fois qu'il a su que je venais du Canada, il me pose la question « Montréal ? » je lui réponds oui. C'est alors qu'il s'adresse à moi dans un français impeccable, avec un léger accent parisien. Mon silence semblait l'amuser, puisqu'il continuait pour me dire qu'il avait des études à la Sorbonne de Paris !

À la blague je lui dis « ah bon je ne savais pas qu'il fallait passer par la Sorbonne pour conduire le taxi ! » gros rires, on se comprend, la blague ne l'a pas dérangé. Il m'avoue que c'est le seul emploi qui lui permette de subvenir aux besoins de sa famille (son épouse et ses deux enfants)... Une histoire qui est commune à plusieurs pays me direz-vous ! Oui probablement mais chacune est unique puisque parlant de personnes toutes différentes l'une de l'autre, le seul point commun entre elles : devoir conduire le taxi!

J'ai passé le reste de la soirée ne pouvant ôter de ma tête cette liaison entre un être humain, son taxi et la Sorbonne. Confirmant en quelques sortes mes réflexions que j'ai partagées jusqu'ici dans mes articles et publications sur les aléas et, avouons-le les échecs du modèle éducatif qui se veut moderne de par ses outils mais qui a gardé l'âge avancé de ses racines sans aucun égard pour ses apprenants qui n'ont pas cessé de s'intégrer aux changements de leurs temps.

Devrions-nous dire que des institutions aussi prestigieuses que la

Sorbonne et bien d'autres se spécialiseraient aujourd'hui de diplômer les futurs chauffeurs de taxi du troisième millénaire?

Les experts auront beau se faire rassurant quant au futur de l'enseignement, ce n'est pas d'avoir tant de connaissances dont il est question, mais plus de s'assurer que ce que l'on étudie s'aligne vraiment avec les réalités de notre temps.

Ces questions que ces mêmes experts prennent pour acquis sans aucun égard –disons-le franchement – envers les apprenants, qui ont besoin de tout sauf de reproduire les mêmes résultats que leurs aînés s'ils souhaitent espérer survivre un jour aux exigences de leur temps, à moins que ces exigences font que tout diplômé aura au sortir de ses études un permis de conduire pour taxi!

Nos origines : fidélité ou illusions

*L'art de la connaissance,
c'est de savoir ce qui doit être ignoré.
Rumi*

En lisant ce matin sur le réseau social Facebook © un texte repris et publié par je ne sais combien de personnes sur la question des origines phéniciennes du peuple libanais, j'avoue sincèrement avoir eu du mal de comprendre cet attachement qui parfois frise une certaine hystérie. Serait-elle celle du désespoir ?

Le désespoir de celui ou de celle qui ayant perdu toute véritable identité en ce troisième millénaire qui les force à ce retour aux confins lointains des origines de ses ancêtres.

Je me dois ici un éclaircissement, dans le but d'expliquer mon point de vue surtout. Je ne porte aucune doute quant à la justesse de tels propos sur les origines d'un peuple, bien au contraire. Par contre d'en faire un refuge, j'estime qu'il est important d'user tant de la rigueur que de la prudence face aux réalités socio démographiques de l'environnement dans lequel nous vivons.

Éviter de sombrer dans ces anachronismes (involontaires) se prémunir de confondre les faits avec ceux issus de réactions de défense émotive.

En reprenant l'énoncé voulant le peuple libanais est issu des phéniciens, il faudra aussi assumer et admettre les faits historiques relatifs aux origines familiales, cette histoire ayant permis de nous dire libanais.

Je parle ici de l'anthologie historique des origines des familles réputées pour être purement libanaises.

Si nous nous réclamons du peuple phénicien, nous devrions aussi convenir des conditions géographiques et sociales des lieux de vie de ce peuple.

Si nous comparons les origines de certaines de nos illustres familles libanaises, il est normal qu'en remontant le fil conducteur de l'histoire de l'une ou de l'autre, pour arriver à sa source phénicienne, il sera difficile de réfuter que certaines de ces grandes familles viennent d'une région différente de l'espace connu pour être la Phénicie historique.

Comment concilier ces deux réalités ? Les anthropologues, ethnologues, historiens, et autres experts dans le domaine s'y sont attelés depuis longtemps, remontant le fil conducteur jusqu'à l'histoire des temps du genre humain.

L'histoire des origines de certaines familles connues parle de contrée n'ayant eu que peu de liens génétiques avec le peuple phénicien, est-ce dire que ces familles ne pourraient pas se réclamer de leurs origines phéniciennes ?

Le commentaire d'une personne, avec qui nous avons pris un café, outre le fait qu'il fut poli et profondément courtois, laissait transparaître cette lassitude ennuyée en ces termes : « Si vous descendez des phéniciens et bien moi je descends d'Ève ! » Je trouvais que c'était une manière fort polie de lui dire, « et maintenant on fait quoi ? »

Une société civile qui souffre et subit un identitarisme confessionnel et sectaire, a-t-elle vraiment besoin de morceler cette appartenance quant à ses propres origines ancestrales ? Et si tel était le cas, combien aura-t-elle honoré cet héritage en ce début du troisième millénaire ?

Si nos ancêtres les phéniciens ont donné l'alphabet, le livre et tant d'autres choses ayant marqué l'humanité entière, qu'avons-nous faits et donnée à notre Liban (La Phénicie) depuis 1960 ?

Je pense qu'il est urgent non seulement de se poser ces questions, mais de poser des gestes concrets.

Si l'on se dit héritiers de tels ancêtres, n'est-il pas venu le temps de continuer cet héritage dans les faits surtout et cesser de se gargariser

d'évoquer un passé dont nous devrions être les dignes représentants?

Aujourd'hui grande découverte!

Je me suis promené une bonne partie de la journée dans le quartier de mon enfance : Ein el Remmaneh (traduction littérale de la Source du Grenadier (l'arbre fruitier)) ainsi que celui avoisinant : Furn el Chebback (Traduction littérale pour Le four de la fenêtre).

Des noms imagés qui racontent une histoire, une légende ou simplement une habitude qui aura survécu depuis des temps immémoriaux.

Un périple de presque trois bonnes heures, que j'ai entrepris à la manière d'un jeu de mémoire, le jeu de Kim¹.

Essayer de me souvenir des lieux, des commerces, de certains noms de rues, des places, bref une découverte plusieurs années plus tard.

La partie s'annonçait intéressante. J'avais le temps et l'envie. Je m'étais aussi posé un défi, celui de ne pas demander de l'aide à moins bien entendu que je ne sache pas ou ne me rappelle plus.

J'ai retrouvé certains, magasins, des échoppes qui n'avaient pas changés du tout si l'on fait exception de la poussière et du vieillissement des devantures.

Le photographe, l'école de conduite, le four dont l'intérieur n'était jamais éclairé suffisamment, le bijoutier dont le rideau de fer était toujours baissé. Je me suis informé au sujet de certains de ces commerces, cela semblait amuser les personnes.

Je remarquais que la population n'était plus la même, plus jeune, venant d'autres régions et d'autres villages du Liban.

¹Jeu de Kim (Principe) : Plusieurs objets sont disposés devant tous les joueurs qui disposent d'un peu de temps pour les observer et les mémoriser tous. Puis les objets sont cachés et le meneur de jeu modifie quelque chose : il peut retirer un objet, en ajouter un, modifier les emplacements, etc. Après quoi, les objets sont à nouveau révélés aux joueurs qui doivent trouver quel objet a changé

Et puis les grands disparus, ces lieux qui avaient emporté certains de mes souvenirs d'enfance. Le cinéma Scala, transformé en magasin de vêtements, La librairie Magazine avait, elle aussi, disparu, je me souviens jeune ado j'y allais pour découvrir le monde des livres, les Bob Morane, les Bandes Dessinées, les Comics anglais, je me souviens que les propriétaires (deux frères) me connaissaient lorsque j'arrivais, je m'installais à même le sol, près des rayons et passait au travers tous les livres, nouveautés ou pas, je voulais me procurer le livre qui allait me faire veiller nuits et jours avant de revenir m'en procurer d'autres.

J'ai découvert le monde des grands classiques de la science-fiction, mais aussi André Gide, Ernest Hemingway, j'ai lu des livres d'histoires, des livres imaginaires, j'ai aimé Marcel Pagnol, oui la liste serait trop longue pour vous les citer.

J'essayais de me souvenir du nom de ces absents, des personnes qui n'étaient plus là pour me dire leur vie. Demander à quelqu'un ? Oui, sauf que la plupart des passants n'étaient pas encore né en ces temps-ci. Devant cette tâche compliquée, je me suis décidé de les saluer dans ces mots, de leur dire que j'étais revenu en ces lieux pour continuer leur histoire.

Une autre chose bien étrange, je réalisais combien de succursales d'institutions financières. Rien que sur la rue principale j'en dénombrerais 8 ou 9, des banques dont les locaux criaient avec la vétusté des lieux, des entrées de marbre et vitres teintées, d'énormes enseignes, bien entendu l'inévitable promotion publicitaire l'une plus alléchante que l'autre. Comme quoi qu'importe le pays où l'on vit, quand il s'agit de sous, on veut toujours s'en occuper pour nous, pour « réaliser nos rêves » etc. Cela a son côté rassurant de se dire que partout c'est pareil dans ce domaine du moins.

Chaque coin de rue un magasin de ventes de téléphones mobiles et d'autres produits reliés; cartes d'appels, temps d'antenne, abonnement internet, etc.

Un pays où pour chaque 1000 habitants, 930 possédant un téléphone mobile², on comprend que les affaires dans ce domaine vont très bien.

J'ai continué cette découverte en me promenant dans les ruelles du quartier, de ci de là un restaurant pas plus grand que pour 3 ou 4 tables. Ces petits estaminets où l'on vous sert un repas vite préparé, une sorte de « À la bonne franquette ». Le patron saura tout de vous moins d'une demie heure après votre arrivée chez lui, il vous racontera son histoire, parfois teintée de cet invraisemblable fort sympathique propre aux personnes d'une communauté où tout le monde connaît tout le monde.

Et si votre regard semble un tant soit peu perplexe, et bien pas de souci, il appellera le voisin d'à côté pour confirmer son histoire.

Je suis retourné voir si mon « resto préféré » existait encore. Situé au premier étage d'un immeuble (Centre commercial des années 70). Un débit de petits déjeuners et déjeuners typiquement libanais.

J'y allais avec mes copains Jean, Yves et Issam, pour quelques sous nous commandions un plat de fèves gourganes bouillies, un plat connu sous le nom de « Foûl médammas », assaisonnées avec de l'ail pilé, du jus de citron, de l'huile d'olive (moi j'y ajoutais une pincée de cumin moulu). Ce plat se consomme toujours que ce soit le matin ou à midi. On l'accompagne de menthe et persil frais, d'oignons verts (échalotes), de radis non sans oublier le pain pita avec lequel nous prenions nos bouchées.

Je cherchais aussi le voisin qui lui commençait la friture des fallafels sur le coup de 10 heures du matin, sachant que certains client qui avaient mangé du Foûl la veille viendraient savourer ses sandwiches savoureux.

² Source : Statistiques Mondiales (<http://www.statistiques-mondiales.com/liban.htm>) 2015

De ceux-là je n'ai vu personne, juste deux échoppes de pizzas et burgers. Mais que se passe-t-il ? On dirait que le monde n'aime manger que ces mets. Oui on me dira les habitudes changent avec chaque temps et chaque génération, de plus un commerce se doit de suivre les désirs de ses clients. Mais bon, sur les dix ou douze débit de pizzas et burgers je n'ai vu que deux ou trois qui offraient ces mets locaux.

Mon retour chez moi fut l'occasion de compléter ce « tour du propriétaire » fort amusant. Je longeais le mur de ce qui avait été pendant de nombreuses années »L'asile français des vieillards » (Oui c'est ainsi qu'on l'appelait), situé juste en face de mon école primaire où j'avais fait mes classes.

Je m'attendais à retrouver ce havre de tranquillité qui en tout temps était comme isolé du reste du monde. Une construction de style typiquement colonial, plusieurs boisés autour, de gigantesques ficus, eucalyptus et quelques saules. Je me souviens de ces jours d'enfance lorsque je passais, j'aimais prendre du temps pour regarder les gens qui s'y trouvaient, des religieuses dans leurs uniformes blancs en été et foncés en hiver, les pensionnaires qui se déplaçant sur fauteuil roulant ou aidés par quelqu'un et la visite des parents à leurs proches que je devinais de par leurs vêtements, souvent endimanchés.

Ce que j'ai vu m'a littéralement surpris, le mur de l'enceinte était tout garnis de graffitis, de beaux graffitis (ne pas confondre avec les Tag), à l'entrée un poste de sécurité, une barrière, la cours intérieure plusieurs voitures, des jeunes un peu partout. J'essaie de franchir l'enceinte mais me fait demander une carte m'autorisant l'entrée sur la campus. Campus ! Je regarde la personne sans vraiment comprendre, je me rattrape rapidement pour éviter de paraître louche par mon attitude et lui explique rapidement mes souvenirs.

La personne semble rassurée quant à mes intentions, un sourire poli, suivi d'une explication « Ici c'est devenu la faculté des beaux-arts depuis quelques temps » et moi qui lui demande pour l'asile, elle me répond : « Je ne saurais pas vous dire, je travaille depuis peu ici ! »

Elle appelle les étudiants, qui se dirigent vers nous, explique qui je suis : « Le Canadien qui retourne au pays ! », les saluts de circonstances, mais sans plus. Trop jeunes, nouvellement admis à la faculté, bref personne ne peut me donner le renseignement souhaité. Je ne voulais pas terminer cette visite sur cette note, alors je leur parle de graffitis, je leur dis combien ceux du mur extérieur me plaisent, une chance que sur mon téléphone j'avais un des graffitis de la rue St-Denis de Montréal, on aime, on me demande si j'en fait, on rigole, bref un moment agréable. On se salue et je rentre chez moi, en pensant aux personnes âgées, ce qu'elles sont devenues, ont-elles trouvé une place?

Samedi 13 février 2016

S'approprier les rues de son quartier

Une autre journée de découvertes de mon quartier, ces ruelles que depuis 30 ans je n'avais pas pris le temps de découvrir. Petite emplettes, guichet pour les sous, retrouvailles avec mon coiffeur des années où je vivais encore chez mes parents. Nous avons parlé de toutes ces choses dont on se souvient dans de telles circonstances : de nos familles respectives, de ce que nous avons vécu et réalisé, de nos difficultés et réussites. Sa fille installée à Montréal, mariée. Bien entendu nous avons évoqué les personnes que nous connaissions qui ne sont plus de ce monde. Il n'était nul besoin de trop de mots, les silences parlant suffisamment pour dire ce que la vie aura marqué en chacun de nous.

Lorsque je suis passé à la caisse chez le vendeur de fruits, la jeune dame qui m'avait aidé pour les billets me fit un grand sourire comme pour dire si je savais maintenant me débrouiller, je l'ai rassuré en lui donnant le montant exact, elle s'est même rappelé que j'avais mon grand sac de provisions la dernière fois, elle m'a dit « Alors vous n'avez pas votre sac aujourd'hui ? » (L'expression en langue libanaise est fort amusante car empreinte de cette familiarité naturelle qu'ont toutes les personnes qui vivent autour de la méditerranée, bien entendu avec cet accent presque chantonnant qui se veut souriant et léger).

Durant plusieurs années le quartier où vit ma mère fut considéré comme la nouvelle banlieue sud de la ville de Beyrouth, cette région était connue comme « le nouveau quartier » (Hay el Jadid), l'immeuble que nous avons habité depuis les années 60 était entouré de terrains vagues, certains plantés de mimosas dont les fleurs servaient pour la fabrication de parfums, l'énorme dattier juste en face du balcon de notre chambre mon frère et moi, suscitait la convoitise lorsque les grappes de dattes mûres à point menaçaient de tomber. C'était à qui pouvait en faire tomber quelques-unes au moyen de lance-pierres improvisés, tout en faisant le guet pour détalier aussitôt que le propriétaire du terrain se pointerait.

Lorsque je m'arrêtais pour saluer des visages connus, les personnes de mon âge ou plus âgées me disaient « est-ce que tu te souviens de tel ou autre évènement, du jour où ton père est venu te tirer par l'oreille parce que tu avais causé des histoires avec le fils d'untel ? » oui bien sûr que je me souvenais, si aujourd'hui j'en riais, à l'époque c'était bien le contraire.

J'aurais beau planifier mes visites et mes journées, j'ai aussi dû composer avec l'imprévu. Un rendez-vous reporté, un conflit d'horaires. Plus les jours de mon séjour s'écoulaient, plus je me demande si je vais rencontrer toutes les personnes que je souhaitais voir.. Disons que c'est mon côté soucieux, parfois anxieux de m'assurer que tout aille comme je le souhaite.

Ayant acquis des habitudes de travail selon le modèle nord-américain, j'ai eu besoin d'un certain temps pour apprendre de nouveau le mode de vie d'ici. Si le contenu est le même, la manière de procéder est différente.

Au lieu de m'énervier, j'ai essayé de comprendre. Comprendre que la circulation est un facteur dont il faut tenir compte, la durée exprimée, le fameux « dans deux minutes » est pas mal élastique d'une région à l'autre, mais chers compatriotes libanais, rassurez-vous nous l'avons aussi notre « deux minutes » chez nous au Québec. Lorsque l'on vous dit « ce ne sera pas long » et bien pensez à « dans deux minutes ». Si l'une s'exprime avec émotions et gestuel, l'autre avec sang-froid et je dirais même un certain flegme.

Le plus amusant aura été que mes contacts sachant que je vivais au Canada, se faisaient une petite fierté de me dire « Tiens ! Me voici à temps comme chez toi au Canada ! » J'appréciais tellement cette petite attention qui avec le ton de la voix et le geste de la main avaient un cachet fort sympathique.

Les imprévus sont toujours possibles, mais l'imprévu peut vouloir dire faire la file au guichet, avoir oublié de faire le plein d'essence, l'imprévu c'est quelqu'un qui vous appelle alors que vous êtes en route, cela devient une « Ziaaraa » (Visite, même si au téléphone),

l'imprévu peut paraître moins drôle, c'est le fils de la voisine qui ne se sentait pas bien, alors il a fallu appeler le médecin et l'attendre pour s'informer...

Au cours de ces moments d'attente j'ai mis à profit ce temps pour circuler autour du point du rendez-vous, une autre manière pour moi d'appropriier ces lieux, ces places, mais surtout ces visages qui chacun avait une histoire à raconter.

La seule fois que j'ai dû attendre longtemps, plus d'une heure et demie (mon amie avait parcouru la moitié du pays pour venir me rencontrer, étant prise dans un trafic monstrueux elle n'y pouvait pas grand-chose); quoique j'avais mal aux jambes, mais les scènes et discussions vues entendues en valaient la peine.

Finalement où que nous soyons nous avons besoin de communiquer, d'échanger avec quelqu'un que ce soit en face à face, au téléphone ou par courriel nous aimons communiquer.

Dimanche 14 février 2016

Les taxis de Beyrouth!

11h30, je suis dans un taxi, à Beyrouth, l'air climatisé est allumé, je ne ressens aucune gêne ni froid, au contraire les 20 degrés ambiant sont très confortables, au même moment je pense aux miens à Montréal qui vivent sous un froid polaire de – 35 degrés. Je n'oserai pas leur parler de ceci au risque de me faire mettre dehors lorsque je reviendrais à la maison !

J'observe le chauffeur depuis quelques instants, il semble que quelque chose le préoccupe avec la chaîne de son qui émet de drôles de sons au lieu de sa musique préférée.. Ce qui m'inquiète surtout c'est sa préoccupation à régler la musique plutôt que d'être attentif à la circulation. Ne voulant pas le déranger, je me tais et attends, nous sommes presque arrivés à destination. Je me dis qu'au pire je continuerai la distance à pieds.

Sans crier gare, il actionne les feux de détresse, se range de côté, descend, le moteur tourne encore, il ouvre le capot.

C'est alors que j'entends une cacophonie de bruits sourds sur du métal, des injures, des coups, d'autres gros mots. Juste à déchiffrer les insultes, c'est la mère du constructeur et toute sa descendance qui paient le prix de son humeur. Tout le monde y passe, le père, la mère, la sœur, toute la descendance quoi.

Ne voulant pas m'éterniser je descends pour tenter de comprendre ce qui se passe, mon conducteur tout en s'acharnant sur la connexion le câble d'alimentation de la batterie, l'arrache, la remet, reprend son geste deux fois, puis réalise que je le regarde. Un grand sourire ! Ouf ! Et me dis comme si j'étais son copain de toujours, me dis que cette voiture c'est « de la saloperie, de la poubelle », bref cela ne me dit pas la nature du problème.

Il réalise que nous sommes depuis 10 bonnes minutes en train de nous produire en public sur une rue passante, le monde nous regarde sans comprendre, moi je souhaite une seule chose arriver à destination.

Finalement j'ai droit à la version de l'histoire; j'espère sincèrement que je ne vais pas encore entendre le sort réservé au constructeur ou à sa descendance. Il semble que le câble de l'accumulateur fasse un mauvais contact ce qui provoque des parasites sur la réception des chaînes de radio. Le remède ? Tenez-vous bien ! Des coups (forts) sur les bornes de l'accumulateur, et puis hop c'est réglé !

Le voici qu'il referme le capot de l'auto (coup violent pour dire son humeur), et m'invite à m'asseoir pour me conduire à destination.

Le peu de chemin qui restait j'aurais droit au procès de la marque, du constructeur, bref un client pas content du tout. J'ose lui dire que son auto est malgré tout neuve. Il me répond que si c'était lui le constructeur il aurait de bien meilleures voitures.

Je respirais de soulagement lorsque j'ai vu la maison des gens chez qui j'allais!

Monter dans un taxi à Beyrouth ou comment vivre dangereusement!
Ha!

Une note intéressante à mentionner, on trouve aujourd'hui trois types de taxis. Les compagnies de taxis qui vous envoient une voiture sur appel et vous disent aussi le prix de la course, les taxis dits « libres » avec qui vous devez demander – négocier le prix de la course. Avant de monter en voiture, ceci vous évitera bien des surprises, et finalement le taxi-service qui vous fait partager le prix de la course avec d'autres passagers, ce dernier longe certaines artères passantes donc pas nécessairement à votre destination en particulier mais proche quand-même.

Si vous engagez la conversation vous aurez à vivre une expérience unique : vous connaîtrez la vie, l'histoire et la famille du gars, sinon vous serez soumis aux différentes questions de la vie du pays d'où vous venez. Qui disait que les coiffeurs étaient les plus bavards?

Discussions libanaises ou « talibanaises. »

Il n'est pas rare au cours d'un repas, je dirais que c'est inévitable que la conversation n'aborde la situation politique du Liban. Certaines personnes qui savent que je viens de l'étranger me posent très souvent la question prévisible et attendue : « Qu'est-ce que l'on dit sur la situation du Liban chez vous ? »

Cette question me cause un certain embarras voire une gêne. La raison ? C'est que l'on parle si peu de notre Liban à l'étranger.

Les médias et les chaînes de nouvelles ne citeront le Liban qu'au moment d'un événement marquant : telle la question des poubelles, en faisant allusion à ce qui s'est passé en Italie il y a quelques années.

Pour ce qui est des incertitudes ou le devenir d'un peuple, les problèmes du quotidien des citoyens, cela passe moins qu'un fait divers malheureusement.

Faire la une de nos jours est devenu synonyme d'incident grave, ce qui veut dire des victimes, des destructions, la guerre ou un acte de terrorisme.

Que répondre à ces personnes curieuses de savoir si leur pays est encore dans l'esprit des peuples d'autres pays ?

Alors je me tais, j'essaie de ne pas les blesser mais de ne pas leur mentir. Leur dire que l'équipe de Hockey de ma ville fait la une plus souvent que les malheurs d'autres populations serait quelque chose de vraiment cruel, et inapproprié.

Des fois je me sens pris à partie lorsque, de Montréal, je lis ou j'écoute des nouvelles sur le Liban. Ce qui me choque parfois c'est de réaliser combien certaines personnes n'ont pas des notions suffisantes en géographie pour localiser un pays du monde, mais se permettent des commentaires frisant l'absurde.

Ce n'est point leur faute, mais avouons que la personne ayant rédigé l'article a aussi une part de responsabilité. Informer les gens, c'est aussi clarifier le contexte, pour éviter toute mauvaise compréhension.

Un incident que j'appellerai sordide et de mauvais goût eut lieu lorsqu'une agence de presse citait dans un fil de nouvelles que « les talibans avaient attaqué un convoi de la force internationale quelque part. »

Le reporter parlait des victimes militaires des dégâts, citant aussi et en dernier qu'il y avait des victimes locales parmi les décès. Cet article était ouvert aux commentaires des lecteurs. En voici quelques extraits:

- Mr Untel :

Tous les « talibanais » sont des criminels, il est grand temps de mettre les libanais hors de chez nous !!!

- Mme Unetelle :

Oui vous avez raison, ma voisine est surement une « talibanaise » elle me disait venir du Liban !

- Mlle XY :

Je pense que vous confondez deux choses totalement différentes : Le Liban est un pays dont les habitants s'appellent les libanais, les talibans c'est autre chose....

- Mr Untel :

Non tu as tort et tu sembles les défendre.

La discussion continuait sur quelques échanges, je m'attendais que l'auteur de l'article fasse diligence et mette une note de clarification, mais rien n'y fit. La liste des commentaires baignant dans un quiproquo cacophonique s'allongeait sans aucune raison utile. Le dérapage vers la violence verbale n'allait pas tarder.

Fort heureusement l'agence de presse, probablement alertée, n'a trouvé rien de mieux que d'interdire les commentaires. Au lieu de mettre un explicatif pour rectifier la compréhension des termes, on avait tout simplement arrêté les gens de s'engueuler.

Mais ceux qui confondaient libanaise et « talibanais » continuaient dans l'ignorance du savoir.

Alors voyez-vous que ce soit le Liban ou toute autre population du monde, tant que l'on confondra votre pays avec une organisation terroriste, et ce, par ignorance et manque de savoir, soyez rassuré que l'on parle moins de vous au risque de vous faire passer pour les martiens envahisseurs de la planète Terre !

Lundi 15 février 2016

Les ingérences familiales

S'installer dans un nouveau patelin a ses charmes et ses réalités. Les histoires du genre ne manquent pas, des films sont passés en salle de cinéma, bien entendu des films amusants et humoristiques.

Le Liban ne fait pas défaut. Les liens d'appartenance au sein d'une même famille sont très tenus. Un homme restera le « petit » de sa mère voire de sa grand-mère, elle (sa maman) le couvera aussi longtemps qu'il vivra à la maison parentale, mais même à cela elle aura toujours un œil ouvert sur celle qui lui aura « pris son petit » si ce dernier s'est marié. Les filles, quant à elles ne quitteraient jamais la maison des parents que pour un mariage, des études à l'étranger.

Vivre en appartement comme ici chez nous au Québec ne fait pas partie des us ou des coutumes courantes.

Il fut un temps où les parents avaient une certaine influence ou pour atténuer ce mot, une part importante quant aux études que feraient leurs enfants. Trois métiers principaux, sinon c'était avec une moue déçue et les yeux levés au ciel, quand il s'agissait d'autre chose.

Ah oui, les métiers : avocat, médecin ou ingénieur.

Il existe des fois où les traditions se transforment en exigences et celles-ci en décisions familiales au sens étendu du terme. Avoir un petit ami c'est toléré mais au-delà de quelques fois on posera la question ou pire on « s'informera ». De mon temps, je me souviens que ma mère s'étonnait de me voir fréquenter plusieurs copines. Pour moi copine voulait dire une vraie copine pour sortir ensemble au ciné, une partie de bowling ou nous promener en ville, mais rien de plus. Or si nous nous étions vus au-delà de quelques temps, la question qui tue m'était posée : « Est-ce que tu aimerais rencontrer mes parents ? Ils aimeraient faire ta connaissance ! »

Je n'ai rien contre certaines traditions, par contre j'estime que la vie est une dynamique en mouvance et changements continuels. Changer pour changer ne serait pas la solution idéale, mais rester ancré dans ce qui allait il y a 50 ans passés, n'est pas aussi le meilleur qui soit.

Je pense que la relation de confiance se doit d'exister, penser que les jeunes ne savent pas ou ne comprennent pas est une habitude communes dans certaines sociétés, mais il ne faut point oublier qu'il faut un jour apprendre, et cela suppose faire des erreurs et vivre avec.

SI les aînés se réclament d'une certaine sagesse, il ne faudrait pas qu'ils transfèrent leurs habitudes par contre.

Que de fois ai-je entendu ces mots :C'est pour ton bien ! » ou ceux-ci « Je sais ce qui est le mieux pour toi ! »

Oui les ingérences existeront toujours, surtout parce que les parents sont eux aussi en train d'apprendre le détachement de leur enfant qui doit affronter les réalités de sa vie, mais seul!

Les ingérences familiales si elles sont moins visibles aujourd'hui, restent encore fort présentes. Le contexte économique ne permet pas aux jeunes adultes de pouvoir s'installer comme ils le souhaiteraient, ils vivent plus longtemps chez leurs parents, ce qui les expose encore plus longtemps à cette situation.

Se préoccuper du bien-être de ses enfants ou d'un des membres de la famille est une chose tout à fait naturelle, voire souhaitée même. Ce que j'ai observé tout au long de mon séjour c'est l'attention avec laquelle les personnes âgées sont prises en charge par les membres de la famille, comment chacun fait sa part et bien entendu s'assure que le parent ne manque de rien. C'est un témoignage qui mérite toute reconnaissance.

Il y a cependant des ingérences néfastes, voire dangereuses, à mon avis. Lorsque la ligne (fine) entre l'esprit d'entraide au sein d'une famille est franchi et verse dans une réaction négative. On parle relativement souvent de drames familiaux où une femme est battue, certaines sont tuées pour une question d'honneur. Nous ne parlons plus d'ingérence mais d'une attitude extrême qui sous le couvert de certains « principes moraux voir religieux » permettent à un homme de s'investir d'un droit qui défie tout entendement humain et civilisé pour s'en prendre à une personne plus faible.

Les ingérences existent quel que soit le niveau d'ouverture d'esprit. On tolère ce qui se passe autour de soi, mais gare si une telle situation arriverait dans sa propre famille.

Je m'attendais à ceci en venant au Liban, je suis conscient que cela fait partie d'un certain style de vie, je sais aussi que l'on se ferait regarder tel un mouton noir pour avoir osé pris une décision qui ne corresponde pas à la tradition établie.

Il tarde que certaines choses changent!

Les réalités claniques !

« Il est inutile de préciser que la consécration des libertés dans le cadre de la légalité est au cœur de la démocratie. Il s'ensuit que la tragédie que nous vivons exige que l'on s'occupe d'inculquer la culture démocratique aux citoyens comme aux dirigeants »
(Fouad Boutros – *Mémoire* p. 690)

J'ai aimé la citation du regretté Fouad Boutros, qui résume en quelques mots un des paradigmes fondamentaux de toute culture citoyenne si l'on veut un jour construire un pays.

Tant qu'il existera ce morcellement d'une population sur des bases confessionnelles, comment peut-on espérer faire valoir un droit, une application des principes essentiels qui régissent une structure étatique, comment peut-on espérer un état de droit qui rende chaque individu imputable de ses faits et gestes, ceci inclut bien entendu les dirigeants politiques.

Si la formule a semblé fonctionner par le passé, elle ne peut plus servir ayant usé les dernières fibres du tissu de sa trame.

L'état dans lequel vivent les citoyens, est celui de personnes désabusées d'une part, mais qui de l'autre préfèrent croire encore que les clans et familles confessionnelles sont là pour eux.

La question d'impunité des responsables, chefs de partis, ou chefs de clans, est – à mon avis – le cœur de tout ce qui se passe sur la scène de la vie de tous les jours.

Il existe une infrastructure, je l'ai vue, je l'ai découverte, je m'en suis rendu compte. Oui, les services de base existent, d'ailleurs mis en place au moyen des dernières technologies que ce soient les parcmètres, les trottoirs conçus pour personnes sur fauteils roulants, certains édifices sont en train de se conformer aux normes mondiales LEED, je n'ai jamais vu autant de personnes s'occuper toute la journée longue de ramasser les papiers, bouteilles et mégots des rues

de la ville, j'avoue que j'admire leur attention particulière dans leur travail, mais j'ai vu aussi qu'aussitôt passés, certains citoyens trouvent si naturel de jeter sur la chaussée ou le trottoir quelque chose qui aurait dû aller à la poubelle se trouvant à moins de deux mètres.

J'ai vu des policiers en faction aux croisements importants pour faciliter le cours du trafic surtout aux heures de pointes.

Mais quel rapport avec la question des clans ? La réponse est fort simple. Pratiquement tout le monde connaît quelqu'un qui lui ou elle connaît quelqu'un d'influent. Alors question d'appliquer une loi ou un règlement ce sera pour d'autres mais pas pour soi !

L'art de passer au travers sans se faire prendre on l'appelle « Chatara » (Bravoure), mais quand on se fait prendre, alors un simple appel de son portable et on « règle la question » avec le sourire en prime pour dire que l'on est futé.

Ceci dénote l'influence néfaste d'une dépendance obligée des personnes envers leurs clans ou leurs organisations politiques. Ces organisations qui ayant changé la forme, maintiennent ce « besoin indispensable » des largesses de l'organisation offertes aux quémandeurs moyennant un prix fort : celui de stagner dans une demie vie citoyenne.

La première fois que j'ai entendu parler de la politique de la peur, je n'en revenais pas que l'on puisse imaginer user d'un tel moyen pour « gagner l'adhésion » d'un groupe de personnes. Le populisme!

Tout le monde en a marre de la situation, tout le monde veut que cela change, tout le monde ne fait que le dire à haute voix, mais tout le monde finalement réfléchira au moins une fois avant de joindre l'acte aux paroles.

J'ai découvert un tel imbroglio multiconfessionnel usant de la consultation populaire, mais qui finalement ne fait que faire accepter la nomination clanique, celle des leaders communautaires, qui semblent avoir le dernier mot.

Telle une vis d'Archimède, qui roule sans fin, on passe d'un conseil des ministres à l'obligation de la bénédiction partisane. Ceci étant la condition incontournable pour qu'un décret ou une disposition purement administrative puisse « passer ».

Que de fois j'écoutais les informations locales le soir, juste quelques minutes, pour « prendre le pouls » et que de fois je constatais combien un simple mandat ou ordre de paiement étaient stoppés parce que « les processus usuels n'avaient pas été respectés » Un ministre se disculpant en pointant du doigt son collègue, ledit collègue étant membre d'une « autre » organisation politique ceci va sans dire.

Je comparais cette situation à une joute quotidienne de tergiversations stériles, chaque fois un grain de sable négligeable étant la cause « majeure ».

Les plaintes du peuple me diriez-vous ? J'avoue avec tristesse que cela fait partie de l'exercice. On s'attend, on le sait, on le permet (mais gare si cela va trop loin), on calme la donne par des promesses, mais le lendemain on « passe à autre chose ».

Certains me disaient que la situation n'était pas aux mains des officiels. Je veux bien croire, mais de là à vivre dans l'incapacité d'un pourrissement chronique des affaires de l'état, il y a – à mon avis – toute une autre dimension.

Le peuple semble, dans l'acceptation de vivre cette adversité, croire « aux influences hors de contrôle » pour faire semblant de croire.

La dépendance clanique situe le citoyen dans un état profond de besoin de l'influence du clan auquel il s'identifie. Une simple formalité est plus ou moins facilitée si le préposé appartient au dit clan, sinon il faudra « faire intervenir » quelqu'un qui connaît quelqu'un.

Il est plus facile de trouver le raccourci plutôt que de suivre le processus tel que prévu. « L'indisciplinisation » du citoyen est ainsi maintenue et entretenue sans égards pour le bien commun.

En discutant avec certaines personnes, je me faisais souvent dire « Si tu ne fonctionnes pas de la sorte, d'autres le feront, alors pourquoi pas moi ? » J'avais mes réponses et les explications. Presque personne ne veut être le premier à donner l'exemple.

Une des explications qui m'aura sincèrement affecté durant mon séjour est celle du raisonnement que plusieurs personnes qui à la base veulent que le changement se fasse, est ce refuge ultime vers l'adhésion utile « malgré tout » à l'influence clanique.

On parle de laïcité gouvernementale, ou souhaite baser les nominations sur les compétences, et pourtant lorsque vient le temps d'exercer son droit de vote ou d'expression, on se rabat sur ce « vote utile », celui de son propre clan pour « éviter le pire ». Ce pire, étant entretenu en bonne santé par qui l'on sait.

Un autre fait marquant que j'ai pu voir personnellement, celui des personnes qui descendent dans la rue pour protester contre une stagnation administrative ou politique, peu importe la raison. Ces personnes dérangent tout le monde, y compris les citoyens, ces mêmes citoyens qui en ont marre du pourrissement généralisé.

Les officiels se réfugient derrière des murs de béton et des bataillons de policiers et forces de l'ordre armées jusqu'aux dents. Les citoyens jugent que les manifestants sont pro untel ou l'autre et doutent du bien-fondé des intentions. En attendant ceux qui sont dans la rue se font rosser par les forces de l'ordre et moqués par leurs concitoyens.

C'est toujours un retour à la question primaire : qui va commencer une action, mais qui la suivra ?

Il me semble que l'engagement populaire, n'est plus une option, mais une nécessité. Une nation appartient à ceux qui la font et rarement à ceux qui regardent les autres faire.

Je ne crois pas que il est nécessaire de faire la révolution pour bâtir une nation, un peuple est capable de donner un exemple unique en son genre en prenant en charge les destinées de son pays, en s'impliquant dans le vie municipale qui est la source de la création d'un pays.

Faire la révolution c'est user de la force, or celle-ci est rancunière, elle ne tardera pas de revenir en onde de choc pour distribuer encore une fois les cartes.

L'histoire nous le montre, chaque révolution amène aussi ceux qui ne sont pas d'accord, ces derniers passent leur temps à fomenter une autre révolution au nom des droits et de la justice.

C'est intéressant de voir que toutes les révolutions ont les mêmes principes. Pourquoi ne pas créer une nouvelle culture, celle de son attachement à son pays non seulement par les émotions mais aidé par la raison et la logique du pragmatisme qui s'assure d'établir la vraie notion d'un état de droit.

À la rencontre de Maroun

Mon voyage n'a rien d'une découverte dans le sens touristique du terme, j'aimerais le penser comme celui des retrouvailles, des rencontres que je croyais impossibles.

C'est ainsi que je retrouvais Maroun (son nom étant issu du nom du patron fondateur du groupe religieux des maronites, catholiques d'orient dont la commémoration tombe le 9 février, jour de congé officiel au Liban).

Pour nous retrouver j'ai dû oublier mon côté rationnel, structuré et précis, comme par exemple : « tu prends l'avenue Unetelle, au coin du magasin Untel tu tournes à gauche, tu localises le numéro 345, c'est au premier étage. »

À Beyrouth c'est un peu plus nuancé, donc voulant retrouver mon ami d'enfance, je l'appelle et m'enquiers de l'adresse de son commerce, ce qui suit est le genre de conversation que l'on pourrait avoir question de prendre les directions pour se rendre à un endroit précis.

- Salut Maroun, peux-tu m'indiquer le chemin pour arriver chez toi au magasin ?
- Oh oui, c'est très facile tu verras en deux secondes (remarque le 2 secondes, c'est une image ou figure de style à ne pas prendre au pied de la lettre, mais ceci indique que cela ne sera pas long).
- Ok, je t'écoute
- Tu sors de chez ta maman
- Oui
- Tu vois tout droit
- Heu non tout droit il y a une bâtisse
- Non je veux dire tu vas à gauche
- D'accord
- Puis tu continues tout droit
- D'accord pendant que tu me parles moi je me dirige

- Tu verras une ruelle
 - Heu non il n'y a pas de ruelle mais un stationnement de voitures
 - Oui tu contournes et tu retrouves la petite ruelle qui te mènera à l'ancien cinéma Scala
 - Heu, minute Maroun, il n'y a pas de ruelle je suis devant la barrière d'une entrée de stationnement.
- (Clic la communication est coupée, alors j'avance au pif et à l'intuition, d'une ruelle à l'autre je sens que je vais faire le tour de mon quartier avant d'aboutir, là ce sont des travaux d'aqueduc, disons plutôt que je suis devant une mare de boue rougeâtre, avancer équivaldrait à un bain de pieds dont je pourrais me passer, je rebrousse chemin, je tourne en rond, je suis pris dans les dédales d'un réseau de ruelles qui se ressemblent toutes, aie ! aie ! Je pense que je suis bel et bien perdu.
- Je recompose le numéro de Maroun, tut tut tut ... Décroche Maroun s'il te plaît !
- Allo Michel mais où es-tu ? Je t'avais dit que c'était tout droit !
 - Ben tout droit il y avait le stationnement
 - Mais il fallait que tu traverses le stationnement qui débouche de l'autre côté de la ruelle
 - (Silence) d'accord mais maintenant je ne sais plus comment retrouver cette ruelle et l'autre entrée du stationnement
 - « Bassita » (C'est simple) Tu rebrousse chemin, jusqu'à voir le stationnement !
 - Non Maroun je ne sais plus où je suis ! Je commence à être tanné peux-tu m'expliquer par étape je suis désolé mais je n'arrive pas à comprendre « les à peu près ».
 - Bon, bon, va au stationnement, je t'envoie quelqu'un pour te retrouver...
 - Oui c'est mieux ainsi!

Finalement ce fut plus simple qu'expliqué, Maroun aurait pu me dire que le stationnement avait deux issues, que je devais les traverser de part et d'autre rejoindre la petite ruelle où se trouvait le commerce de mon ami, il y avait moins de 100 mètres à faire!

Finalement nous nous sommes retrouvés et avons passé un des moments des plus agréables de ma journée !

Merci Maroun si tu viens chez moi à Montréal un jour, je te servirai de guide, tu ne seras pas déçu je te le promets !

Le temps n'aura eu aucune emprise.

J'ai eu le plaisir au cours de mon séjour de retrouver des personnes amies. Des gens que j'avais quitté il y a 30 ans, que j'avais retrouvés sur les réseaux sociaux. Je ne pouvais contenir ma joie de pouvoir enfin nous retrouver pour une ou deux heures, parfois pour la journée.

La personne que je retrouvais en début de soirée, était une de celles-ci que je tenais vraiment de voir. Une amie, une ancienne petite-amie mais surtout la femme qui 30 ans plus tard, était mariée, des enfants, grand-maman et une joie de vivre qui n'avait pas changé comme si nous nous étions quittés la veille.

À l'heure de nous rencontrer nous avons eu la même réflexion « Est-ce que je vas reconnaître cette personne, cela fait trente ans ? »

Au-delà des changements physiques, il existe une certitude qui ne faillit presque jamais, la connexion de l'esprit, les émotions aussi. Il suffit d'un simple trait issu des souvenirs pour que l'on sache que c'est bien la personne que nous rencontrons. Mon amie, elle, ce fut son sourire et sa manière de rire. Je savais que c'était bien elle. Nous avons passé le début de la soirée au domicile de ses parents où elle était de passage, et nous n'avons pas vu le temps filer...

Je voulais tout savoir, elle aussi, comment faire pour contenir 30 ans en quelques heures ? Les silences et le regard, prenant la relève, auront tout le loisir de continuer ces lignes dans le présent de chacun de nous deux.

Au moment de nous quitter, ce fut comme si se revoir le lendemain pouvait être la chose la plus naturelle qui soit.

Merci chère N... notre amitié a survécu au-delà de tout ce temps !

Piéton à Beyrouth, le mode d'emploi !

Tu sors le matin alors que la ville dort encore, tu as décidé d'aller te promener, découvrir de nouvelles places, de nouvelles trouvailles, rencontrer d'autres passants.

Il faut que je te dise de faire très attention à la hauteur des trottoirs, elle n'est pas la même partout, tu t'en souviendras lorsque tu passeras d'un quartier à l'autre.

Si tu fais un faux pas, et bien, c'est la chute assurée, une chute sur la chaussée sans avertissement. Si tu en réchappes, alors bravo tu gagnes un point, tu en auras besoin pour le reste.

Ton parcours ne fait que commencer. Il s'agit maintenant de traverser la chaussée, un bien gros défi si tu ne regardes pas dans tous les sens. Les autos, les neuves, tu ne les entendras pas venir, tu les sentiras juste à quelques centimètres de toi par le coup de klaxon.

Il faut que je te dise qu'ici on klaxonne pour tout. Alors il y a les coups « gentils », ceux « pressés » mais méfie-toi des « enragés » selon l'humeur tu sursauteras, mais je t'assure que tu seras aux aguets au moins pour les premiers jours.

Il y a très peu de bicyclettes par contre, mais les engins les plus imprévisibles et dangereux seront les mobylettes. Elles circulent dans tous les sens, partout même sur les trottoirs, leurs conducteurs sont les nouveaux coursiers qui, armés de leurs casques (rarement attaché) ne disent pas un mot, continuent de foncer comme si l'on se trouvait dans une course de chars du temps des jeux du Colisée de la Rome antique.

N'essaie pas de penser selon la loi du gros bon sens, eux ne le feront pas, alors lorsque tu les vois s'approcher, trouve-toi une place où tu pourras te mettre, en t'assurant qu'elle ne permette pas au conducteur de passer. Si tu es lent à réagir, tu vas certainement te faire regarder de travers.

Bon, où étions-nous ? Tu as traversé la chaussée ? Mais bravo, un autre point pour toi, hé t'es pas si pire !

Bon on continue, remarque tu la journée est encore à son début. On traverse pour le trottoir d'en face. Mais que fais-tu ? Tu ne bouges plus ! Ah, je vois tu regardes les autos stationnées sur là où les piétons se déplacent, oui je sais, j'avais oublié de t'en parler. Et puis, tu comprendras bien que la vie de piéton n'est pas facile.

Tiens, passe par là, tu as assez d'espace pour passer tes jambes. Quoi ta jambe est coincée, mais dis donc tu le fais exprès ? Mais qu'est-ce que tu fais « compliqué » des fois !

Bon tu as réussi, il était temps, mais qu'est-ce que tu regardes, ta jambe de pantalon s'est déchirée contre un pare-choc ? « Bassita » ce n'est pas la fin du monde. Yalla ! Avance ne gâche pas ton plaisir, tu t'achèteras une autre paire de jeans plus robuste, une paire spéciale pour piétons.

Que dis-tu si nous allions dans les ruelles intérieures, tu seras plus en sécurité il y a moins de voitures qui passent de plus tu connaîtras de plus près la vie de quartier.

Plouf ! Encore ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de mettre le pied dans un trou rempli d'eau, on ne met jamais le pied sur de l'eau sans savoir ce qu'il y a en dessous ! C'est à se demander comment tu fais chez toi dans ta ville.

La route est barrée tu me dis ? Mais non ce sont les ouvriers de la voirie qui travaillent, nous allons passer près d'eux et les saluer pour les encourager, allez viens !

Salues-les d'un signe de la main tu verras ils seront contents. Plouf, mais tu es tout crotté de boue, encore un trou de boue sur lequel tu as marché, pauvre de toi ! As-tu oublié tes lunettes ? Non pourquoi est-ce que tu te fâches ? Pas de lunettes, d'accord ! Ah et n'oublie pas de les saluer une fois qu'il y en aurait un de nature susceptible...

Dis, maintenant que j'y pense il faudrait peut-être que tu te changes tu ne pourras pas aller visiter les grands magasins chics on te prendrait pour un mendiant, crois-moi ils ne te laisseront jamais entrer.

Mais que se passe-t-il pourquoi est-ce que tu pleures et ris en même temps ? Tu en as marre ? Mais je ne comprends pas ton attitude, tu dois être fatigué...

Si le style est comique il n'en demeure pas moins qu'un tel parcours je l'ai fait hier-même, j'ai eu droit aux trottoirs trop hauts, les chaussées passantes, les klaxons, les mobylettes, les gaz d'échappements, les trous de boue et ceux d'eau, j'ai failli abandonner toute idée de circuler à pied dans mon quartier beyrouthin, mais l'envie de voir mes amies et amis retrouvés était plus forte que tout le reste, j'ai survécu et, je crois, avoir obtenu mon diplôme de piéton débutant. Reste la seconde partie à venir celle de comment traverser les rues sans passages à piétons !

Certaines artères principales de la ville de Beyrouth sont d'un niveau de qualité exemplaire, mais de là à passer par une intersection, traverser un croisement, et bien il vous faudra le brevet de niveau 3 du piéton aguerri !

Celui qui fait le pain.

S'il est une chose que j'aime observer lors de mes déplacements, ce sont les artisans qui travaillent encore dans ces métiers traditionnels avec les outils d'origine. Ces personnes ont su garder cet aspect humain dans tout ce qu'ils produisent, que ce soit un meuble d'appoint, le remplacement d'une semelle de chaussure, une réparation électrique ou du repassage « à l'ancienne ».

Il est triste de constater que ces métiers sont en voie de disparition, tout au mieux on en parlera dans les livres d'histoire d'une génération qui se sera éteinte en même temps que son art.

J'ai croisé des gens qui travaillent encore de leurs propres mains, qui usent d'outils simples mais ont un savoir qui se perd au profit d'une mécanisation inévitable.

Ce que je déplore que ce soit Beyrouth, Montréal ou toute autre ville, c'est la disparition de ce type de commerce sans aucune alternative que de suivre la vague et s'intégrer ou simplement de fermer boutique.

Ce personnage est particulier. Il n'est ni boulanger ni cuisinier et pourtant il prépare et fait cuire un pain, appelé « pain du village » ou pain « Markouk ».

Ce qui était fascinant était de voir la dextérité avec laquelle il opérait, calme, concentré mais tout aussi aimable à répondre à mes nombreuses questions. Il m'expliquait aussi que les ingrédients qui composaient la pâte étaient des produits de qualité, bon pour la santé, etc. Je trouvais ce moment des plus plaisants, surtout qu'il ne devait pas parler de ces choses trop souvent avec les clients qui passaient lui acheter un paquet de pain.

Ce fut ma découverte de ce lundi matin, je restais ravi de la scène, cet artisan concentré sur son pain, attentif au grésillement de la pâte en train de cuire, les petits bulles d'air indiquant que la cuisson est en cours, la couleur de la texture disant quand était venu le moment de retourner la feuille de pain bien entendu le tout fait à la main avec pour seul outil une sorte de coussin plat et rond, en fait de la grandeur de la feuille de pain. Le regardant faire je comprenais que j'en perdrais des pains pour apprendre cet art.

J'avais l'impression d'observer un musicien, les gestes en harmonie avec le corps, le regard amène mais concentré sur l'ouvrage, attentif à plusieurs choses en même temps et surtout de savoir quand il pouvait se laisser interrompre par un client venu acheter du pain ou le voisin qui lui criait que le café était prêt.

Toute cette scène se déroulait alors que j'étais sur le trottoir en face de son magasin, je n'ai pas résisté à la tentation de rentrer, me procurer un paquet de pain frais. Je l'ai remercié de continuer de faire ce métier, un métier qui disparaîtrait très rapidement hélas. Une chaîne de boulangeries proposant toutes les variétés possibles de pains, de brioches, mais aussi de ce savoureux pain du village que mon nouvel ami venait de faire.

Je lui demandais la permission de prendre en photo son four, nous avons ensuite parlé de mes origines (j'étais fier de lui dire que j'étais fils du quartier), un moment unique.

Mardi 16 février 2016

Les illusions générationnelles

Si j'effaçais les erreurs de mon passé, j'effacerais la sagesse de mon présent!

Cette chronique me travaille depuis le début de mon séjour Beyrouthin. J'avoue que même depuis Montréal je souhaitais en dessiner les grandes lignes, j'ai attendu de me trouver ici au Liban, dans ma ville Beyrouth, rencontrer des gens, écouter du monde, observer et prendre le pouls avant de m'octroyer cette liberté de parler franchement et surtout sincèrement.

Il n'est pas dans mes intentions de critiquer ou de porter un jugement particulier à une quelconque organisation politique, ni envers des personnes particulières, je soulève une situation d'ensemble qui concernerait presque tout le monde, ou plutôt certaines de la génération des années 1980.

On peut se demander où va mon allégeance aujourd'hui, après avoir été citoyen de plusieurs pays, de plusieurs continents ?

Elle l'est pour chacun de ces pays qui m'auront accueilli, reçu et permis de me faire une place en tant que citoyen à part entière. Si les circonstances ont voulu que je quitte ma terre d'accueil, ceci ne fut pas à cause du pays, de ses valeurs ou de sa culture, mais plutôt suite aux événements dont les causes reviendraient toujours ou presque aux agissements de personnes ou d'organisations qui auront oublié l'essentiel de leurs raisons d'être.

En tant que libanais, mon allégeance va au Liban et personne et rien d'autre. Je dirai ces mêmes mots pour mon pays le Québec, le Canada, etc.

Aucune idéologie, aucune vision, aucun courant qui ne soit pas le Liban avant tout ne pourra susciter en moi un quelconque intérêt. Suivre un courant c'est au fond prendre position pour quelqu'un

mais aussi contre quelqu'un qui ne partage pas la même vision. Cet état de chose serait normal, dans un pays où la culture démocratique est bien réelle et acceptée par tout le monde. Les divergences d'opinions sont signes de bonne santé citoyenne.

Lorsqu'une nation est en manque d'existence, il y a urgence, urgence de mettre de côté les dissensions idéologiques, claniques ou partisans et se préoccuper de sauver ce bien commun à tous qu'est le pays.

Je n'ai de leçons à donner à personne, mais je n'ai de leçons à recevoir de quiconque. À mes yeux ces structures actuelles ne font que favoriser la polarisation identitaire, cette réalité toxique que l'on injecte dans l'esprit et la pensée de tout un peuple, lui faisant miroiter monts et merveilles quant à une hypothétique solution aux problèmes qui perdurent depuis plus de 50 ans ! (Non cela n'a pas commencé en 1975 mais bien avant !)

Je m'adresse à la génération de la relève, celle de mes enfants, celle qui a vu le jour dans les années 80, celle qui aujourd'hui serait en âge de s'exprimer, de s'approprier sa vraie place au sein des destinées d'un pays, d'une nation, d'une entité digne de ce nom en ce troisième millénaire.

Je vous ai entendu, vous la génération de la relève, je vous ai écouté exprimer vos idées, vos frustrations, vos soucis, vos inquiétudes. Mais aussi j'ai entendu vos solutions possibles, vos plans, votre vision.

Oui vous avez raison, oui vous êtes dans vos droits d'exiger et de mériter votre place, vous les vrais acteurs de la future nation en gestation, dont on attend la naissance un jour proche.

J'ai été sincèrement séduit par certaines de vos idées, votre vision des choses, vous m'avez donné l'envie de rajeunir de 25 ou 30 ans et me remettre avec vous dans le feu de l'action.

Mais je me contenterai de mon rôle, de l'âge de ma génération, imaginons que tout le monde rajeunisse, qui resterait pour vous parler de la mémoire d'un pays, d'une vraie place où il faisait non seulement bon de vivre, mais aussi où chaque citoyen pouvait s'identifier au cheminement d'une nation en pleine évolution.

On parle de l'effritement de la trame nationale en la situant aux années de la guerre civile (la seconde), on oublie qu'il y eut en 1958 une première de ces guerres dites civiles.

Je pense avec toute l'honnêteté dont je suis capable, que notre Liban a commencé à se fragmenter, le jour où pour différentes raisons on a commencé à s'armer, à s'entraîner, à compromettre l'intégrité des consciences, à se liguier en partis politiques, en alliances sectaires, confessionnelles, et bien d'autres dénominations socio-politiques.

Il fut un Liban où la loi et le respect de celle-ci était acquis par l'ensemble de la population, le citoyen pouvait toujours se référer à un officiel, une institution reconnue par tous. J'avoue que j'étais trop jeune pour comprendre les enjeux cachés, mais pour moi, citoyen du Liban, je savais qu'il m'était possible de vivre dans cette quiétude prometteuse d'avenir pour tous. Nous pouvions planifier un futur, souhaiter faire des études pour nous assurer d'un avenir stable.

Certains de vos propos m'ont inquiété profondément, ces propos où certains d'entre vous préconisent de faire table rase sur tout ce qui s'est passé entre 1975 et 1990 ! Quinze ans, une génération et demie. Avez-vous la moindre idée de ce que cela veut dire ? Avez-vous la moindre idée de ce que vous vous proposez de faire ?

Chère génération du troisième millénaire apprendre l'histoire est une nécessité urgente, s'attacher à des faits divers et ponctuels serait la pire des choses à faire.

Si la génération qui vous aura précédés a déçu, ce n'est pas une raison pour en effacer toute trace. Apprendre la valeur de nos vraies racines, celles humaines, sociales.

On a toujours mis en valeur le sens de l'hospitalité du peuple libanais, n'est-ce pas un des nombreux traits de notre mémoire nationale. Oui nous sommes des êtres passionnés, mais nous sommes aussi des êtres dotés d'une sensibilité humaine et sociale. Si 15 ans de guerre civile ont suffi pour la faire oublier, il serait grand temps de raviver les vraies valeurs qui nous caractérisent, nous les descendants des phéniciens comme aiment le clamer certains. Peu important nos origines, nous nous devons l'attachement aux valeurs profondes que l'on nous reconnaît dans le monde.

Nous avons cédé à la peur sociale et avons endossé les valeurs étroites de cet identitarisme confessionnel avec pour excuse d'assurer notre survie. Peut-on appeler cet état actuel une survie digne et acceptable ?

La mémoire d'un peuple n'est pas une simple équation mathématique où l'on va soustraire telles des données statistiques 15 ans de la vie d'une nation. Que faisons-nous de toutes ces personnes victimes de tant de violence gratuite qui auront perdu la vie. Va-t-on en effacer toutes traces parce que l'on souhaite « oublier » ou passer outre une période des moins reluisantes de notre histoire ?

Si les générations de nos parents ont failli à leurs responsabilités, cela ne changera en rien d'effacer d'un coup de clavier cette tranche de notre histoire, avec pour souhait de « résoudre » une problématique que vous avez héritée bien malgré vous.

Vous pourriez tout changer sauf l'héritage dans la mémoire d'un peuple, et plus encore celui d'une nation qu'est le Liban.

Lisez votre vraie histoire, lisez vos vraies origines, lisez ceux et celles qui ont donné leurs vies pour que vous existiez un jour. Ne tomber pas dans ces illusions générationnelles qui ne feront que reporter les échéances identitaires source de tous les malheurs de notre Liban.

N'ayez ni peur ni honte de rouvrir le livre du passé de votre vrai Liban, le Liban de Gibran Khalil Gibran, le Liban des premiers

fondateurs de la nation libanaise, soyez fiers de ceux qui ont écrit leur allégeance pour que le Liban existe sans condition, sans compromis, sans négociations ou marchandages.

Fouillez les archives, les écrits, inspirez-vous non point de leur actions – elles seraient désuètes de nos jours – mais de l'esprit, ne cherchez pas trop loin du côté des phéniciens, les vraies libanais ont su tenir et faire survivre dans une nation 400 ans durant l'occupation ottomane, les vrais libanais ont osé une vraie république surtout avant les années 60, les vraies libanais se sont expatriés pour garder la liberté de leur plume, que ce soit la renaissance du journalisme en Égypte ou ailleurs, leurs œuvres nous sont revenues comme richesse inestimable de notre patrimoine.

Ne vous illusionnez point d'une allégeance pour faire la différence, celle de l'exclusion d'une partie de votre histoire.

Si l'histoire a engendré des chefs, et des responsables qui ont failli à leurs devoirs, ceci est fort normal, notre histoire est parsemée de gens biens et d'autres qui le sont moins.

En vous réside les racines de ceux qui viendront après vous. Sachez que votre Liban c'est pour eux que vous le construirez et non juste pour vous. Seriez-vous prêt à ce défi ?

Les désillusions générationnelles ne sont pas chose nouvelle, elles reviennent plus fortes que jamais, séductrices de fausses promesses...

Une nation est en attente de naître ! Faites la comme elle le souhaite ! Les phéniciens vous revaudront ce geste humain !

Si j'effaçais les erreurs de mon passé, j'effacerais la sagesse de mon présent!

Les rendez-vous volatiles.

Une chose à prendre avec un grain de sel c'est bien la volatilité des rendez-vous planifiés. On finit toujours par se retrouver, non sans avoir changé, négocié et convenu du lieu plus d'une fois. Les humeurs, le trafic, les choses à faire, et bien d'autres affaires.

Il ne serait pas étonnant face au retard de votre contact, qu'il vous dise qu'en route il devait passer chez le teinturier pour une demande urgente, ou d'avoir accompagné en venant la voisine qui devait s'arrêter « juste deux minutes », bon bref vous imaginez un peu les scénarios.

Il y a par contre l'incontournable et l'inévitable question du trafic aux entrées et sorties de la ville. À toute heure du jour ou de la nuit, vous êtes certains d'avoir du trafic, si ce n'est pas l'heure de pointe matinale, c'est la sortie du soir, la vie nocturne, les restaurants, plusieurs rues sont courues par une clientèle, celle des habitués.

Je ne me souviens pas avoir eu de sorties en voiture sans trafic. Alors, en guise de mode d'emploi, armez-vous de patience, mais n'oubliez pas votre téléphone portable pour vous tenir en contact avec amis et connaissances, sinon le temps vous paraîtra trop long.

Mercredi 17 février 2016

Où il est question de sport national

Si le hockey est le sport national des Canadiens, le baseball celui des Américains, le foot de plusieurs continents, il est un sport national au Liban : celui des plaisirs de la table !

Quelle que soit l'occasion, heureuse ou pas, amicale ou formelle, officielle ou familiale, qu'importe cela se complète par une table typiquement garnie de mets savoureux les uns plus que les autres. Les conversations et effusions passionnées et animées sont les condiments avec lesquels on saupoudre ces moments festifs. Si dans mon coin du monde la durée d'un « lunch » varie entre une petite heure et une heure et demie, il faut prévoir dans cet autre coin du monde qu'est le mien aussi, deux bonnes heures « pour que cela vaille la peine ».

Un ami vient de l'étranger ? Qu'à cela ne tienne, on l'invite pour manger. Si on l'emmène en groupe, il y a de fortes chances que chacun du groupe l'invitera à son tour à une table, il y va des règles d'hospitalité mais aussi la gêne du « qu'on dira-t-on ».

On s'efforcera de convier l'invité à un restaurant encore plus huppé que le précédent, en lui affirmant que l'on connaît la propriétaires, qui connaît un tel qui lui a recommandé tel plat. Bon bref, tout le monde se connaît et tout le monde a de bons tuyaux pour la meilleure table qui soit.

On veut finalement, que vous vous souveniez toujours du repas d'untel, où l'on avait servi pas moins de 50 plats différents en guise d'hors d'œuvre, avant de commander grillades et terminer par les fruits desserts et le café.

Considérez-vous avertis, faites de la place pour passer par ce festin des yeux mais aussi celui du ventre. Un refus pourrait être interprété comme un manque d'appréciation, ou pire encore que vous en avez vu de bien meilleurs mets avec quelqu'un d'autre.

Au Liban, si cela ne se faisait pas de partager l'addition, il ne sera jamais question que l'invité paie quoique ce soit. Si l'addition est parfois douloureuse, soyez prêt aussi à payer comptant, par carte de crédit ou en devises étrangères. Les surprises peuvent survenir juste après les agapes et le réveil sembler fort incommodant.

- Désolé nous ne prenons pas de carte bancaires
- Oh ! Vraiment désolé mais le lecteur de carte de crédit est tombé en panne nous ne prenons que tu comptant

Rassurez-vous que cela n'arrive que rarement mais cels est arrivé dans un resto, en montagne, un dimanche où tout est fermé et l'accès é un guichet automatique est à une vingtaine de minutes en voiture.

L'hospitalité est chose sacrée en Orient, le Liban ne fait pas exception. Mais lorsque l'on vit une crise économique profonde, il y aurait aussi matière à un juste milieu. Garder vivante cette tradition sans devoir se serrer la ceinture pour des semaines. Aller au restaurant d'accord, mais un 4 étoiles est-ce vraiment nécessaire ? S'il ne faut jamais brimer la fierté d'une personne, il est important qu'elle se protège contre les excès de sa générosité.

Je me souviens lorsque j'étais en mission humanitaire au Liban Sud, il me fallait, loger sur place pour quelques jours. Mon organisation m'assurait le gîte sur place, cela pouvait être un hôtel, une auberge, un dispensaire, une paroisse, un bâtiment officiel qui offrait un minimum de confort. Que de fois je ne pouvais refuser l'hospitalité de l'habitant pour qui recevoir l'envoyé de la capitale était un tel honneur. Que de fois je bénéficiais du meilleur lit d'une maisonnée, de la meilleur pièce de poulet ou de viande d'un repas, de la dernière gorgée d'un arack fait maison, que de fois je consommais leurs maigres réserves de café, que de fois je dus bien malgré moi accepter une telle générosité sans protester.

Si l'analogie est similaire entre les deux situations, l'habitant lui, m'offrait ce qu'il avait de mieux, honorant ainsi les règles de l'hospitalité, mais restait aussi dans sa dignité sans aucune exagération

ou faste. Auprès de lui nulle démesure, nulle obligation d'aller ailleurs pour honorer son invité. Pour moi ceci aura valu chaque fois, tout l'or du monde !

Ici c'est comme ça!

Oui, oui je m'étonnerai toujours du comportement de mes semblables les humains. Cela arrive surtout lorsque j'entends ces réponses passe-partout, des réponses qui esquivent les vraies raisons d'une vraie explication. Ces réponses, en fait c'est toujours la même que je me fais dire, lorsque je questionne, lorsque j'essaie de comprendre certaines irrationalités de situations ou de comportements : « Ici c'est comme ça ! »

- Pourquoi les gens conduisent de cette façon ?
- Ici c'est comme ça !
- Pourquoi les gens viennent toujours en retard ?
- Ici c'est comme ça !
- Pourquoi les gens se plaignent presque toujours ?
- Ici c'est comme ça !
- Pourquoi la vie est aussi chère ?
- Ici c'est comme ça !

Ben, pourriez-vous me dire c'est quand que ce n'est pas comme ça ?

Cette phrase toute faite, me rappelle l'expression que nous utilisons au Québec pour faire signe à quelqu'un que même si nous ne sommes pas d'accord, nous respectons son point de vue, éviter le conflit ouvert en d'autres termes, alors nous lui disons « C'est ça ! » Comprendre d'accord, on a compris, passe à autre chose.

J'ai ce même sentiment lorsque l'on me dit « ici c'est comme ça ! », c'est selon la manière dont on me le dit : avec sourire, c'est poli et je n'insiste pas; un regard fuyant sans même m'accorder une fraction d'attention, je déduis que ma question dérange, alors aussi je n'insiste plus !

Lorsque des citoyens libanais viennent visiter ou vivre dans ma ville, vous serez étonnés de voir qu'ils ne font plus dans le « Ici c'est comme ça ! » Mais plutôt « Voici comment cela devrait être ! »

Jeudi 18 février 2016

Mon ami Edgard !

Je voulais braver l'aube naissante d'une nouvelle journée et te proposer un petit-déjeuner matinal (7 heures du matin), mais les dieux de mes pérégrinations ont décidé les choses autrement. Étant rentré sur le coup de minuit la veille, un repas gargantuesque, du bon vin et la digestion nocturne n'aidant pas, je me sentais ayant passé sous le laminoir d'un rouleau compresseur lorsque les aiguilles de la montre indiquaient que dans moins d'une heure on devait se retrouver ! Vite, vite un texto, pour te dire de reporter à un peu plus tard notre matinale, c'est finalement sur le coup de 9h30 que je te vois arriver au lieu du rendez-vous.

Salut Edgard, salut Michel. Cela fait bien longtemps ! La furie du trafic, l'hystérie des klaxons, te poussent de rivaliser de dextérité comme au temps où tu conduisais les ambulances lors des événements de Beyrouth en 1979... ! Comme par magie tu trouves ces chemins que l'on voit à peine, ces raccourcis qui nous font éviter la congestion et les longues heures d'attente.

Tu m'as offert un parcours digne des rallyes internationaux de premier niveau, sais-tu quoi ? Je n'ai senti aucun vertige, aucune peur, juste l'adrénaline comme au bon vieux temps mon cher ami.

Une petite visite chez ton frère pour le saluer, puis un détour parce que tu avais des trucs à régler et finalement nous nous installions dehors sur la terrasse d'un resto fort sympathique en plein cœur d'Ashrafieh !

Les potins, les nouvelles, ta famille, la mienne, qu'est devenu untel, et unetelle, la situation, l'économie, le boulot, les choses de la vie quoi, car comment pouvions-nous condenser toutes ces années en moins de deux heures ?

Le temps, sacré temps qui nous vole ces précieuses secondes sans égard ni patience ! Et pourtant je ne te cache pas que j'ai passé un des avant-midis les plus agréables qui soient 36 ans plus tard !

Nina...

Nous nous sommes rencontrés après plusieurs tentatives et changements de dates et d'heures, mais finalement nous avons réussi. Tu es venue de loin pour l'occasion. J'ai failli arriver en retard à cause de ce même trafic qui décourage plusieurs à s'aventurer sur les routes menant en ville.

Il y a moins de trois mois nous étions deux inconnus qui n'aurions pas imaginé nous assoir dans ce café qui venait à peine d'ouvrir en ce début février. Nous n'avons pas pris de café juste une eau pétillante. Bien entendu nous avons échangé auparavant, sur l'art, le métier d'antiquaire, de ta galerie, des objets d'art, de tes toiles, mais aussi de mon enfance dans ce même quartier où nous étions installés, de ma famille, des enfants et petits-enfants, des raisons de mon retour au pays, et tant d'autres sujets des plus plaisants. Nous nous sommes trouvés des amis communs et parents lointains, dire que le monde est petit n'est pas une simple image, il l'est effectivement.

Ce fut un de ces moments « fraîcheurs » comme j'aime les nommer. Une amitié était née...

Au plaisir de nous revoir un jour bientôt ici dans ce café ou pourquoi pas à Montréal !

Vendredi 19 février 2016

Les rendez-vous manqués.

Si comme le dit Paul Éluard, les hasards n'existent pas, mais sont des rendez-vous. Il en est de ces rendez-vous que l'on souhaite, que l'on planifie, que l'on se promet et qui finalement pour toutes sortes de raisons ne peuvent avoir lieu.

Si cela nous déçoit, c'est bien normal, j'ai appris avec le temps à ne pas me préoccuper, malgré ma nature émotive, me dire que finalement s'il n'eut pas lieu c'est pour une raison. Une raison que je comprendrai plus tard.

Les rendez-vous font partie de notre vie sociale, mettre ensemble deux personnes qui ne se sont pas vu depuis fort longtemps, ou qui se voient pour la première fois suppose aussi un alignement, non point des astres, mais plutôt du désir profond des deux personnes pour que ce moment puisse avoir lieu.

Une rencontre planifiée d'avance fait aussi partie de ce rituel personnel, que celle-ci soit amicale, sentimentale ou simplement humaine, le désir d'être en présence de l'autre est primordial, surtout lorsqu'il est souhaité et désiré.

De tous les rendez-vous qui eurent lieu c'est avec cette sensation de sincère amitié que nous nous disions au-revoir chaque fois alors que ce moment arrivait à terme. Est-ce que nous nous sommes promis de nous revoir ? Oui, bien sûr, nous l'avons fait, on se l'est dit et redit plusieurs fois même. Sans promesse du quand, mais avec la certitude que cela se ferait un jour ou l'autre.

Des rendez-vous manqués ? Pas du tout, juste un réajustement de nos calendriers pour trouver le moment où cela serait !

Une histoire d'eau!

L'eau cet élément de la nature, essentiel à la survie de toute vie sur Terre, enjeu critique pour sa possession et le contrôle qu'elle procure à qui en a plus que les autres. L'eau pour qui des guerres furent provoquées, des populations décimées, des nations démolies, pour servir des intérêts défiants tout humanisme possible.

Il y a ceux qui n'en ont pas du tout, mais ceux qui en ont et ceux qui en ont mais en gaspillent des tonnes malheureusement. Parler de l'eau n'est pas un sujet nouveau, même si l'on passe sous silence les vraies raisons des malheurs de certaines populations poussées à l'exode pour apprendre qu'elles vivaient sur un territoire, le leur, regorgeant de cette ressource.

Si le Liban est connu pour ses 300 jours de soleil par an, il est aussi réputé pour ses nombreuses sources de cette précieuse ressource.

Si vous vous promenez dans les régions montagneuses vous ne pourrez pas manquer d'entendre le son des sources printanières déversant cette eau fraîche et si pure telle une douce mélodie enivrante. Et si vous vous penchez pour y goûter vous comprendrez la raison de cette description mélodieuse. Ces sources dévalent les pentes des montagnes et convergent vers les fleuves se dirigeant vers la méditerranée. Je me souviendrais toujours d'une source particulière, lorsque nous sortions en groupe: Nabeh el Safa (La source de la clarté ou de la pureté), nous nous installions à proximité pour un pique-nique, tradition oblige nous y laissions une pastèque (melon d'eau) pour qu'elle rafraichisse au moment de passer au dessert de notre repas. La fraîcheur de l'eau de cette source faisait parfois craquer l'épaisse pelure de la pastèque nous savions qu'elle était fraîche et prête. Nul besoin de prendre avec nous des réserves d'eau pour boire, la source suffisait amplement, mieux est, avant de quitter nous remplissions nos gourdes pour le retour.

C'était hier, ou dans ce passé d'il y a si peu de temps.

En ce troisième millénaire; si vous circulez dans la plupart des rues de Beyrouth, vous seriez étonnés du nombre d'affiches portant le texte suivant : « Service d'eau. Appelez Untel au numéro ... » Partout, sur les murs, sur les poteaux, aux entrées d'immeubles, on vous offre un « service d'eau ». L'eau fait cruellement défaut depuis les bouleversements de la guerre du Liban. Si la compagnie des eaux assure l'eau aux citoyens, elle est d'un débit si faible qu'elle ne parvient pas aux étages supérieurs, elle ne dure que quelques heures jamais assez pour assurer les besoins quotidiens d'une famille de 4 personnes, pire encore il vous faut la filtrer, ou carrément ne pas y toucher pour la boire ou laver vos légumes. À quoi donc sert cette eau ? Imaginez tout ce qui n'est pas boire ou laver les légumes. J'ai vu de mes propres yeux un liquide coloré allant de l'ambre dans le meilleur des cas au roux brun de la rouille...!

Solution pour le manque d'eau (Bain douche, ménage et la lessive), les fameux services d'eau, mieux encore on vous propose un abonnement mensuel tout comme le courant électrique de générateurs prenant le relais lors des coupures régulières de courant. Mais alors pour boire c'est tout une « industrie » florissante qui s'est développée : les bouteilles d'eau minérale. Elles viennent de partout, du nord, du sud, de la Békaa, du Mont-Liban, du plus petit format jusqu'au gallon de 10 litres, c'est « de l'eau minérale de première qualité ! »

Ah mais oui la source libanaise qui ne semble jamais tarir depuis toujours, sauf qu'elle est dirigée dans les contenants plastics. De la source au consommateur trois ou quatre tarifs d'eau, parce que rassurez-vous il faudra payer la compagnie des eaux de Beyrouth, le « Service d'eau », l'eau filtrée et l'eau pour boire!

De nouvelles activités commerciales se sont développées depuis mon dernier séjour libanais : les dépôts des bouteilles d'eau, ces places mieux gardées qu'une réserve de carburant de la station d'essence du quartier.

La source Nabeh el Safa ? C'est réglé depuis belle lurette : c'est dans les bouteilles que vous pourrez profiter de sa « fraîcheur ».

Étranges contradictions que d'avoir de l'eau potable à profusion mais dans des bouteilles alors que ces mêmes provenances sont offertes le plus simplement qui soit par dame nature.

Une histoire de courant ... comme celle de l'eau

Le rythme est connu, en semaine aux 4 heures, en fin de semaine un peu plus, aux 6 heures parfois on vous en donne un peu plus. Par contre, certains jours, vous avez l'impression d'avoir été punis donc vous en aurez moins. Oui vous l'avez deviné, il est question de courant électrique !

Autant rare est l'eau potable, le courant l'est aussi.

On pourrait se trouver en visite, au restaurant ou au café, l'animation et les conversations battant leur plein, puis soudainement un silence, la lumière disparaît, les voix baissent, les gens attendent, quelques secondes et ça y est, le courant de la génératrice de quartier est revenu, le brouhaha reprend ses droits, au loin un sourd bourdonnement : la méga-génératrice de cette énergie fort précieuse mais fort coûteuse aussi.

Il fut un temps, aux premiers temps des coupures de courant, où le citoyen qui avait les moyens s'achetait un générateur individuel pour alimenter ses propres besoins en courant. Une lampe ou deux et le frigo. Lors des pannes interminables, c'étaient les sérénades de ces génératrices bruyantes qui meublaient les nuits.

Si l'on avait les moyens, la génératrice permettait aussi d'allumer le poste de télé, l'on écoutait les informations et surtout ce qu'il en était de la pénurie de combustible pour alimenter la centrale de courant qui desservait la quasi-totalité du territoire. Une nation prise en otage dans ses besoins les plus élémentaires.

Bien des années plus tard, le chaos s'est organisé, les profits aussi, l'on a instauré des « abonnements privés » au générateur de quartier. C'était cela ou vivre au gré de la distribution du courant de la compagnie nationale d'électricité.

Une sorte d'institutionnalisation « parallèle » tant pour le courant que pour la distribution d'eau.

Les génératrices de quartier ! Ha ! Hier en me promenant dans le quartier, je remarque pour la première fois un terrain vague mais parfaitement entretenu asphalté, propre de tout déchet au sol, entouré de quatre gros blocs de béton armé, des cheminées d'évacuation, le tout peinturé en vert. Je m'approche pour mieux voir : des mégagénératrices de secteurs (plusieurs quartiers), le gardien s'approche de moi, je le salue et lui demande ce que c'est (bien que je le savais) à ma question il se renfrogne et me demande ce que je fais ici. Je lui explique que je suis de retour au pays depuis bien longtemps, que je visite mes parents, et découvre tout ce qui a changé, le visage se détend, presque souriant, il m'explique qu'il pensait que je venais de la part d'une firme concurrente pour « espionner » Ha ! Donc vous comprendrez que je ne lui ai pas demandé si je pouvais prendre une photo. Des génératrices aussi grandes et imposantes que sur les ces chantiers miniers qui fournissent mégawat sur mégawat sans interruption. Tout est fait dans les règles de l'art, les silencieux des pots d'échappement, les structures en béton, les relais automatiques, les relais de secours, bref un service parallèle à celui du gouvernement.

Ma curiosité oblige, je lui demandais si cette structure appartenait à la municipalité, il m'a ri au nez en me traitant de naïf ! Non monsieur, ceci appartient à untel, wow ! Un ancien copain de classe ! Je n'en revenais pas ! L'entreprenariat n'aura jamais failli au Liban ! Bien entendu le dilemme étant : une entreprise frisant la légalité offre un service essentiel aux habitants qui, doivent payer en dollars US, leur besoin en électricité. Vous payez par tranche de 5 ampères : 35 Dollars US la tranche, plus vous en voulez plus c'est cher, l'on s'entend que c'est par mois !

Muni de ce précieux savoir je continue mon chemin, non sans remarquer que sur le terrain vague proche des génératrices ronronnâtes, deux camions citernes, les fameux « Services d'eau », je prends furtivement une photo et remarque que la firme qui distribue l'eau est apparenté à celle qui distribue le courant ! Les affaires de familles semblent prospères ici au pays !

Les histoires d'eau, de courant, et pourquoi pas de carburant, se suivent et se ressemblent depuis ... ah oui depuis les années où la déconstruction de Mon Liban a commencé à coup de butoirs et de canons ! Mais aussi à coups de coupures d'eau et de pannes de courant électrique.

Les téléphones portables toute une histoire

Saviez que le Liban est probablement un des pays où se trouvent le plus de téléphones portables au monde. Selon les statistiques glanées sur Internet (Site de l'ONU, Ethnologue et d'autres), il y a 933 téléphones mobiles pour 1000 habitants. Mais saviez-vous que ce ne sont que deux compagnies qui se partagent le pactole ?

Étranges mœurs, du déjà-vu, l'eau, le courant, l'essence, le gasoil et les télécoms ! Une nation prise en otage en matière de services essentiels !

Peut-on imaginer qu'un pays qui se dit ouvert aux cultures, ayant un niveau d'éducation des plus élevés de la région, voire dans le top 50 du monde, une population parlant plusieurs langues, à la croisée du multiculturalisme et des innovations mondiales, peut-on imaginer que depuis plus de 55 ans, un peuple se doit d'endurer l'insouciance et la cupidité au su et vu de tout un peuple, qui accepte ce fait sans oser trop se plaindre.

Il n'est pas rare d'entendre aux bulletins d'informations que les « officiels » décrivent cette situation, promettant des règlements immédiats et concrets (certains de ces officiels s'aventurent sur des promesses de solutions définitives à coups de dates). Mais finalement rien ne change, car il y a toujours une « excuse » valable ou pas, parfois on se sert d'un détail dans le texte d'une loi pour « couvrir » ce laxisme effronté aux yeux de tout un peuple. Ce n'est jamais la faute du responsable mais celle de cet « autre » que l'on identifie sans nécessairement pointer du doigt.

Tous les tenants de ces commerces parallèles vous offrent les fameux « spéciaux » des tarifs de « abordables », mais au fond, le citoyen, lui, continue de payer. La différence est à peine visible sauf lorsque vous passez à la caisse si l'un est moins cher ici, il y aura des frais non inclus dans votre forfait que vous devrez payer coûte que coûte. J'en ai fait l'expérience en arrivant à Beyrouth. Il me fallait une ligne locale pour mon portable. Mon frère m'accompagne à l'un de ces « points de services ».

J'explique mes besoins, le gérant prend mon appareil, manipule, procède à certains réglages et m'annonce en quoi consiste mon forfait. Je trouve étonnant la différence entre la promotion faite sur le site de cette compagnie et ce que me demande le gérant, sourire du coin de la bouche, genre, « ne crois pas tout ce que tu vois ou lis sur Internet » mais trouve le temps (et la patience) de m'expliquer qu'il y a des frais reliés à ma demande. Ah bon ! On me demande deux fois et demie ce que je pensais devoir payer après m'être informé sur le fameux site. Je lui dit que j'avais cru bénéficier d'une promotion, le sourire au visage il me dit « Mais ceci c'était le spécial du mois passé ! » Ahhhhh ! Nous étions le 3 du mois, donc pas de spécial ! Pensant que je m'en irai ailleurs, il me dit, « Vu que je connais votre frère je vous donne un crédit de 10 Dollars en plus ! », bon voilà que c'est mieux que les 60 demandés...

Les histoires de téléphones mobiles m'ont fait penser à l'eau, le courant et l'essence, ceci nous mène à environ 115 dollars US par mois, parce que sans voiture on ne peut pas se déplacer, sans téléphone on est isolé complètement de ses concitoyens, et sans courant on ne peut chauffer de l'eau pour faire une douche, mais sans eau on n'a ni douche ni rien ! De plus si vous souhaitez être informé, oui, car on vous tient responsable du devoir d'être au courant des décisions officielles, alors prévoyez un supplément pour la connexion au service de câble, ici on l'appelle « Dish » (Analogie faite à la coupole satellite), votre mensualité de frais passera inévitablement à 150 USD.

Ces coûts font partie de l'incontournable fardeau mensuel de tout citoyen vivant au pays, mais nous n'avons pas encore compté le reste.

Ce reste qui consiste aux coûts du logement, de la compagnie des eaux (officielle), à ceux de la compagnie de l'EDL (Électricité du Liban), de nourriture, d'habillement et de frais scolaires (l'enseignement privé étant généralisé ici). À savoir que le salaire mensuel minimum varie entre 500 et 600 USD...

La logique ? Si elle existe, je vous laisse en déduire la suite !

Samedi 20 février 2016

Une belle journée-sortie

Nous avons rendez-vous à 11 heures, devant la porte principale de mon ancienne école de quartier. Un point de repère facile, puisque cette école est avoisinante à un ancien asile devenu depuis une faculté des beaux-arts, proche (parallèle) d'une avenue très connue (Avenue Sami el Solh), et finalement la personne que je rencontrais, Marie-T... connaissait la région et savait comment y arriver.

Il faut dire qu'elle avait quitté son lieu de résidence, banlieue nord-est hors de la ville, pour venir me rencontrer, ceci voulant dire une bonne heure de trafic.

Première rencontre depuis 1976, 40 ans ! Elle m'a reconnu, moi aussi, le sourire n'a pas changé, ni le regard, ni la voix... Si l'âge s'était amusé de nous marquer de quelques rides, nous revoir à cet instant semblait telle un pinceau qui les effaçait le plus naturellement du monde. Nous nous étions quittés la veille en quelque sorte.

Je saute rapidement en voiture, boucle ma ceinture, les automobilistes derrière n'avaient pas l'air d'apprécier nos retrouvailles, le concert de klaxons nous intimant de rouler, et vite.

Sortir de la ville, jongler avec les mobylettes, les crevasses, les camions, les voitures, les minibus et les poids lourds, une bonne heure plus tard (moins de 20 kilomètres) nous sortons de la ville, destination une place où nous prendrions un café et où je pourrais passer à la librairie me procurer certains bouquins que je m'étais promis d'acheter ici au Liban.

C'est au Café Flore, (beau nom pour un café), que nous avons commandé un double espresso. Premier papotage de ces retrouvailles 40 ans plus tard, plusieurs enfants plus tard. La journée s'annonçait particulièrement belle.

Je ne sais pas si cela vous arrive lorsque vous retrouvez quelqu'un tant d'années plus tard, le fameux « feeling » de nous être vus juste la veille, avec Marie-T ce fut le cas.

La suite dans mes prochaines chroniques ci-après...

Bouquiner

Une fois rendus à la librairie Antoine au centre commercial ABC de Dbayeh (banlieue nord de Beyrouth), je me suis senti l'envie de m'oublier, de ne rien vouloir d'autre que passer la journée entière sur place. Des rayons interminables de livres, les sujets les plus captivants, dernières parutions mais les classiques aussi, les BD, et les revues, un monde fait pour mon bonheur. Des éditions locales mais aussi celles que je ne trouve pas si facilement chez moi à Montréal, qu'il me faut commander.

Il me fallait trouver quelqu'un pour m'aider à trouver le rayons d'histoire contemporaine du Liban, ma raison d'acheter quelques bouquins relatant les faits de mon histoire et de mon héritage de cette vaste région où je suis né et vécu les trente premières années de mon existence. Elles sont toutes pareilles, ces personnes qui travaillent dans une librairie. Elles sont tout le temps prises et occupées. Que l'on soit à Beyrouth, Montréal, Paris Londres. Rangement des étagères, ajout de nouveaux arrivages, vérifications des prix étiquetage et j'en passe.

- Excusez-moi monsieur pourriez-vous me dire où je peux trouver le rayon des livres d'histoire contemporaine du Moyen-Orient?

- Arabic, French or English ?

Je lui répond en arabe pour faciliter la communication, il me parle en anglais constatant que j'étais un libanais de l'étranger, je continue en arabe, il répond en anglais, tour de Babel en perspective !

Finalement il me dirige vers un îlot où est assise une dame qui s'occupe de moi, fort heureusement nous parlons arabe et français, c'est typique au Liban de parler simultanément deux ou trois langues selon la facilité des mots que l'on connaît. Je me suis pris au jeu et devenais un habitué du mode d'expression local.

Je trouve les livres que je voulais, en regardant les prix pour me faire une idée. Étonnant ce phénomène de marquer les prix en euros, en dollars et d'autres en livres libanaises. J'avais en main trois livres, dont chacun était marqué en une devise différente de l'autre. Quelles que soient les raisons, on conviendrait que le client lui doit faire tout un calcul de savoir avec quelle devise il va régler la facture. Sauf si bien entendu on ne s'en préoccupe pas trop et que l'on laisse les gens à la caisse faire la conversion. Un truc d'apparence amusante mais tellement significatif, la conversion s'est « standardisée ». Oubliez le cours officiel, un dollar canadien c'est mille livres libanaises, l'américain c'est mille cinq cent !

Après avoir réglé, j'attends que la caissière me donne le sac de livres. Elle est déjà avec un autre client et semble m'avoir oublié, plutôt me considère comme un client servi. Madame, s'il vous plait mes livres ! Elle me regarde et regarde le comptoir sur lequel gisait le sac de mes livres, pas un mot, une lassitude sur le visage, l'air ennuyé, Michel prends tes livres et sors !

Ok ! Je comprends. Je quitte les lieux non sans lui faire un beau sourire en la saluant. Ne pas trop s'attendre sur la question du service aux clients.

Je trouve bien triste le fait que se procurer un livre soit devenu un luxe. On se plaint que le monde n'est plus attiré par la lecture, mais on oublie qu'acheter un livre de nos jours est une dépense que seuls peu de gens peuvent se permettre.

Aller à la bibliothèque municipale ? Mais oui certainement, pour autant qu'il y en ait une. Je ne parle pas nécessairement de chez moi au Québec, où l'accès aux ouvrages est offert à tout citoyen, mais ce n'est pas la même chose ailleurs. Les livres électroniques ? Pas si moins dispendieux que le livre papier, de plus il faut défrayer le prix de la liseuse.

Les quelques clubs de lecture dont j'ai eu vent sont des lieux de rencontres relativement réservés à une catégorie de personnes

qui a les moyens, mais aussi celui de pouvoir acheter plusieurs bouquins en cours d'années.

La lecture est une source de culture, je trouve qu'il est faux d'attendre que les gens la recherchent et apprennent à en profiter, ce serait bien le contraire qui devrait se passer.

Byblos (Jbeil)

Qui visite le Liban, ne peut pas manquer une visite à Byblos, son port de pêche, ses promenades en petits bateaux, ses ruines historiques, son vieux souk, la promenade sur la jetée. Si la visite est un must, l'on ne terminera pas cette dernière sans aller savourer un bon repas à l'un de ces restaurants face à la mer.

C'est ce que nous avons fait Marie-T et moi. Quittant la Librairie Antoine, il nous a fallu braver deux bouchons de trafic sur la trentaine de kilomètres nous séparant de Byblos. C'est donc une heure et demie plus tard que nous sommes arrivés juste au beau milieu du vieux port de Byblos. Nous crevions de faim, mais avons pris le temps d'aller respirer un grand bol d'air frais face à la grande bleue (la mer Méditerranée).

Trouver un endroit pour stationner son auto relève de l'exploit. Miracle juste en face du port, à deux mètres de l'eau un espace où se trouvent deux ou trois voitures. On se regarde, on se pose la même question, on arrête l'auto et descendons heureux d'avoir pu trouver une place.

Un monsieur d'un certain âge, nous « accueille », aucun signe, aucune pancarte pour le stationnement, « Marhaba » (Salutations), je suis la personne en charge ici, rassurez-vous je vais garder votre auto pour vous ! » Pas besoin du mode d'emploi, lui glisser quelque chose pour ce faire. Une fois cette « formalité » réglée, notre « gardien » rejoint sa place, sa chaise, son journal le tout sous le parasol.

Nous nous promenons sur le quai du port, je prends quelques photos, Marie-T aussi. Je ne peux cacher ma joie de me trouver si proche de la mer. Dire que chez moi il me faut prendre l'avion pour atteindre le bord d'un océan.

Une fois les photos prises, on se regarde, pas besoin de trop d'explications : nous crevons de faim !

« Yalla » (Allez !) veux-tu choisir un restaurant ? » Moi de répondre que vu mon état d'affamé je ne ferai pas la fine bouche pour trouver une table et manger quelque chose.

Marie-T me propose celui juste en face de nous, me disant qu'on y mange bien (elle y avait déjà mangé). Nous rentrons, mais nous nous rendons compte que malgré l'heure tardive pour déjeuner, la place est bondée et nous n'avions pas de réservation.

L'hôtesse qui nous accueille, un beau sourire et le traditionnel « Ahlan wa sahan » (Bienvenue), nous dit que cela « peut s'arranger ». Pour plaider notre cause, Marie-T, dit à la personne, que je suis libanais en visite au pays, venant du Canada, ceci aura eu pour effet de doubler le sourire et voici qu'une table se libère, le couvert est mis, les olives, cornichons et pain pita nous attendent, quelques pistaches aussi ! Je pense que nous avons fait preuve de retenue de ne pas nous jeter sur ces amuse-gueules, nos estomac hurlant famine.

Le nom du restaurant m'a plu d'emblée : « Bab el Mina » (La porte du port), on nous installe, je note que l'on me regarde, si j'ai une tête méditerranéenne, je ne fais pas très libanais vu mon âge, mes jeans, un blouson, une chemise à carreaux des souliers de marche (mal noués ou plutôt noués comme els ados aiment le faire) et aussi la casquette et la feuille d'érable significative du pays d'où je viens. Autre sourire de notre hôtesse, elle nous passe le menu et nous annonce le plat du jour. Bien entendu j'ai droit à un autre « Ahlan wa Sahlan » (Bienvenue) encore aussi chaleureux que le premier.

Ce qui suit est une conversation entre deux amis, qui parcourent un menu, prenant le temps de certaines civilités sociales, comme si nous pouvions attendre encore plus sans manger. Mais minute, les amuse-gueules sont sur la table, pistache, graines de potirons, cornichons, olives, tout passe, on redemande des olives, un peu de pistache, à ce rythme nous allons être rassasiés sans avoir mangé !

- Michel, as-tu envie de quelque chose en particulier ? Ici à Byblos (Jbeil) on mange surtout du poisson !

- Bien sûr, on mangera du poisson, tu n'imagines pas que je vais commander un ragoût de petits pois ? (Faire de l'humour alors que j'ai vraiment faim...!)

- Haha ! Bon allez dis-moi ce dont tu as envie

- Heu tout à l'air bon, voyons le poisson,

et toi tu aimerais prendre quoi ?

- Ah moi je ne m'y entends pas en poisson, je mange du poisson frit, j'aime cela

- D'accord, alors on va regarder ce qu'ils ont comme plats de poissons frits.

- Ah tiens il y a une formule, repas pour deux, c'est un plat de poissons frits, un taboulé, de la purée de pois-chiches (Hommos) et des pommes de terres rissolées au persil et à l'ail, de plus cela vient avec deux verres de Almaza (Bière locale la plus populaire qui existe depuis que je vivais au pays, et bien avant j'imagine). Almaza voulant dire le diamant.

- Cela me semble parfait ! On y va pour cela !

- Ah je vais aussi commander des Kebbeh de poisson, c'est un vrai délice, je l'ai déjà essayé c'est succulent

- Heu ! D'accord. (Moi j'ai l'air en proie à une certaine panique, du Kebbeh de poisson ? Mais d'où est-ce que Marie-T me sort ce met?)

Je me rends compte qu'elle a compris mon « inquiétude », je voulais bien lui faire plaisir mais quand même du Kebbeh de poisson !

Le Kebbeh c'est un plat fait de viande hachée et de blé concassé, lorsque préparé en boulettes ces dernières sont farcies d'une préparation de viande hachée, oignons et ail revenus dans une poêle avec un peu d'huile ou de beurre.

Bon je me lance, et vais essayer.

- Est-ce que tu préfères le taboulé ou le fattouche ? (une autre salade typique d'ici qui consiste en un mélange de tomates, concombres, persil, menthe, pourpier, oignons verts et poivron, le tout mélangé à des brisures de pain pita grillé, du sumac et de l'ail pilé)

- Ah ! Fattouche, je préfère mieux !
- Moi aussi !

Nous tardions à commander malgré les plats de cornichons et de pistaches que nous vidions, finalement nous optons pour ce fameux « repas pour deux », il était temps.

Nous mangeons, buvons et placotons, voici que le plat principal arrive : poissons frits à la perfection, pain pita frit dans l'huile des poissons, une sauce crémeuse faite à base de sésame, le 'Taratour (ou 'Taratôr) pour accompagner, un régal, je ne peux m'empêcher de prendre une photo avant de manger, oui, je sais je confirme mon statut de touriste et de celui qui prend tout en photo.

Marie-T me demande si j'allais manger le poisson avec les doigts. Je ne me suis pas fait poser la question deux fois, joignant le geste à la question je prends mon premier poisson et me régale. Nous avons brisé une des lois les plus élémentaires sur comment se tenir à table, mais disons que : poissons frits, à Byblos au bord de la mer, ce serait comme mangers des mûres avec fourchette et couteau. Et puis le plaisir est encore plus entier d'ajouter aux saveurs gustatives celles du sens du toucher, du mois pour moi c'est le cas.

La scène; deux gamins qui s'en donnaient à cœur joie, retrouvailles, excellent repas, souvenirs d'actualités et non d'un passé révolu...

Nous n'avions pas encore terminé que Marie-T reçoit un appel de son fils qui est chez ses beaux-parents qui habitent dans la région où nous sommes, plus exactement le village de Fidar (proche de Byblos). Voyant que c'était pour elle une occasion de voir fiston et pour moi de faire sa connaissance, nous avons convenu de prendre le café chez eux.

En attendant l'addition on nous sert un plateau de fruits de saison, une toile de couleurs, de saveurs et de certains parfums qui se développent aux rayons du soleil du climat du pays, nous ne pouvions pas refuser, surtout que la serveuse (celle au sourire) nous disait que c'était offert par la maison.

Nous profitons de quelques derniers moments pour aller saluer la mer, qui entre temps avait changé d'humeur, de grosses vagues nous offraient toute une mélodie de sons, des vagues venant s'écraser sur la jetée dans un vacarme majestueux. Un plaisir pour moi. Nous n'avions pas vraiment envie de quitter cette proximité. Une sorte de symphonie pour nous saluer avant notre retour.

C'est donc quelques raisins et clémentines plus tard, que nous quittons et prenons l'autoroute, bifurquons pour nous rendre chez la belle-famille, une côte sinueuse, en pente bien prononcée, des virages en épingles, des routes très étroites mais prévues à double-sens, alors que tout le monde klaxonne sur les autoroutes et routes de la côte, ici rien, surtout dans les virages cachés, on ne sait pas si une voiture et à quelle vitesse nous surprendrait, mais bon, mon amie est une habituée, je cesse de m'agripper au siège, je relaxe et fais confiance.

Arrivés à destination nous montons chez les gens qui nous attendaient.

Un café à la libanaise !

Une visite typiquement libanaise est un évènement social qui se passe en suivant un certain rituel; un tel rituel dépendra selon la région du pays où se tient la visite.

La visite commence à la porte, on se salue, on s'embrasse, on se présente, on vous demande des nouvelles de tout le monde, puis on se souvient que vous êtes toujours dehors, alors on s'empresse de vous prier d'entrer. Il peut se passer entre ces deux moments 5 bonnes minutes. Suite à cela on entre, juste à peine la porte refermée, on vous souhaite la bienvenue de nouveau, on vous dit le plaisir de vous recevoir, on vous débarrasse rapidement de votre manteau, on demande de vos nouvelles si on se souvient de vous avoir déjà rencontré, si vous avez changé de look on vous complimentera toujours, puis c'est au tour des autres personnes de la maison de venir vous saluer, on ouvre la porte du salon, on libère la place d'honneur. L'hospitalité du pays suit une certaine tradition, aucun mode d'emploi, cela se transmet de génération en génération : la manière de recevoir un invité est importante.

On vous prie et vous offre de vous asseoir en premier en vous désignant le siège principal au centre de la pièce. Alors que tout le monde est en train de s'installer on demande des nouvelles des absents, on s'enquiert de la santé d'un parent que l'on sait malade, du nombre de petits-enfants et bien d'autres petites curiosités amusantes et tellement sociales.

Si le maître des lieux est absent c'est son épouse ou sa mère qui s'installe près de vous. Afin de vous mettre à l'aise on brisera la glace par une ou deux questions sur les circonstances de votre venue au pays, sinon l'on vous dira avoir eu vent de votre amitié avec la personne qui vous accompagne. Ceci étant, il est de bonne allure de vous présenter aussi, ni trop ni peu, juste assez pour que l'on vous situe, de quelle famille (village, origine, etc.) on vous demandera l'inévitable « êtes-vous parent à un tel ? ». En d'autres termes vous commencez la familiarisation sociale le plus agréablement qui soit.

Comprenant ma gêne, Marie-T, explique à son fils qui je suis, comment je l'ai connue et connu son père, voilà je suis quelqu'un qui est situé dans leur histoire. La suite ? On veut tout savoir de vous, votre vie, vos réalisations, la vie au Canada, quelqu'un me demande si je connais telle personne à Montréal. Non désolé, et puis Montréal c'est une ville de plusieurs millions d'habitants, viennent ensuite les questions curieuses : est-il vrai que c'est ceci et cela ? Le fils de Marie-T et son épouse sont curieux sur les possibilités de vie, les métiers, les études.

Je me rends compte que la maitresse de maison est absente, elle s'est esquivée discrètement pour revenir avec un plateau de liqueurs et de friandises orientales parfumées et sucrées. Ah mais nous venions pour un café !

- Walaw (Voyons), vous êtes notre invité c'est la moindre des choses, ahlan wa sahlan (Bienvenue)

- Merci mais je ne prends pas de friandises sucrées...

- Oh mais une seule seulement juste pour goûter

Refuser ne serait pas un signe de bienveillance envers l'hôte.

- D'accord une seule et une petite goutte de liqueur

- Ah voilà qui est mieux !

La petite goutte devient le verre à liqueur au complet, servir un verre à moitié ne serait pas signe de générosité (par contre pour le café c'est toute une autre signification)

Je suis le premier servi par la maitresse de maison en personne, c'est un signe d'honneur envers moi.

Surprise elle revient avec un assortiment de chocolats de toutes sortes, décidément l'heure du café n'est pas encore venue. Je prends un morceau celui qui me semble le moins sucré.

Nouvelle disparition, nouveau plateau, des pelures d'oranges amères confites, ma sucrerie préférée, celle pour laquelle je sacrifierai toute autre gâterie, mais mon taux de sucre va faire des bonds historiques. Essayer d'expliquer à mon hôtesse que je suis diabétique et que je ne dois pas prendre ces bonnes choses, c'est peine perdue. Bassita (ce n'est pas grave) pour une fois en passant, de plus cela me fait plaisir

de vous en offrir c'est le travail de ma mère !
Je ne le décevrai pas, ni le travail de sa maman il va de soi.

Mon cher médecin traitant c'est pour faire plaisir à la maman de mon hôtesse que j'accepte ce petit péché délinquant !

Le café arrive enfin ! Ouf ! J'en avais vraiment envie surtout après cet excellent repas et ces sucreries, un bon café libanais bien corsé ne serait jamais de refus.

Le rituel du café est chose connue en matière d'hospitalité de la région. Un café servi juste après votre arrivée est signe d'impatience de vous voir le boire et, vous en aller. On ne vous servira jamais une tasse remplie à ras le bord, ce serait vous faire risquer d'en verser sur vous, on vous sert quand même une tasse pleine quitte à en rajouter plus tard.

Plus le café tarde, (de façon raisonnable) plus on souhaite vous retenir, ce qui veut dire qu'on aime votre visite. Si notre café semblait s'éterniser pour être servi, c'était aussi pour nous honorer de toutes ces petites gâteries, et puis la fierté de savoir que vous garderez un beau souvenir de cette occasion.

Quelques minutes après le café, nous nous levons, l'après-midi tire à sa fin, Marie-T a une longue trotte pour me ramener et ensuite rentrer chez elle.

La maîtresse de maison ne se lève pas, et nous dit Baad Bakkir (C'est encore tôt), mais elle sait aussi que nous devons rentrer. On se salue, je lui fais part de ma gratitude pour son hospitalité, la remercie, en tendant la main elle se rapproche, je suis devenu un familier, de ce fait elle me permet de l'embrasser comme le veut l'usage, un autre signe qui m'honore, elle a apprécié avoir fait ma connaissance.

En quittant, une fois dehors, nous profitons pour fumer une cigarette, nous ne l'avons pas fait chez nos hôtes par l'absence de cendriers, ceci voulant dire que les personnes ne fumaient pas et fort

probablement n'appréciaient pas la fumée à l'intérieur.

Direction Beyrouth

La distance entre Byblos et Beyrouth est relativement courte, mais vu le trafic, ceci peut représenter une bonne heure ou deux que nous serons en voiture. Une chose amusante que j'ai constatée c'est qu'il y a rarement des heures de pointes, c'est simplement tout le temps une heure de pointe.

Mais ce soir-là, nous avons eu de la chance, en moins d'une heure on se disait au-revoir Marie-T et moi avec la promesse de nous revoir ici ou chez moi à Montréal.

En prenant l'ascenseur pour rentrer chez moi, je pensais à ces moments de la journée, encore des retrouvailles que le temps n'a pas pu affecter, c'était comme si nous nous étions vus hier.

Dimanche 21 février 2016

Sortir avec les trésors

Aujourd'hui dimanche, journée particulièrement spéciale. Je sortais avec mes petits trésors, mes petits-enfants. Après plusieurs reports vu leurs nombreuses activités, anniversaires, etc. Nous avions convenus d'aller déjeuner (diner) dans un de leurs restaurants favoris : Roadster. Ayant convenu de l'heure leur papa me proposait d'aller à celui se trouvant sur la baie d'un complexe (marina) de la zone ouest de Beyrouth, celle connue avant la guerre civile comme la région des grands hôtels de la capitale libanaise, c'est donc à Zaitouna Bay que nous sommes allés.

Une fois installés ils ont reçu des cahiers d'activités, de dessin et de coloriage, une initiative très judicieuse de la part de la direction sensibilisée au tempérament des jeunes enfants dans un restaurant en attente de manger, disant au moins 10 fois par seconde à leurs parents avoir faim, et lorsque leur repas est servi vous annoncent après quelques bouchées « Je n'ai plus faim, je veux aller jouer dehors!»

Un service courtois, une double carte de menus : les repas santé, et ceux qui le sont moins, Mais tout semblait vraiment délicieux.

Je laissais le soin à leur papa de leur commander de quoi manger, bien entendu ma mère qui nous accompagnait a choisi son petit caprice qu'elle aime tant, un hamburger (elle est parfois gourmande ma maman). À peine leur plat terminé ils demandaient la permission d'aller jouer dehors, ce qui nous permis de terminer nous aussi, un peu plus calmement. Venu le temps du dessert, j'encourageais maman d'en prendre, elle qui a le bac sucré, elle ne s'est pas faite prier trop longtemps et optait pour un délicieuse tarte aux pommes, quant à moi un bon espresso terminait ce moment fort agréable en leur compagnie.

Nous nous sommes promenés le long du quai du port de plaisance, avons pris quelques photos ensemble, tout en me promenant je regardais combien cette région avait changé de look, comme si on s'était occupé à cacher les derniers vestiges des années 75, date à laquelle avait éclaté la guerre civile qui aura détruit en 15 ans la plus grande partie de toute une ville. Les vieux hôtels qui avaient défrayés les revues de mondanités des belles années du Liban et ceux qui étaient devenus tristement célèbres se trouvant enchâssés entre des gratte-ciels d'une architecture calquée sur celle des autres grandes villes du monde dit moderne. Beyrouth, celle que le monde avait connue comme étant la capitale de la Suisse du Moyen-Orient s'est éclipsée en faveur du développement commercial. Vue de loin cette agglomération de tours et autres buildings, on se méprendrait pour Singapour, Dubaï, Toronto ou toute autre ville ayant changé d'âme au nom du modernisme.

Sur le chemin du retour, nous sommes passés dans ce qu'étaient les vieux quartiers historiques de la ville. Au vu de certains édifices classés comme patrimoine national, tombant en désuétude et en ruine, je réalisais combien ces derniers faisaient partie de cet oubli collectif, qui ne veut plus se souvenir ou tout simplement n'a aucune idée des valeurs du patrimoine et des richesses de ceux qui nous ont précédés.

Que dire de toutes ces générations qui y vécurent en souhaitant que ces constructions seraient encore là de nos jours afin de témoigner de leur passage. Ces mêmes vestiges menacés aujourd'hui par les pelles des excavateurs et autres équipements : démolir pour construire, encore faut-il se demander ce nouveau combien pourra-t-il durer et témoigner d'une culture particulière, celle de la valeur du mètre carré tout simplement.

J'eus aussi l'occasion de passer devant la porte principale du collège où j'avais fait mes classes secondaires, la pâtisserie Ramof, qui était notre point de ralliement à la sortie des classes pour ses babas au rhum, le commerce du papa d'un copain de classe qui se trouvait toujours là, une foule de souvenirs, mais au beau milieu, une longue

file de pubs et bars qui ne semblaient avoir aucune connexion organique avec cette partie de la ville qui avait vécu des temps dont seule l'histoire pourra un jour en attester l'existence, si l'on se préoccupe de perdurer cette dernière.

Voilà mes petits trésors c'est grâce à vous et à votre papa que j'ai pu revoir ces lieux que je fréquentais alors que j'étais encore trop jeune pour être votre papy.

Nous avons écourté cette promenade car vous aviez pas mal de devoirs et leçons à revoir, demain vous aviez école, mais aussi parce qu'il pleuvait fort à l'extérieur, une des rares journées de pluie de ce mois de février à Beyrouth.

Je vous attendrai avec impatience et grande joie cet été lorsque vous viendrez pour les vacances à Montréal.

Lundi 22 février 2016

Une nouvelle semaine

Aujourd'hui c'est mon avant-dernier lundi de mon séjour à Beyrouth, dans une semaine comme aujourd'hui je serai à l'aéroport en partance pour Montréal. J'entame cette semaine avec un certain pincement au cœur, l'idée du retour.

Bien que je sois heureux de rentrer chez moi, je sens qu'il reste tellement de places à visiter, de gens à rencontrer, de choses à découvrir et voir sous un regard tellement plus humain qu'un simple séjour de vacances. Sans oublier aussi la présence de ma mère, ses questions, sa curiosité; fréro, son appel matinal du bureau, quelques secondes où tout se dit, cette connexion qui n'a pas son pareil.

D'avoir renoué avec ces sensations, cette proximité bienfaisante qui me manquera dans quelques jours.

Quelques 500 photos prises et plus de 30 personnes rencontrées, des membres de ma famille, des gens de mon quartier, ces inconnus à qui j'ai adressé la parole, leur posant tant de questions, m'informant, regardant écoutant, découvrant. Que de choses peuvent se vivre en trois semaines, des semaines qui se seront écoulées un peu trop vite à mon goût.

Cette dernière semaine s'annonce encore plus passionnante, parce que je n'y ai rien planifié sauf demain mardi, deux rendez-vous, sinon le reste se passera tel que cela se présente. Bien entendu plusieurs personnes que je pourrais voir aussi, non sans réserver la majeure partie de mon temps auprès de ma famille.

Je n'aurais jamais imaginé pouvoir sortir, faire mes tournées et avoir suffisamment de temps pour rédiger mes chroniques quotidiennes, croquer des scènes de la vie, des scènes qui illustreront dorénavant tout ce que je dirai de mon Liban.

On annonce pour la semaine entière de vraies températures printanières, il fera un peu plus frais question de me remettre dans le bain de cette fin d'hiver qui m'attendra à bras ouverts chez moi à Montréal.

C'est particulier, je devrais avoir la nostalgie des deux villes, des deux pays, l'une de le quitter et l'autre parce que je me suis drôlement ennuyé de lui, et pourtant j'ai ce sentiment paisible au fond de moi que ce n'est qu'une question de temps, or le temps ne nous appartient pas, c'est ce que nous en faisons qui nous appartient !

Je réfléchirai deux fois avant de dire dorénavant que je n'ai pas le temps si quelqu'un me propose de le retrouver pour un moment à passer ensemble.

Le chat du stationnement

Il règne en maître absolu, se promène sans rendre de comptes à quiconque. Lorsque l'envie lui prend de faire une sieste bien méritée durant le jour, c'est qu'il aura passé la nuit à chasser sa nourriture. Le choix pour son roupillon est infini, le capot encore chaud de la voiture qui vient de se garer semble sa place préférée.

Ni le gardien, ni les clients du stationnement (parking) ne le dérangent, tout le monde le connaît. Il veille lui aussi sur les voitures, son œil perçant repère l'intrus c'est à cet instant qu'il est aux aguets, oreilles et museau, le corps entier prêt à bondir. Protéger les voitures? Certainement pas ! C'est à qui oserait le déranger qui le met dans cet état.

Oui vous l'avez deviné, c'est bien le chat du gérant de l'espace où se garent les automobiles chaque soir, chaque jour, peu important les saisons et les températures. Et si une fine pluie oserait le déranger, qu'à cela ne tienne, il ira sous l'auto tout simplement, un lieu de mille et une découvertes aussi.

S'il est absent, il ne faut surtout pas s'inquiéter, c'est l'affaire de quelques minutes et puis il apparaît de nouveau, s'étire, baille et se vautre sur le capot de « sa » voiture.

Le chat du stationnement juste en face du balcon où chaque matin je prends mon café, compagnon silencieux de mes moments en début de journée, me gratifie d'un regard indifférent, je suis trop loin pour le déranger.

Lorsque j'eus envie de le prendre en photo, il s'est figé, ayant su que j'étais là, le charme fut rompu après une première photo, comme s'il avait deviné l'intérêt que je lui portais.

Le chat du stationnement est finalement un drôle de compagnon matinal!

Mardi 23 février 2016

Les gens qui vivent seuls

Une chose à laquelle je ne m'attendais pas, au cours de mon séjour, fut de découvrir combien de personnes âgées vivaient seules. Du rarement vu au Liban, puisque les parents qui vieillissent sont normalement hébergés chez l'un de leurs enfants.

En bavardant avec ma mère je demandais des nouvelles de certaines connaissances, c'est alors qu'elle me disait qu'une telle vivait seule, l'autre aussi, celle-ci seule et souvent malade, bref, de plus en plus de personnes seules.

Sans vouloir généraliser car bien entendu, beaucoup de parents sont encore et toujours pris en charge par leurs enfants et familles.

La solitude dans laquelle vivent ces personnes doit être affligeantes surtout si leurs proches sont occupés à joindre les deux bouts manquant de temps pour vivre une vie normale auprès de leurs enfants. Si certains ont les moyens il existe aussi des gens qui font deux travaux passant leurs journées au bureau et sur les routes pour s'en sortir du mieux possible.

Le système en place est en grande partie privé, d'où la nécessité de trouver l'argent pour payer soit une chambre dans un centre pour personnes âgées ou avoir la présence d'une aide-soignante quelques heures par jour.

Chaque fois que l'on parle de ces personnes il y a très souvent des explications d'ordre pratique, rationnel, rarement la valeur humaine est mise en premier. On me répondait « les temps sont durs ! »

Il est un fait indéniable, une bonne partie des aînés vivent seuls ! Si l'heure de la retraite sonne, ces personnes n'ont d'autres choix que de continuer à travailler (si leur santé le permet) sinon c'est l'indemnité et puis plus rien.

Parlant d'indemnités, je prenais connaissance avec stupeur de l'inexistence de programme assurant un revenu décent pour ces personnes une fois leur indemnité payée et bien entendu dépensée.

La solitude d'une personne sénior, c'est aussi cet isolement personnel accompagné d'un sentiment de culpabilisation profonde quoique dirons les spécialistes dans le domaine. Cette solitude ne paraît pas, mais est bien réelle.

Si choisir la solitude est un style de vie, pour plusieurs vivre avec celle-ci n'est pas une fin qu'ils auraient souhaité.

Je pense qu'il y a encore beaucoup à faire pour les aînés de notre société dans le monde, nous qui nous pensons si avancés en matière de civilisation manquons suffisamment envers ces personnes. Nous oublions d'apprendre des autres, et pensons avoir toutes les réponses aux problèmes du monde. Nous ne nous inspirons pas assez des tribus de certains pays, qui ont autant de respect des jeunes enfants que pour les « anciens » (aînés) qui inspirent la sagesse et la pérennité de celle-ci pour les générations à venir. Les oreilles pour écouter le passé, les yeux pour voir le présent et l'esprit pour penser au futur. C'est cet enseignement qu'une simple phrase un jour dite par un des sages d'une tribu en Afrique, m'aura appris bien plus que ce que nous ingurgitons comme contenu sur les bancs des universités.

Visite d'un établissement universitaire libanais

Durant mon séjour j'ai eu l'occasion de rencontrer un des directeurs d'un établissement universitaire. Le rendez-vous pris deux semaines plus tôt, j'attendais avec impatience cette rencontre.

Au chauffeur de taxi qui m'emmenait à destination je lui demandais si je serai à l'heure pour mon rendez-vous. Ce dernier me répondait « Bassita, (pas de souci) on y sera en moins de temps que prévu ! » Ouf, non ce n'est pas cela que je voulais dire ! Je lui expliquais que je ne souhaitais pas qu'il fasse de la vitesse, mais simplement me dire si nous serions dans les temps pour que je notifie mon contact d'un éventuel retard. Il me sourit et me dit « May kellak fekr » (Ne te fais pas de soucis).

Ce chauffeur de 77 ans (oui j'eus droit à l'histoire de sa vie tout au long du chemin), connaissait toutes les ruelles, tous les raccourcis, chaque petite bretelle, nous sortions de la ville et de son trafic en moins de 15 minutes alors que nous aurions dû passer normalement 30 ou 45 bonnes minutes. Puis tout fier, il m'annonce « Vous serez à votre rendez-vous d'ici 5 minutes ! » Il faut dire que 5 minutes c'est une chose très élastique au Liban, une sorte de « ce ne sera pas long comme chez nous au Québec »

Les 5 minutes passées nous étions effectivement à la porte principale de l'université en question. Je m'annonce à l'entrée, j'étais attendu, l'on me dirige tant bien que mal, pour finalement me rendre compte que j'avais mis autant de temps pour trouver le bureau que la course en taxi. J'ai demandé mon chemin par trois fois, et par trois fois j'eus des indications différentes (Les 12 travaux d'Astérix cela vous dit quelque chose ?), j'arrive enfin au bureau indiqué, je croise le regard de l'assistante du directeur, grand sourire de sa part, elle m'attendait, et me dirige sans tarder chez ce dernier.

Alors que je me dirigeais vers le lieu de mon rendez-vous, je me suis souvenu de la vie universitaire, passant par le campus, la cafeteria, les groupes d'étudiants une pile de dossiers sous le bras, devisant entre eux tout en se pressant pour ne pas arriver au cours en retard.

Je me suis souvenu du temps où ces bruits m'étaient familiers, un retour vers mon passé, mais tellement plaisant.

Ma rencontre fut des plus plaisantes, et fort prometteuse quant aux possibilités d'offrir mes services dans un futur proche. Projet à suivre.

Je me permets ici un aparté, suite à cette matinée passée au sein d'un campus.

Si la plus grande part des institutions éducatives est du domaine du privé, elles suivent encore le même format (Pattern) qu'un peu partout. L'université, lieu de la découverte et l'acquisition du savoir, de la connaissance. Cet incontournable sensé permettre aux personnes de la relève de s'orienter dans des champs professionnels qui répondent à leurs attentes et prétentions.

Sur le chemin du retour je discutais avec une amie qui m'avais retrouvé pour que nous fassions le chemin du retour ensemble, elle me racontait que sa fille avait étudié à cette même université et en était sortie plus perdue qu'au début de ses cours : l'inquiétude du vide des débouchés (emplois) sur le marché du travail local. Cette amie me disait combien les études avaient coûtés cher, pour finalement un résultat (obtention d'un emploi) aussi décevant. Lorsque nous parlons de coût ce n'est rien à comparer avec les scolarités de nos universités canadiennes ou québécoises, je peux vous l'assurer. Plus d'une fois au cours de ce séjour j'ai entendu un commentaire similaire : nos enfants fréquentent les meilleures universités du pays, et pourtant ils finissent tous sans exception par obtenir un diplôme garanti : celui de jeunes chômeurs!

Je me demande par quel phénomène humain ou culturel on pense que faire des hautes études est un des rares garants pour une carrière respectable, si tel est le cas, mais alors devrait-on comprendre que les autres métiers tels les menuisiers, les arpenteurs, les boulangers, ou les bouchers seraient appelés à disparaître ?

Peut-on imaginer être toutes et tous médecins, ingénieurs ou avocats?

Mercredi 24 février 2016

À l'école le matin

Je me trouvais tôt ce matin à l'entrée principale de mon ancienne école primaire (l'équivalent d'une école de quartier), c'est là où j'avais fait mes premiers pas d'écolier au primaire, en 1960. Je me suis souvenu d'un choc marquant, les premiers temps, car venant d'un autre pays, d'un autre système et d'autres habitudes, j'avais été confronté à cette manière de faire qui m'était totalement inconnue.

Cette heure-ci correspondait à la rentrée en classe, bien loin des bus scolaires de Montréal que l'on reconnaissait à des centaines de mètres par la couleur, l'inscription et les feux d'indentification. Nous étions loin des corridors scolaires, pas de préposés aux passages piétons, signal en main qui assurerait la sécurité des écoliers pour traverser les rues et croisements.

Ceci avait tout l'air d'un évènement social, telle une visite ou une rencontre de personnes. Les voitures de parents accompagnant leurs enfants, se succédaient sur la rue principale, s'arrêtant pour permettre à leur progéniture de descendre, sacs, gourdes, boîtes à lunch, travaux, cartons et j'en passe. Mais il fallait faire avec les autres conducteurs vraiment impatients pour qui attendre 15 ou 20 secondes devenait insupportable, concerts de klaxons sur klaxons, coups d'accélérateurs menaçant de passer outre la file ! Heu minute là monsieur. Si vous vous en foutez royalement du civisme, tâchez de vous rappeler qu'il y a des enfants sans défense qui traversent le rue, ils ont, que vous le vouliez ou pas, la priorité.

Mais non il y avait un type, qui avait mis sa face de « babouin », de la pure rage, qui se préparait à dépasser une voiture qui repartait... Heureusement qu'il y avait Jamil et Tony, les deux policiers municipaux de faction qui réglementaient le trafic devant l'entrée. Il fallait les voir saluant chaque parent, chaque enfant, un mot gentil, un souhait de bonne journée, malgré leurs tâches difficiles, celles de composer avec ces enragés matinaux. J'admirais comment ils s'y prenaient pour gérer ces comportements, aucune réaction autoritaire,

leur tenue de policier parlait pour eux, mais Tony et son collègue s'approchait du conducteur, lui disaient bonjour et lui proposaient d'aller plus tard prendre un café ensemble. Une manière courtoise de lui demander de respecter les consignes.

Ceci eut pour effet de calmer le fou du volant qui se confondait en paroles ne sachant que dire, sinon hocher la tête, saluer d'un signe de la main et s'en aller doucement.

Ces deux policiers s'étaient faits amis avec les parents, les papas, les mamans, toute personne qui traversait la porte de l'école, avaient un mot gentil pour eux, un sourire, je trouvais tellement gratifiant cet instant que j'eus la chance de vivre ce matin-là. Me voyant debout en train de prendre une photo de la scène Jamil s'approche de moi, d'une courtoisie inusitée me demande la raison de mon geste.

Je lui présente des excuses, pour n'avoir pas demandé la permission, puis je lui explique qu'en 1960, j'avais étudié dans ce même collège et que je voulais garder un souvenir pour ramener avec moi au Canada. Il m'a souri poliment, et m'a dit en rigolant « En 1960 je n'étais pas encore né ! »

À cette époque nous allions par groupe d'élèves, un parent nous accompagnait c'était à tour de rôle dans le voisinage, mais nulle signalisation, nul policier, nous étions laissés à nous-mêmes d'une certaine façon. Disons qu'en ces temps il n'y avait pas autant de conducteurs manquant du civisme le plus élémentaire.

7h30, voici la Kia de mon ami Edgard qui se pointe, en route pour le petit déjeuner !

Zaatar wou Zeyt (Thym et Huile)

Si notre petit-déjeuner canadien ou québécois consiste au muffin, croissant ou un beigne avec l'incontournable café, le petit-déjeuner au Liban consiste (pas toujours) en deux parties : salée et éventuellement sucrée. La fameuse Man'ouché (Pâte de pain pita cuite au four avec un mélange de thym (Zaatar) huile d'olive (Zeyt), sumac et sésame grillé. Bien chaude enroulée et servie dans une feuille de papier pour éviter de se salir les mains (ha ! Pas toujours, mais qu'importe c'est si bon !)

Il existe plusieurs variantes de ces Man'ouché, nature (celle que j'aime), ou garnie à l'intérieur de tomate en fines tranches, de feuilles de menthe fraîche, de fines tranches d'oignons doux, et si l'on veut, quelques olives noires ou vertes dénoyautées. Un repas complet quoi ! Mon ami Edgard, m'emmenait dans une de ces places appelée Zaatar Wou Zeyt, pour y prendre un petit-déjeuner bien du terroir. Bon je vous passe la carte, les variétés et les tentations irrésistibles, on voudrait tout essayer.

Je la voulais ma Man'ouché, mais je n'ai pas pu résister à la poêlée de fromage Halloumi frit au beurre frais (Bonjour les calories). Nous avons convenu d'être raisonnables en partie et avons passé notre commande non sans mon espresso allongé et pour mon ami un nescafé ©.

Moi qui pensait que nous étions trop matinaux, je voyais bien que la place était pleine depuis très tôt le matin et ne désemplirait pas que très tard dans l'après-midi.

Plusieurs bouchées plus tard, nos plats vides et le café bu, nous étions repus et satisfait comme deux gamins, souriants et contents de nous retrouver. Nous sortions, et le monde qui affluait, nous avions bien fait de venir de bonne heure sinon nous aurions dû faire la file ! Zaatar wou Zeyt, une place à ne pas manquer si vous venez un jour visiter le pays du Cèdre!

Nous sommes tous pareils !

Qu'ils soient à Paris, Montréal, Beyrouth ou n'importe où ailleurs les gens sont pareils. Pareils parce que humains, humains parce que dotés de sentiments, d'émotions, d'espoir et d'attentes de la vie, pareils parce que l'être humain est capable de rêver, rêver son imaginaire et le rendre possible...

Nous sommes tous pareils, quoiqu'en disent certains. Chaque ethnie est particulière La couleur n'est pas un facteur de différenciation ou de catégorisations, n'en déplaît à ceux qui pensent le contraire. Parlons-en de ceux qui croient en la pureté de leur ethnie !

Chaque population a reçu tout le nécessaire pour s'harmoniser parfaitement avec son lieu de vie, les conditions de leur environnement et l'existence des richesses qui leurs furent confiées.. Nous sommes tous pareils parce que face à la vie nous sommes tous égaux dans nos similitudes qu'importe l'apparence extérieure..

En prenant mon café sur le balcon ce matin, j'ai vu un monsieur une sacoche à la main, , probablement son porte-documents, se dirigeant vers son auto pour aller au travail. À côté, un autre homme, d'un certain âge, qui lui portait un seau plein d'eau, se dirigeait lui aussi vers son auto, sortait d'un sac une éponge et du liquide avec lequel il fit mousser l'eau, laver son auto de bon matin avant le soleil et ses rayons.

Une dame et un jeune garçon sac d'école au dos; une maman qui accompagnait son enfant à l'école pour continuer sa course pour le bureau elle aussi.

Je me suis imaginé être à Montréal vivant la même scène, mais j'aurais pu être en banlieue d'Athènes, ou toute autre ville. Mes voisins à Montréal faisaient tous les matins ces mêmes gestes, rien ne pouvaient les différencier des habitants d'une autre ville. Pourtant je me trouvais toujours ici à Beyrouth.

Certains propos observés sur les réseaux sociaux me sont revenus. Des internautes se réclamant haut et fort de leurs origines ancestrales, voire historiques, des origines distinctes de leur lieu de vie. Cela aurait pu passer sans aucun problème si ce n'était ces propos teintés de notes franchement ségrégationnistes pour ne pas dire plus.

Mais de quelles différences en est-il question ? Des différences religieuses, nationales, linguistiques, des richesses, de fortunes, de considérations sociales ! Ces mêmes gestes qui n'ont nul besoin de mode d'emploi, ces mêmes gestes que l'on parle grec, français, arabe ou anglais, les humains les font chaque matin, chaque soir, chaque jour. On boit le café, on mange, on se repose, nous faisons les mêmes gestes, nous avons les mêmes rêves.

Je n'oublierai jamais les bévues de certains de mes professeurs venant d'autres pays, nous dire en classe qu'ils étaient là pour « nous civiliser », et que nous devions leur être reconnaissants; mais au nom de quoi et au nom de quel critère ?

Jeudi 25 février 2016

Première matinée avec fréro

La notion des choses peut varier d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, d'une manière de faire à l'autre. Dire à quelqu'un « on se voit tôt le matin » change selon le sens que l'on donne à ce « tôt ce matin ». Pour moi qui vite depuis plus de 25 ans à Montréal, dire tôt, veut dire avant 9 heures ou presque, alors qu'au Liban le mot tôt peut vouloir dire plus tard. Il m'aura fallu du temps pour comprendre cette flexibilité et surtout ne pas m'en formaliser.

Pour moi qui au fil des années me suit rythmé aux heures normales de repas, équilibre de glycémie oblige, il m'était important de prévoir une collation d'avance, surtout en fonction de cette flexibilité. Sans vouloir m'imposer j'ai dû faire cet exercice de prévoyance durant tout mon séjour au Liban.

Le plus délicat aura été de refuser poliment certaines consommations surtout d'alcool, mais aussi de le faire avec tact pour ne point offenser mon hôte qui dans son amabilité naturelle me demandait des fois de déroger avec ce « Bassita une fois en passant ». Sauf que ces « une fois en passant » se présentaient plus d'une fois par jour.

Avec fréro c'est toujours sans façon (sans protocole) nous nous connaissons très bien, il n'insistera jamais pour que je mange quelque chose qui ne me fasse pas du bien, je ferai pareil pour lui aussi.

Donc, le rendez-vous étant fixé, je l'attendais pensant qu'il avait pris congé pour l'occasion, mais non mon frangin avait pris quelques heures pour que nous allions déjeuner (diner) ensemble, se sont jointes à nous son épouse et notre maman.

Nous sommes allés dans un restaurant connu pour la qualité de ses pâtes fraîches et faites sur le moment de la commande. Une tentation, moi qui aime les bonnes pâtes al dente, mais qui depuis plus de deux ans n'en mangeais plus. Que faire ? La carte proposait aussi soupes et salades, mais bon manquer une telle occasion et commander juste une

soupe ou de la salade? Bon je me lance et choisis des pâtes quitte à faire amende honorable pour les repas suivants!

Pour une des rares fois lorsque je déguste un repas que j'aime, j'ai pris tout mon temps, savourant une bouchée à la fois, tout le monde avait terminé et moi pas ! J'ai rarement mangé de si bonnes pâtes faites vraiment al dente, le tout accompagné d'une exquisite sauce napolitaine et du vrai parmesan. Le verre de vin rouge cadrerait parfaitement avec le plat de pâtes. L'espresso « lungo con crema » complétait ce petit moment délicieux.

Des moments simples mais tellement uniques, la sensation de se revoir malgré les distances et les absences comme si c'était la veille.

Ma belle-sœur nous a raccompagné alors que frerot retournait au boulot.

(À suivre)

Soirée avec É...

Ce soir j'avais rendez-vous avec É... amie et parente, une rencontre bien des années plus tard. Comme il est facile d'imaginer, lorsque l'on retrouve une personne bien des années plus tard, de la revoir en ayant à l'esprit la dernière image d'elle au moment de s'être quitté. Nous devons nous retrouver en soirée, sur la rue Badaro, plus particulièrement au Lina's, ce restaurant que j'avais adopté comme lieu de rencontre et point de repère pour mes contacts.

Alors que j'attendais qu'elle arrive, je n'ai pas pu m'empêcher d'observer cette rue que je connaissais suffisamment le jour, d'autres personnes, d'autres situations et scènes du quotidien. Si de jour cette rue est passante, le soir ce sont les personnes qui recherchent les terrasses des cafés ou des restos plutôt calmes sans trop d'action. D'observateur j'étais moi aussi observé par les passants du quartier qui se rendaient compte que j'étais un nouveau visage dans la région (accoutrement vestimentaire oblige aussi – mettons que je n'étais pas habillé comme le serait un homme de mon âge, en référence à la culture du milieu beyrouthin)

Que de monde aurais-je croisé, vu, rencontré en quelques jours, je n'en reviens pas surtout qu'un retour au pays se passe généralement en tournée dans les régions, repas en groupe, cafés et autres moments des plaisirs sociaux mais gastronomiques aussi. Ma visite m'aura permis jusqu'ici de renouer avec du monde, des personnes que je n'aurai jamais imaginé revoir ou connaître.

Mais voici que É... arrive, stationne son auto et me rejoint. Nous nous installons, commandons et profitons de ces instants pour avoir des nouvelles de nos proches, de nos parents, enfants, boulots et projets. Le temps passe sans que nous nous en rendions compte, mais je vois combien elle est fatiguée. Une longue journée de travail, le trafic et le retour chez elle après m'avoir accompagné, je ne voudrais pas la retarder plus longtemps.

Au premier bâillement retenu, je lui ai proposé que nous rentrions,

elle était contente que cela ne me dérange pas.

Merci É pour ce moment passé en ta compagnie.

Lever de Lune !

J'ai toujours aimé photographier les couchers de soleil, mais aussi les soirs de lune, surtout par un ciel clair, qui se jouant des nuages qui essaient de lui porter ombrage, une tentative bien inutile puisqu'elle n'a que faire de ces voyageurs silencieux ballotés par le moindre coup de vent.

Ce que j'ai rarement pu illustrer ce fut un lever de soleil en pleine mer. On m'en avait parlé et voici que l'occasion se présentait, il y a plusieurs années alors que je me trouvais sur un traversier dans la mer adriatique. D'une part la nuit qui s'en allait, et de l'autre le jour qui se pointait. Quel spectacle, deviner l'éveil du disque solaire, les lueurs, les nuances, une féerie qui m'aura gardé éveillé d'une nuit passée presque sans dormir, je voulais mon lever de soleil en pleine mer. C'était en 1976 !

Ce soir, 21h30, je rentrais chez moi, encore quatre nuits libanaises avant le ciel de Montréal, je pensais au lever du soleil d'il y a 40 ans, machinalement je portais mon regard au ciel ! Quel bonheur de voir la lune levée, presque complète se promenant dans le ciel entourée d'une horde de nuages qui lui rendaient hommage. Clic, clic, par deux fois, je réussissais à la capturer avec sa permission, bien entendu.

Très tard la nuit, ou trop tôt le jour, je suis allé à ma fenêtre dire au revoir à la lune, un coucher de lune majestueux, pendant que les premières lueurs du jour s'affairaient d'éteindre une à une les étoiles, ces éternelles compagnes de dame lune !

Vendredi 26 février 2016

MJ... où la grâce de la générosité

Nous nous sommes croisés voici quelques mois, sur ces plaines de la réalité virtuelle, nous avons échangé à propos de la situation au Liban, de l'éducation, du social et de l'engagement des jeunes libanais ceux de la relève. MJ en fait partie et est très engagée dans ce contexte.

Elle m'a offert l'hospitalité des pages d'une revue numérique parlant du monde, du pays et des choses de la vie.

Nous nous sommes donné rendez-vous lors de mon passage au Liban, souvent reporté pour des raisons importantes, les jours s'égrenaient me rapprochant du fameux moment où je devrais prendre l'avion pour rentrer chez moi. J'avoue que je souhaitais que notre rencontre ait lieu, on ne sait jamais quand la prochaine occasion sera possible.

Le jour de notre rencontre venu, je reçois un appel de sa part : « J'ai pris congé et me suis libérée pour te rencontrer ! » me dit-elle. Quoi dire devant une telle générosité, sinon la remercier de mon sourire le plus sincère.

Nous avons pris un premier café, question de faire connaissance, assis sur une terrasse, au milieu de la cacophonie des klaxons des automobilistes vraiment impatients en ce vendredi matin, comme si les vendredis on est plus pressés que les autres jours, mais bon nous avons pu créer cette bulle de silence autour de nous.

Pensant que l'entretien finirait après ce moment, MJ me demande ce que j'aimerais voir avant de rentrer. Je lui réponds le plus naturellement du monde à propos de certaines rues et quartiers que je n'ai pas eu le temps de visiter.

Après quelques secondes de silence, elle me dit : « Si cela te plairait je peux t'emmener visiter la rue Hamra et là où tu voudras aussi, j'ai toute la journée... »

Je n'en revenais pas, tant de générosité avec une telle gentillesse. Refuser, accepter, je ne pouvais qu'accepter cette offre si généreuse.

Elle a bravé d'inextricables embouteillages, juste pour me promener dans ces lieux que je souhaitais revoir, les artères et rues menant au centre-ville, certaines places ayant pour seul souvenir que le nom alors que les rénovations avaient modifié tout le paysage, il aura fallu que je m'arrête plus d'une fois dans mes pensées prenant conscience que ce retour vers ces lieux de mon enfance m'étaient devenus inconnus. J'avais perdu tous mes repères, je ne retrouvais aucune trace de mon passage il y a 30 ans déjà.

Comme si on me forçait à effacer de ma mémoire ces souvenirs passés, non seulement les effacer, mais les oublier et les remplacer par une autre réalité, celle d'une ville que je ne reconnaissais plus. Une ville dont l'âme fut remplacée par ce pragmatisme du nouveau sans histoire ni héritage.

Si j'avais été un touriste visitant pour la première fois la ville de Beyrouth, je n'aurais vu qu'une image « rénovée » d'une place ayant eu sa place dans l'histoire. Tout semble trop beau, trop propre, trop bien fait pour être une ville qui possède une histoire certaine dans celle de l'humanité. Certains tronçons de rues sont si propres que l'on se demanderait si on ne passe pas l'aspirateur sur les chaussées plusieurs fois par jour.

J'avoue que mon dépaysement faisait place à de la tristesse face à ce modernisme artificiel au nom d'un urbanisme d'affaires. D'avoir voulu occulter un passé de guerre, on avait fait disparaître en quelques sortes la mémoire de ces personnes qui y vivaient, qui y avaient mis efforts et intelligence pour en faire une vraie capitale.

Durant cette journée j'ai pu aussi mieux connaître mon guide, MJ, l'auteure, la peintre, l'artiste, la bloggeuse, la journaliste, mais surtout une personne nantie d'une gracieuseté propre aux personnes qui dans leur décence personnelle ne se prennent pas la tête pour toutes les choses qu'elles accomplissent.

Nous nous sommes arrêtés en début d'après-midi dans un coin qu'elle tenait à me faire découvrir. Un cadre champêtre en plein cœur d'une ville qui se revêt d'un manteau de blocs de béton, de la poussière du trafic incessant; une place isolée, un îlot paisible en dehors du temps. Au bout de quelques pas nous débouchons dans la cour intérieure d'un restaurant d'allure fort sympathique et vraiment accueillant. Presque personne, il faut dire que les heures de repas au Liban sont typiquement aux pays de la méditerranée. On déjeune rarement avant les 13h ou un peu plus, mais on soupe presque jamais avant les 19h ou 20h.

On s'installe pas loin d'un olivier qui se trouve au beau milieu de cette cour, probablement centenaire, un arbre qui inspire un respect sincère. Revoir un olivier fut une sorte d'évènement pour moi, au Canada les oliviers sont rares, c'est surtout une question de température et de climat.

Le repas fut des plus plaisants, alors que je prenais mon café, un groupe de personnes rentrait et envahissait toutes les tables ou presque : une réception, les personnes habillées chic, les dames portaient de belles robes, bref une vraie fête champêtre en plein ville.

Avant de me déposer pour rentrer chez moi, MJ m'offrit sans aucune prétention une copie de ses deux recueils de poésie, je n'en revenais pas d'une telle discrétion. Rares sont les auteurs qui vous offrent leur(s) ouvrage(s) sans vous en parler, MJ aura plutôt opté pour me laisser découvrir ses textes et réflexions poétiques.

MJ tu mérites tout le respect, je te remercie de faire partie de mon monde toi aussi !

Les conducteurs libanais et les TOC³

Ce qui va suivre n'est pas un texte imaginaire, ni une fiction, mais une réalité bien vraie, que j'ai vécue personnellement, car si on me l'avait racontée j'aurais eu de la misère à la croire possible.

SI vous souhaitez marcher sur les trottoirs de la ville, il vous faudra composer avec les multiples obstacles qui s'y trouvent. Voitures moitié sur la chaussée l'autre sur le trottoir, mobylettes, lorsque ce ne sont pas des blocs de béton pour « empêcher quiconque de se garer devant un magasin ». Le piéton a la vie dure dans les rues de Beyrouth.

Par contre si vous êtes installé sur la terrasse d'un café-trottoir il y a de fortes chances que ce soit à proximité de la chaussée, outre le bruit et les émanations des pots d'échappements, vous serez observés par les passants qui pourraient éventuellement savoir ce que vous prenez ou quel journal vous lisez.

Dans le cas fort probable que vous soyez en auto, et bien, il vous faudra vivre avec le tintamarre des klaxons, les emballées nerveuses des moteurs roulant à plein régime mais toujours en arrêt, ceci sans compter les invectives (restons polis) des conducteurs. La rage au volant est bien présente. Lorsque vous rentrez chez vous, la différence se fait sentir par la quantité de décibels que vos oreilles auront consommés sans aucune modération.

Bien entendu vous pourriez éviter tous ces désagréments en restant chez vous sans sortir et vous enfermer, isoler vos portes, vos fenêtres et autres portes, vous serez un ermite en paix !

Les conducteurs libanais semblent être atteints d'un certain TOC. Le TOC du Klaxon !

³ Les TOC : Troubles Obsessionnel du Comportement

J'ai passé une très agréable journée en compagnie de MJ, une amie qui a bien voulu m'emmener visiter certains secteurs de Beyrouth que je n'avais pas encore vu.

Bien entendu nous fumes pris dans ces inévitables bouchons, oui bouchons est le mot juste, car tout le monde veut passer en premier, tout le monde est pressé, tout le monde a un besoin insatiable de passer avant l'autre. Et la priorité me diriez-vous ? Et bien elle est pour les autres.

Je comparais ces automobilistes aux destriers des temps modernes ayant remplacé monture par des autos dernier-cri ou de vieilles guimbardes des années 70 (oui oui, je vous assure) qui roulent encore entourées d'un nuage de fumée aux relents d'essence et d'huile de moteur.

Les 4x4, les SUV, les modèles dernier cri, les éraflures sur les flancs vous parlent des nombreuses batailles gagnées ou perdues dans ces bouchons, tout est là, on se croirait dans une joute de tournoi de chevaliers.

C'est au cours d'un de ces bouchons où nous étions en attente du feu vert, qu'un automobiliste jouait du klaxon sans arrêt, je le regarde en me disant que cela était inutile puisque les voitures étaient malgré tout arrêtées. Il a dû deviner mes pensées, il me regarde et portant un doigt sur sa tempe (Geste qui veut dire « fous-moi la paix je fais ce qui me plaît ») me dit d'un ton sarcastique « Je fais ce qui me plaît ! », un flagrant délit de courtoisie quoi !. On klaxonne quand il ne le faut pas, on klaxonne pour dire au fond qu'on est là, bien là. On klaxonne pour... Je ne saurai dire quelle en est la vraie raison, mais le plus drôle c'est que l'on se tait quand c'est nécessaire d'avertir un piéton qu'il risque de se faire faucher!

La courtoisie au volant c'est pour les autres, aller dans le sens contraire de la circulation c'est pour soi, ignorer un passage interdit, un feu rouge c'est de la bravoure (la fameuse « chatara »), laisser passer c'est pour les autres, se taire et ne rien dire c'est pour les autres,

parler au téléphone en fumant sa cigarette au volant c'est normal, bref une sorte de chaos si bien réglé que l'on a la sensation non pas d'être finalement arrivé à destination, mais de s'en être sorti sain et sauf. Ces situations qui défient toute logique humaine, sont considérées comme chose normale c'est le « pas pour nous, mais pour les autres ».

Lorsque l'on circule en voiture à Beyrouth il y a aussi un protocole à bien connaître : la couleur des plaques d'immatriculation, blanc c'est une voiture privée, comprendre que c'est quelqu'un qui sait comment cela fonctionne (klaxonner et foncer), plaque verte; ah lui ce sont les voitures de location, comprendre que c'est une personne en visite, cette personne va nous retarder puisqu'elle conduit selon le code de la route d'un autre pays, on fera de tout pour dépasser une plaque verte elle va nous déranger certainement. Quant aux plaques rouges ce sont les taxis, des sérieux compétiteurs dans ces batailles que l'on cherche à gagner à tout prix.

La vie est si amusante en voiture dans les rues de Beyrouth !

Ne cherchez point d'explications, de raisonnement, ou de logique, conduire au Liban relève d'un exploit, tout le monde s'y fait !

On vous dira avec un petit sourire au coin de la bouche « Ici c'est comme ça ! »

La rue Hamra

Revenir à Beyrouth sans voir la rue Hamra serait considéré une faute grave, du moins c'est ce que je pensais.

Cette rue qui fut durant les belles années du Liban, le lieu de rencontre des diverses cultures, des divers styles, des modes, des cinémas, des cafés trottoirs, du bowling, du premier centre d'amusement au Moyen-Orient le « Picadilly Circus » les Beatles qui jouaient « Come together » et « Back in the USSR », de la première piste géante de minicar, des lieux du pop'art, les chaînes de radios diffusant les grands succès du top 50 britannique, Hamra la mythique, Hamra l'extravagante, Hamra la démesurée, Hamra unique lieu sacrosaint d'un cachet que l'on ne trouvait ni au pays ou dans la région.

Il y eut aussi le premier Wimpy (MovenPick), nous découvrions le fameux « Burger et frites » les « Hot Dogs » et bien d'autres délices, devenus depuis symboles de la malbouffe planétaire.

On se faisait un devoir de passer prendre le café au Horse Shoe, côtoyant journalistes et écrivains, ou chez André, une brasserie qui servait une quantité limitée de succulents sandwiches sur pain rond, vous arriviez trop retard, vous n'en auriez pas, mais toujours avec sa bonne humeur légendaire, le proprio André, vous proposait quelque chose d'autre, toujours avec un sourire qui vous faisait oublier cette contrariété, au même moment les derniers succès de la chanson française dénotaient avec les folies du rock deux rues plus loin.

Il y avait aussi ces places où pour moins de 6 Dollars (4 euros), on avait un repas complet à midi, le Milk Bar., vous y ajoutiez quelques sous et vous aviez un verre de vin pour accompagner le tout.

C'était Hamra que j'avais quitté 30 ans plus tôt malgré la guerre civile et les bombardements aveugles un peu partout sur la ville.

Hamra c'était aussi le ciné du jeudi après-midi, nous avions congé d'école. La séance de 15h00, 60 sous pour les écoliers, il nous restait 40 sous, assez pour un sac de maïs soufflé (pop-corn).

Hamra fut pour moi les copains de flippers, les magasins dernier cri, les magasins de sports, c'était aussi déambuler sur la rue principale et croiser les gens qui faisaient tout comme moi.

Alors que nous nous engageons sur le début de la rue, je reconnaissais certains lieux, l'ancien siège du quotidien Al-Nahar, le café Express, et quelques autres édifices encore debout. Hamra me voici, j'arrive.

Quelques mètres encore, toujours des endroits que je reconnais; le bâtiment de la Banque Centrale du Liban, les bureaux du Conseil National du Tourisme (CNT) wow pas trop de changements, je me faisais une joie d'épater mon guide et lui raconter les souvenirs et lieux de ces endroits de ma jeunesse ! Juste après la paroisse Saint-François, là aussi des souvenirs inoubliables dont celui du mariage de mon cousin Freddy, je m'en souviens encore.

Je ressentais un choc, un choc que j'arrivai pas à définir, MJ s'en était rendue compte et ne disait rien, mais me laissait absorber cette nouvelle réalité qui s'offrait à mes yeux.

Horreur! Je ne reconnaissais presque plus rien, pensant que nous avions changé de rue, je demandais à MJ si c'était le cas, son sourire fut éloquent, « Non Michel tu es bien sur la rue Hamra ! »

Je me trouvais dans un autre monde, outre les murs noircis de poussière et du temps nécessaire pour la rendre impossible à nettoyer, plusieurs commerces fermés, des panneaux de contre-plaqué bouchant l'entrée, les graffitis, des lambeaux d'affiches qui avaient fait leur temps et plus encore. J'imaginai les couches superposées de génération en génération.

C'est bien normal que certains commerces cessent d'exister et soient remplacés par d'autres, mais de voir des rideaux baissés, des commerces débordants sur le trottoir, était pour moi un choc, une vraie surprise. J'avoue que l'on garde une image d'un certain passé notre déception est plus grande lorsque cette image n'est plus du tout la même.

Le silence de MJ me parlait, se posant la question si je voulais toujours prendre des photos, j'avoue que je ne savais plus ce que je voulais, les images d'antan étaient trop vivantes pour que je les efface par ces scènes qui n'avaient rien à voir avec celles d'une rue que l'on a hâte de visiter.

En comparant le développement fait dans certains quartiers de Beyrouth et cette désuétude nonchalante de Hamra, c'était comme si les autres régions de la ville prenaient d'une certaine manière leur revanche sur Hamra la moderne, l'avant-garde et le secteur le plus moderne d'une époque révolue aujourd'hui.

Nous avons continué de traverser la rue et nous nous sommes dirigé vers le bord de la mer, où finalement je respirais libéré de cette profonde oppression m'ayant tenu tout au long de cette visite de Hamra. D'ailleurs j'avais rangé mon appareil photo juste après avoir dépassé les trois ou quatre premiers blocs de la rue !

J'aurais tant souhaité qu'une certaine dignité fut possible à ma rue Hamra!

La corniche au bord de l'eau

Une corniche au bord de la mer qui s'étend sur plusieurs kilomètres. Un soleil d'été en plein mois de février, 28 degrés.

Un lieu des plus populaires, on y croise des coureurs, des marcheurs, mais aussi des promeneurs, des chiens tenus en laisse par leur maître prenant un peu d'air. Très peu d'animaux de compagnie mais beaucoup plus des chiens bergers, des golden retriever, deux huskies, des animaux vivant au grand air, en santé. Sur cette corniche, il n'y a point de costumes, de cravates ou de robes chics, juste des humains de toutes les classes sociales, de tous les niveaux, anonymes, discrets, tout le monde est au même pied d'égalité.

Quel paradoxe flagrant entre le monde d'ici sans aucune apparence sociale et certaines rues et quartiers de la ville où l'étalage outrageux immodéré des richesses. Et pourtant une fois le jogging ou la promenade terminée ces personnes rejoindront leur propre monde.

Ce fut la première fois que je sentais que toutes les personnes étaient égales, semblables, sans vouloir tomber dans un sentimentalisme superficiel, j'ai senti que le vrai peuple se trouvait l'espace d'une promenade, réuni au même endroit.

La corniche, la mer, les gens, par un beau matin qui contredisait les rigueurs de l'hiver d'un mois de février ! L'image ne vous dit rien ? À moi oui !

Nous avons repris l'auto et MJ, me proposait de visiter d'autres quartiers si cela me plairait. Joignant l'utile à l'agréable, elle empruntait un itinéraire différent afin que je puisse voir ces quartiers que je n'avais pas vu depuis de très longues années. Faut dire que MJ connaît bien les places et les endroits intéressants, l'histoire et le patrimoine libanais faisant partie de ses activités professionnelles. Je fus choyé de voir certaines places que l'on ne voit pas nécessairement quand un membre de la famille vous prend en promenade pour « voir la ville », je suis même repassé dans la rue où j'ai fait mes études

secondaires, la plupart des lieux étaient restés les mêmes. On ne pourrait jamais deviner que cette rue, (Gemayzé) avait été une ligne de démarcation entre les factions rivales durant la guerre civile au Liban.

Samedi 27 février 2016

Moments avec fréro - 2ème Partie

Un appel bref, quelques mots échangés, un rendez-vous pris. C'est tout mon frère. Toujours occupé mon frangin, surtout un directeur de banque (je te taquine fréro)...

Nous sommes allés nous assoir dans un restaurant que j'avais découvert durant mon séjour, une formule bistro fort sympathique.

Une bonne bière locale, ma préférée, la fameuse Almaza (Terme voulant dire la pierre précieuse ou le diamant, diamant en langue arabe étant féminin), un burger de saumon pour lui et du bœuf pour moi, deux grands gamins prenant le temps de placoter depuis le temps que nous en avons envie. Fréro était épaté que je lui fasse connaître un nouveau resto sur la rue Badaro, à peine arrivé après cette longue absence, je lui montrais une place où l'on me considérait comme un habitué de la maison. Nous avons eu droit à un assortiment de gâteaux offert par le patron, mon frangin a craqué pour le baba au rhum, un vrai délice, sublissimo !

Nos cafés bus, nous sommes restés un peu plus parlant de nos familles, de nos enfants, de l'avenir, du présent, de la retraite, les amis communs, notre maman, bref un moment que l'on savait unique, un instant au cours duquel nous voudrions pouvoir faire oublier tant d'années d'absence et d'éloignement.

Lorsque nous nous sommes quittés nous avons cette sensation plaisante et légère de ces petits bonheurs qui n'ont besoin que de peu de mots pour s'exprimer.

Quelques minutes plus tard, je reçois un texto de lui, il m'avait devancé. Un mot de remerciement pour ces moments passés ensemble. Mon cher fréro toi aussi tu es un sentimental, c'est bien ! Tu sais quoi ? Merci d'exister toi aussi dans mon monde !

Les derniers achats

Les achats que l'on fait en rentrant après un séjour d'un mois sont presque semblables à un exercice de prestidigitation. Le poids que cela prendra dans la valise, ne pas oublier que la limite des 23 kilos sera facilement atteinte si vous n'aviez pas prévu au départ moins de trucs et d'affaires pour que cela soit possible, sinon les surcharges risquent de vous coûter plus cher que les choses achetées.

Les achats ? Des sucreries, des gâteaux ? Non pas vraiment puisque l'on trouve de tout ce qui est produit libanais ici au Québec, mais la boisson nationale, l'arack accompagne tous les mets libanais et un repas libanais sans arack ce serait comme un repas sans vin pour les français !

De plus manger du taboulé, du humus, le chich taouk sans trinquer une petite gorgée à la fois, à la santé d'un tel ou d'une telle ce ne serait pas un repas dans les traditions : c'est-à-dire un repas qui s'étire sur deux, trois voire quatre heures des fois !

Alors au pays de l'arack que pensez-vous que je rapporterais chez moi à Montréal ? De l'arack bien entendu !

Trouver le bon rapport qualité-prix est un exercice pas mal compliqué, la profusion des marques vantant la qualité des produits utilisés pour fabriquer cette boisson, les publicités, les marques prisées, celles dites bio, et tant d'autres, qui vous mettrait dans l'embarras de choix. Je devais aussi m'assurer de la quantité permise pour rentrer et ne pas avoir d'ennui aux douanes canadiennes.

Me fiant aux « habitués » de mon entourage, je sais bien qu'ils me diront sans l'ombre d'un doute que telle marque est considérée comme « La marque » sans conteste. Pourquoi donc ? Parce que on l'a essayé, parce qu'après avoir bu plusieurs de ces petits verres bien dosées l'on n'a pas la gueule de bois, parce que cette marque ne vous donne pas soif après, bref on s'étale dans ces multiples qualités et valeurs d'un arack par rapport à d'autres. Si vous osez dire le nom

d'une marque qui ne soit pas du terroir on vous regarde à la limite du scandale « Comment vous dites ? Mais ce n'est pas de l'arack c'est juste de l'alcool qui servirait pour la friction ! » Mieux vaut se fier aux experts que de s'aventurer vers une marque inconnue.

Il m'est permis de prendre au retour à Montréal, un peu plus d'un litre, donc me voici informé, faudra que je trouve les bons formats.

Ce matin je me suis pris à cet exercice, devant l'étalage des différentes marques des différents formats, choisir la bonne affaire m'aura pris quelques minutes, j'arrive à la caisse fier de mon choix, mais un doute me prend ! Le poids des bouteilles ! Trop tard j'étais sorti du magasin. Je retourne rapidement la place est bondée, je dois attendre, alors je sors et me dirige vers une épicerie, ils auront une balance pour que je pèse mes bouteilles.

Je demande si on peut me peser le sac contenant mes deux bouteilles. On me regarde comme si je faisais une blague, j'explique la raison de cette demande, les visages se détendent un peu mais pas assez, on me regarde encore de manière bizarre, je reprends l'explication, j'explique qu'au Canada j'ai droit de faire rentrer une quantité limitée d'alcool sinon je devrais payer des taxes trop élevées, on me fait de grands sourires, le sujet passe du poids des bouteilles à la vie au Canada, « Est-ce vrai que c'est ceci ou cela ? Est-ce que vous vivez sous la terre en hiver ? Et j'en passe ! Heu mes bouteilles on peut les peser ? Voilà, Yalla (Allez). Vos bouteilles pèsent 2.4 kilogrammes, ouf cela est juste mais moins de 3 kilos je devrais être correct... Je remercie, salue et sors avec mon sac.

Acheter de l'arack peut des fois être amusant et mieux faire connaître un autre pays, d'autres habitudes ...

Deux de mes filles m'avaient demandé de leur acheter du Kohl, mais ceci est une autre histoire, surtout lorsque j'ai dû expliquer à la vendeuse que c'était pour mes filles et non pas pour moi ! Ha ! Il fallait voir le soulagement sur son visage ! Je vous aime les filles, qu'est-ce que je ne ferai pas pour vous.

Dimanche 28 février 2016

Dimanche familial

Ce n'est point une tradition, mais passer ma dernière journée avant mon départ, avec ma mère, mon frère et son épouse est un moment auquel je tenais.

Nous nous sommes retrouvés pour le repas de midi (déjeuner ou dîner comme vous voulez), deux petites entrées et la traditionnelle Mouloukhyeh (Appuyer sur la syllabe « khyeh » pour les habitués, en Égypte on dira Moulokhyah ce qui veut dire : la royale : traduction littérale)

Un bouillon fait à partir de jarrets de veau et de poulet, assaisonné avec différents condiments dans lequel on y ajoute des feuilles hachées de cette Mouloukhyeh⁴ (hachées mince à la main et jamais au robot), une fois les viandes bien bouillies on les retire et les coupes en morceaux, un riz blanc accompagne le bouillon, mais aussi des brisures de pain pitta grillé non sans oublier le mélange d'oignons rouges ou blancs finement hachés dans du vinaigre de vin rouge, que l'on mettra en petites quantités sur le riz, les viandes, le bouillon (Mouloukhyeh). Vous passerez de longs moments pour bien doser le plat afin qu'il goûte « comme il faut », puis vous mangerez avec appétit mais en aurez envie d'un second plat, c'est inévitable quand il y a de la Mouloukhyeh pour midi !

Un dessert des plus décadents servis en fin de repas, et le traditionnel café libanais, non sans oublier l'envie d'une sieste bien méritée... Mais nous n'avons pas fait de sieste il fallait que je rentre chez ma mère pour terminer mes valises !

⁴ Mouloukhyeh : Corrette ou Corète plante d'origine indienne, qui pousse et est cueillie en été, les amateurs préparent d'importantes quantités, (cueillette, effeuillage, lavage, séchage, hachée et répartie en portions avant d'aller au congélateur pour les prochains repas traditionnels en famille.

Les adieux sont toujours pour moi un moment au cours duquel je voudrais dire tant de choses et pourtant rien ou si peu de mots sortent, l'accolade, les embrassades, les promesses de se revoir bientôt, les « salues tout le monde pour moi et dis-leur que nous les attendons » les adieux c'est triste au fond, alors pas d'adieux juste des à plus loin dans nos vies respectives.

Le Liban, de Gibran K. Gibran, c'est aussi Mon Liban !

Au cours de mon séjour, j'ai souvent eu l'occasion de méditer sur la situation prévalant au Liban, non pas les problèmes actuels, mais celle qui prévaut depuis tant d'années. Dans mes lectures je suis souvent tombé sur certains extraits d'un livre de Khalil Gibran : Mon Liban. Un cri de cœur profond qu'il adressait à ses compatriotes il y a peu près un siècle. Et pourtant, lire ce texte en ce troisième millénaire est d'une telle actualité fort troublante.

N'ayant lu que quelques passages je fus profondément saisi de cette clarté mentale de son refus des compromis, de sa passion pour son pays, de sa profondeur de pensée. J'en suis devenu un fervent adepte. Pour moi Khalil Gibran est un maître de pensée, cette pensée qui transcende sur tout ce qui est nécessaire voire essentiel pour qu'un pays puisse exister. Ce que dit Khalil Gibran aux libanais de son époque, il le dirait au peuple et ses dirigeants actuels, mais aussi à toute population en mal de voir une nation naître et émerger.

« Ma lettre » à Khalil Gibran est ce cri du cœur, en harmonie avec le sien. Un maître de pensée parmi les rares dont je ferai honneur dans mes futurs écrits.

Lettre à Gibran K. Gibran

Cher Gibran,

Je me permets cette familiarité, nous n'en sommes pas à une relation formelle. Il est question de Ton Liban, ce Liban que tes pensées m'ont faites découvrir, aimer, respecter, chérir comme le trésor le plus précieux qui soit.

Depuis que j'ai lu ces extraits de ton cri du cœur, j'ai compris. J'ai compris ta blessure, j'ai compris pourquoi tu as préféré t'exiler, j'ai compris ton œuvre, j'ai senti ton esprit me dire, m'apprendre, m'éduquer, me montrer, j'ai senti cet esprit, le tien me prendre par la

main et m'expliquer du simple regard tout le secret de l'amour pour Ton Liban, ce Liban que je fais Mien, il sera dorénavant Notre Liban qui ne sera pas Leur Liban.

Si l'envie te prenait de venir faire un tour du côté de ce que Notre Liban est devenu, à quelques exceptions près tu comprendras que c'est ce même Liban que tu as vu qui n'était plus le tien, qui ne pouvait plus être ton Liban.

Je sollicite ton aide, ton esprit, tiens ma plume et permets-moi de dire en ton nom, en notre nom ce qu'est Notre Liban et pourquoi il ne sera jamais le leur.

Mon Liban tarde à être aimé comme il devrait l'être,
Mon Liban, le tien, et celui des patriotes qui ont donné leur existence sans la crier sur tous les toits comme le font aujourd'hui ces marchands des lieux de culte tous confondus.

Tes compagnons n'eurent que la lueur d'une simple chandelle comme compagne dans leur profonde solitude et inexprimable abandon humain.

Ces poètes, ces écrivains, ces hommes ces femmes qui durent affronter adversité, déni et critiques de la part de ceux qui se disent patriotes.

Mon Liban est celui d'Assaad le faiseur de pain qui chaque matin répète avec dignité ses gestes pour gagner ce pain, son pain qu'il prépare et cuit pour ses semblables, comment lui dire d'aimer le Liban s'il ne se voit aucun avenir dans son propre pays ?

Mon Liban c'est la mère de famille qui a dû se priver et priver les siens de fruits parce que l'argent qu'elle avait ne suffisait pas, qui osera lui dire que le Liban est une place où il fait bon de vivre ?

Mon Liban c'est Joe et Magda qui ne voient pas leurs enfants grandir parce que chacun a deux emplois, ils travaillent douze heures par

jour, alors tu comprends qu'il leur sera difficile de dire à leurs enfants d'aimer le Liban puisqu'ils ne les voient presque pas grandir comme cela se devrait!

Mon Liban c'est Ali qui sur son vélo porte les commissions des habitants d'un quartier où vivent des gens qui ne connaîtront jamais son histoire, il livre plusieurs heures par jour, plusieurs jours par semaine, en fait tous les jours de la semaine, il porte plusieurs sacs lourds pour de maigres pourboires. Lorsqu'il compte les petits billets en les sortant de ses poches, il saura combien il pourra nourrir les siens le lendemain, lorsqu'il rentre chez lui tout le monde est déjà couché.

Mon Liban c'est la hantise de tomber malades que je lisais sur le visage des personnes âgées, la peur de n'avoir pas assez de moyens pour se soigner dans la dignité.

Mon Liban, c'est le garçon de service dans un restaurant qui debout pendant des heures se doit d'endurer parfois les propos humiliants et condescendants des clients qui ont forcé sur l'arak ou le vin, il lui faut sourire malgré tout au risque de se faire virer à cause de l'humeur d'un client désagréable (ils sont nombreux)

Mon Liban ce sont les gens de tous les jours qui sont tannés de croire sans jamais rien voir, et qui continuent de plier l'échine, trop occupés pour assurer leur subsistance,
Et voici que,

Leur Liban ce sont ces jeunes écoliers à qui l'on apprend presque tout de ces choses de la vie, sauf comment aimer Notre Liban, hélas, les consoles, les jeux vidéo et les tablettes n'apprendront jamais l'amour d'un pays.

Leur Liban c'est faire diplômer de futurs citoyens qualifiés pour leur assurer plutôt un exode vers les pays d'émigration, ou au pire des chômeurs diplômés !

Leur Liban c'est la contradiction et l'effronterie audacieuse de se jouer de tout un peuple,

Leur Liban c'est le mensonge institutionnalisé, officialisé et assermenté selon leur constitution qu'ils appellent la constitution libanaise, tu te rends compte Gibran, ils prêtent serment et bafouent ce dernier au lieu de les poursuivre on les applaudit !

Leur Liban ce sont les tiraillements confessionnels, les morcellements identitaires, les familles claniques, aucune de ces organisations ne porte allégeance au pays, ton Liban.

L'histoire de notre Liban est sans cesse ajustée, pour faire plaisir à chaque clan qui se cherche des héros, et pourtant les vrais libanais sont remisés aux oubliettes.

Tu serais non point triste si tu revenais, mais tu t'empresserais de retourner d'où tu viens, je gage que tu me conseillerais vivement de m'en aller cher Gibran. Mais vois-tu je ne peux plus quitter mon Liban, pas pour eux, mais pour Assaad, Ali, Joe, Magda et tous les autres. Qui s'occuperaient de porter leur voix haut et fort ?

Je te remercie de m'avoir fait enfin connaître Mon Liban !

Mon périple libanais tire à sa fin dans le temps, mais ne cessera jamais tant que je n'aurai pas continué l'œuvre des Gibran, de ces hommes et femmes qui ont tout donné par amour pour leur pays, certains sont oubliés et d'autres le seront, certains n'eurent pas de quoi vivre décemment, d'autres ont disparu sans que l'on s'en rende compte, ils vécurent dans cette dignité qui fait cruellement défaut de nos jours, cette dignité qui qualifie les grands hommes de notre histoire, Gibran en fut un parmi tant d'autres.

Gratitude

Je me suis fait demander plus d'une fois sur les raisons de ce retour au Liban. Chaque fois que j'essaie de répondre, c'est un nouveau moment de vérité pour moi. Un moment au cours duquel je me dois de revoir non point mes mots, mais surtout mes pensées les plus sincères et mes propos les plus honnêtes, pour répondre dans la vérité à la personne en face de moi, mais aussi envers ce bout de terre d'un peu plus de 10400 kilomètres carrés : le Liban.

Il y a presque 30 ans, ce fut le départ dans la colère la plus totale, une colère teintée d'amertume, de désillusions, de frustrations, de sentiment d'abandon. J'avais perdu le goût d'être citoyen de ce pays qui d'une part ne me retenait pas mais dont une partie de son peuple me trahissait chaque jour pire que le précédent. De fausses excuses, de fausses allégations de fausses idéologies. Avaient-ils raison ? Étions-nous dans l'ignorance ? Je claquais la porte sans même regarder en arrière, tout ce que je voulais c'était m'en aller pour ne jamais plus revenir. Quitter avec ma famille, une fois pour toute. Nous venions de passer plusieurs mois dans un abri, nous en sortions pour prendre un bol d'air frais au cours d'une accalmie, celle des combattants qui eux aussi devaient prendre un répit, un repos, manger un bout, quelle ironie, nos vies rythmées à celles de ces guerriers qui s'amusaient aux jeux de la guerre sans jamais se questionner sur la justesse du jugement de leurs commandements, et puis la récréation terminée nous rentrions nous terrer tels des rats pendant que ces valeureux combattants aux mille causes perdues reprenaient du service, celui de démolir leur propre pays. Au fond tout ce que les obus de leurs canons pouvaient détruire était finalement la propriété d'un libanais, de personne d'autre. Jamais une pseudo-cause ne vira autant dans l'autodestruction inhumaine d'une nation aux mains de son propre peuple !

En 2002, je revenais au pays pour un évènement heureux, le mariage de ma fille aînée, et pourtant ma colère n'avait point diminué, mon amertume nullement adoucie, mon regard plus lourd que jamais. C'était la joie du mariage de ma fille, qui fut la seule raison qui me

permet de tenir le coup de ces 15 jours de séjour. Je poussais un cri de soulagement lorsque l'avion se posait de nouveau sur la piste de Montréal, et ne voulais plus jamais entendre parler du Liban.

2009, fut l'année où ma fille me mit devant le fait accompli, les billets étaient achetés pour moi et ma conjointe pour une visite au pays. Comment dire non, comment refuser, comment maintenir cette haine en moi, ma fille, ma mère, mon frère, des parents, nous attendaient. Mon séjour de trois semaines m'aura permis une réconciliation avec le territoire, la côte, la mer, la montagne, les villages, les places où j'avais vécu, que j'avais visité, je me suis senti à l'issue de ce séjour, revenu chez moi, dans mon Liban, Restait encore une étape importante tenter de me réconcilier avec le peuple...

Cette occasion s'est présentée durant le mois de septembre 2015, un court séjour de moins de 10 jours m'aura ouvert les yeux et le cœur. Au-delà de tout ce qui s'était passé, il y avait des gens qui avaient pu passer au travers, sans quitter, ces gens étaient restés chez eux, n'avaient pas voulu abandonner, avaient voulu croire que cela pouvait s'arranger. De courts séjours où j'avoue avoir eu plus de questions en moi que des réponses à celles-ci, Les séjours touristiques n'avaient plus de raisons, pour ces réponses tant souhaitées, il me fallait revenir et vivre le quotidien du citoyen de Mon Liban.

Je décidais de revenir, un retour avec une seule émotion au cœur, une seule idée en tête : Gratitude !

Exprimer ma gratitude au Liban de Gibran, mais aussi au Liban de chacune des personnes que j'ai croisé, avec qui j'ai parlé, ces personnes qui m'ont reçu chez elles, offert l'hospitalité, rappelé ces petites choses merveilleuses dans une tasse de café, un repas partagé, un sourire, une écoute. Le Liban m'accueillait les bras grands ouverts dans chacune de ces personnes, comment me taire et ne pas exprimer ma gratitude la plus sincère. Pour chacune de ces personnes qui ont embelli ces journées vécues depuis le 3 février 2016 ma gratitude vous est sincèrement acquise, vous êtes Mon Liban, le vrai !!

Lundi 29 février 2016

L'aéroport international de Beyrouth

4h30 du matin !

« Vous devez être trois heures avant l'heure de votre vol ! » Voici les consignes que je recevais moi comme tous les voyageurs en partance de Beyrouth.

Mon vol étant à 7h25, il me fallait donc être sur les lieux à 4h30 !
Le taxi commandé la veille, un rappel vers les 21h00 pour qu'il soit ponctuel, les valises bouclées, prêt pour l'aventure du retour, mon taxi se pointe à 4h01 !

- Sabah el kheir (Bonjour)
- Sabah el nour (variante du bonjour)

Il arrête son auto, descend, ouvre le coffre arrière, et m'aide à mettre mes deux valises dans le coffre arrière.

- Aal matar ? (À l'aéroport ?)
- Naam aamel maarouf ! (Oui s'il vous plaît !)

On démarre quelques rares voitures sillonnent les rues avec pour seuls signes les feux de signalisation, les rouges, les verts, les rares oranges, mais le calme presque total, pas de klaxons, pas de course pour arriver le premier, rien, la ville reprend son souffle avant la ruée quotidienne.

- Combien de temps faudra-t-il pour arriver ?
- Oh ! À cette heure-ci, 5 minutes !
- Quoi ? Pour vrai ?

Nous roulons, tous les feux sont verts, tiens aurais-je eu l'assentiment des dieux du trafic pour arriver rapidement.

Nous nous arrêtons, il éteint le moteur, descend et dépose mes valises sur le trottoir, je règle la course, le remercie et me dirige vers le bâtiment.

Plus d'une centaine de soldats de l'ONU, les fameux bérets bleus, un contingent qui probablement rentre au pays, ou en permission, mais horreur ils sont en file pour le premier contrôle des valises, vous vous rendez compte ? 100 personnes à cette heure-ci ?

Il fait lourd dans l'enceinte, de plus je regarde le rythme du traitement du contrôle, je sens avoir encore plus chaud, mais bon Michel pas de panique.

Je trouve un bureau de la compagnie d'aviation nationale, je rentre avec une tête de celui qui n'a pas dormi de la nuit pour ne pas manquer son vol et demande dans quelle direction je dois aller pour commencer la procession des contrôles (5 au total), on me demande où je vais, Genève, on me dirige du côté opposé de la file des casques bleus ! Ouf ! Sauvé !

Je n'ai jamais traversé aussi vite un hall d'une centaine de mètres, j'arrive au premier poste de contrôle, je montre mon billet et mon passeport :

- Yalla, yalla arreb Canada ! (Allez allez avance Canada!)
- Ha c'est ma casquette et l'étiquette sur mes valises...
- Choucran (Merci !)

Je continue en leur souhaitant bonne journée, on me regarde un peu étonnés, je pense que les voyageurs pressés et stressés ne leur souhaiteront pas de toute évidence une bonne journée et pourtant.

Second contrôle, celui-ci c'est du sérieux, rien qu'à voir le type de la sécurité : plus d'un mètre quatre-vingt, bâti dans du muscle, un air renfrogné, me lance le fameux Yalla, suivi d'un ton qui ne prête à aucune confusion :

- Tu enlèves tout, manteau, téléphone portable, tu vides tes poches, ôte la ceinture, les souliers, les valises dans le tunnel du scanner, yalla yalla !

Son collègue le regarde et lui lance un coup d'œil en murmurant :

- Du calme, tu ne vois pas que c'est un sénior ? Tu sais un mot gentil cela ne va pas faire de mal

- Oui, mais c'est moi qui me tape le shift de nuit et du matin et puis, merde je n'ai pas encore pris mon café ma tête va exploser !

Je m'exécute, mais les mots du collègue ont opérés des miracles. Il me fait signe que tout est correct, je grade ceinture et running, mais passe la casquette, les lunettes et les valises, ah oui le manteau aussi.

Deuxième contrôle terminé, il me faut maintenant prendre mes cartes d'embarquement, une pour Genève (mon escale) et la seconde pour Montréal.

Je m'informe auprès d'un employé encore endormi vers quel guichet me diriger

- Ah oui, Genève, ce n'est pas encore ouvert ! C'est par là !

- Pas encore ouvert ?

Je regarde ma montre, il n'est pas encore 4h30. Dis-donc Michel Boustani es-tu entrain de courir pour le premier podium du pentathlon ?

Bon, je vais au guichet 70, je vois bien l'annonce où c'est écrit que c'est bien pour Genève, mais pas un chat, je suis en avance. Je pense toujours à cet agent de la sureté générale qui n'a pas encore eu son café. Tiens je le vois venir avec son copain de tout à l'heure, je m'approche d'eux avec un sourire et un salut de la main, je leur propose une tasse de café.

À voir leurs visages, je comprends qu'ils doivent se demander si je suis normal, je me reprends très vite et leur explique que j'ai entendu le commentaire du premier, ils se regardent et me disent « Libnani? (Libanais ?) » Oui, je suis Canadien et Libanais en même temps, sourires, regard plus amical, ils me remercient et me disent qu'ils s'en allaient justement prendre ce café tant souhaité. Je leur souhaite aussi une bonne journée.

La dame responsable regardait la scène, mais son sourire s'est vite transformé en un regard impatient.

- Veuillez passer monsieur

- Ah ! Vous avez commencé ! Mais ce n'est pas le guichet pour Genève!

Monsieur puisque je vous dit de passer !

Bon, bon, je ne vais pas l'énervé, j'aurais dû prévoir tout un thermos de bon café et leur en offrir à ces gens une tasse, question de commencer autrement leur journée. Bon je confirme que j'ai droit à mettre dans la soute des bagages deux valises. Yes ! Je décide de me départir de ma valise de cabine, prends ma tablette, mon journal de voyage et me voici soulagé de 10 kilos d'affaires que je n'avais plus envie de trainer partout où j'irai jusqu'à Montréal.

Cette formalité terminée, je dois passer par le contrôle des passeports, mais avant il faut remplir un formulaire écrit avec des caractères de la taille des prospectus des boites de médicament !

Je survis tant bien que mal à remplir ce formulaire, mais le fais en français et non en arabe. J'arrive aux guichets de contrôle, le responsable me fait signe, allons-y c'est l'avant-dernier. Il regarde mes papiers, passeport canadien, carte d'embarquement et soudainement tourne les yeux tous ronds en voyant ma pièce d'identité libanaise que j'utilise en rentrant au Liban (pour éviter de payer un visa d'entrée en tant que citoyen canadien, hein on ne vous a pas dit à propos de la débrouillardise libanaise ?)

Je comprends, ma photo date de mes 21 ou 22 ans, quarante plus tard ce n'est pas évident de ressembler à quelqu'un qui avait les cheveux châtons, pas de barbe, juste des moustaches...

J'espère que cela ne me causera pas de problème, puis il termine, étampe mon passeport, donc officiellement je viens de quitter le territoire libanais, il me regarde et me dit :

- Cela fait combien de temps que vous avez quitté le Liban ?
- Bientôt trente ans
- Cela se voit, votre pièce d'identité me l'avait fait comprendre !

S'engage ensuite une conversation sur l'émigration, le retour au pays, les gens qui ont quitté qui sont revenus, bref un petit moment fort sympathique, mais que nous avons interrompu puisque derrière moi il y avait du monde qui attendait de passer...

Je flâne un peu dans les rayons de la zone hors-taxes, cela sent les parfums et autres fragrances, les magasins de produits de luxe, les pâtisseries orientales, les gadgets dernier-cri, les bouquinistes, tant de petites tentations, je me laisse séduire par deux bouquins que j'aimerais lire, j'achète et demande un grand sac de plastique pour mettre le tout dedans.

Je reprends mon chemin, il s'agit de trouver la salle 19, dernière étape de contrôle avant de m'asseoir dans l'avion !

Je regarde l'heure j'en ai pour une bonne heure et demie avant l'appel pour embarquer..!

L'histoire du retour a bien commencé.

Ces personnes qui ont fait leur boulot ce matin, finalement c'est à eux aussi pour qui j'écris cette chronique matinale alors que le soleil commence à se pointer.

Si nous craignons leur ton bourru ou leur manière brusque de nous parler, je crois qu'au-delà d'avoir choisir de faire ce métier, ce sont avant tout des personnes comme nous. Des parents, des enfants de parents, des gens qui pour les besoins de leur métier travaillent à des heures souvent difficiles, oui c'est la nature du boulot, mais c'est avant tout de personnes dont il est question, des personnes qui aiment aussi avoir un café le matin, se faire souhaiter une bonne journée.

Vingt minutes avant le décollage j'embarquais dans l'Airbus qui m'emmènerait à ma première destination : Genève !

4h30 du matin, trois heures avant mon vol, que de gens pouvons-nous rencontrer et ne pas oublier ! J'ai rarement aimé me trouver de si bonne heure dans un hall d'aéroport !

Bonjour Montréal !

- Mesdames, messieurs, nous nous préparons pour notre approche en vue d'atterrir sur l'aéroport de Montréal, veuillez...

Le rituel du commandant de bord annonçant notre arrivée est tel un message de délivrance profonde surtout après huit heures de vol entre Genève et Montréal. Suspendus dans les airs à 33000 pieds (11000 mètres), ne voyant que l'azur du ciel et les océans de nuages blancs. On se croirait survolant un monde autre que le nôtre.

C'est fou comment les passagers réagissent lorsque les mots du commandant de bord débitent dans plus d'une langue que ça y est nous sommes rendus, on va bientôt atterrir, combien les gens ne se font pas prier pour boucler leur ceinture, redresser tablettes et sièges, on dirait une classe d'écoliers obéissants à leur maitresse d'école juste avant le départ pour les vacances d'été.

Mais il y a toujours les irréductibles qui se croient différents, ils sirotent un verre qui n'en finit pas, ou lisent encore sur leur tablette (liseuses) ceux qui terminent leur partie de jeu électronique me font penser à mes enfants qui me disaient venir « dans une minute » pour souper, parce qu'ils étaient dans la partie du siècle et que plusieurs fois « une minute » ne leur suffisaient plus...

Mais il y a aussi les « drôles d'oiseaux », ceux et celles qui en silence vous feraient écrire tout un roman sur les facettes bien étranges de leurs comportements. Parfois déroutants, ils passent inaperçus le plus souvent du temps, j'aime les trouver et les dénicher dans leur petit monde.

Vous avez les collectionneurs de « trophées ». Ces personnes feront de tout pour ramener avec eux une ou deux bouteilles de vin, les bouteilles d'eau minérale, les pochettes biscuits ou d'amandes grillées, parfois un dessert encore dans son emballage, le sac de grignotines salées, les bretzels, ah oui, ces bretzels que tout le monde trouve meilleurs que n'importe où ailleurs, allez savoir pourquoi.

Les plus téméraires essaieront de prendre avec eux la couverture aux couleurs de la compagnie d'aviation, je pense que c'est une question d'accomplissement « J'ai gardé la couverture malgré tout ».

Puis nous trouvons ceux ou celles qui se rappellent à la dernière seconde qu'il leur faut aller au petit coin. Dans l'avion qui me ramenait à Montréal, nous étions à quelques mètres de la piste d'atterrissage, un monsieur se lève subitement, ouvre le compartiment des bagages au-dessus de sa tête, semble chercher quelque chose, un agent de bord vient rapidement pour lui faire entendre raison lui demande de s'asseoir, notre monsieur semble ne pas écouter, cela attire l'attention de presque toutes les personnes dans la zone où gesticule le passager... Mais finalement il tire de son sac de voyage un mouchoir, sourire béat, il referme le tout, se rassied, et se mouche fort bruyamment !

L'agent de bord n'en revient pas, le visage tout rouge d'une colère à peine contenue, parle poliment au voyageur, j'imagine qu'il lui expliquait qu'il s'était mis à risque de se faire méprendre pour une personne agitée d'où l'intervention évitée de justesse pour le maîtriser. Entre fou rire et regard étonnés nous touchons le sol, il était temps.

Nous sortons, il fait frisquet, je suis bien loin du soleil de la méditerranée, vive le petit gel qui vous picote les narines, ah mais oui, je n'avais pas mis mon manteau de laine... Hé Michel, tu te prends pour qui ?

Dans les dédales du labyrinthe qu'il faut suivre, je me trouve en train de penser, mais pourquoi dans presque tous les aéroports du monde on vous fait suivre d'interminables corridors, escaliers, on vous trimbale en bus, on met à votre disposition des trottoirs roulants, des voiturettes de courtoisie, bref tout pour faire des centaines de mètres à pieds, alors ceux qui ont des valises de cabine et des sacs, et des paquets ne la trouvent pas drôle hé !

Moi je n'ai que ma tablette et mon calepin, ah je les regarde pendant que, comble de ma paresse personnelle je prends le trottoir roulant et ne bouge pas, quant à eux qui veulent me montrer que je suis un type pas gentil d'avoir prévu mon coup, s'époumonent et marchent en tirant les valisettes sur leurs roues qui vibrent sur le parquet métallique, ces sons qui font vibrer les planchers et bourdonner mes oreilles.

La douane et le contrôle frontalier.

Quelle que soit l'heure ou le jour, il vous arrive de tomber sur des files, mais des files de passagers qui attendent de passer la frontière canadienne. Si vous êtes du pays, vous avez des bornes qui impriment pour vous le formulaire d'entrée juste en faisant glisser votre passeport, sinon on vous aurait donné ce même formulaire dans l'avion... bon bref, nous étions plusieurs dizaines de passagers arrivés tous en même temps sur un labyrinthe trieur de files (C'est tout une technique qu'un agent de sécurité m'avait expliqué un jour), bon j'arrive passeport et carton rempli, l'agent de la sécurité me regarde, et soupire en me disant « Mais pourquoi vous venez tous dans la mauvaise ligne ? » Je la regarde et lui dit très calmement « Mais, Madame, rien n'indique que nous devons pas venir ici, au contraire il est mentionné que les citoyens canadiens doivent passer par ici ! » un autre soupir termine l'entretien et d'un geste las de la main me dit « Passez monsieur ! »

Bon mon tour arrive,

- Bonjour, ça va bien ?
- Oui bien merci et vous ?
- Très bien, donnez-moi votre passeport s'il vous plaît !
- Voilà!
- Avez-vous de la nourriture ?
- Non, pas du tout !
- C'est bon, bon retour chez vous
- Merci !

Je prends passeport et le carton étampé avec tout un code (ce code qui vous fera passer vite ou aussitôt que vous aurez vos valises, vos bagages seront vérifiés, malheur si on trouvait quelque chose qui soit interdit selon les règlements du pays ou que vous n'auriez pas déclaré)

Je circule dans ces longs corridors qui ne finissent plus, le trottoir roulant est en panne. Bien fait pour toi Michel ! Je tends mon carton à l'agente des douanes qui me fait son grand sourire et me souhaite une bonne fin de journée.

Bon je traîne le pas, hé ce sont deux valises quand même dans le chariot. Je sors, je cherche, je ne trouve personne de ma famille. Tiens! Auraient-ils décidé de m'abandonner tout seul ? Je n'ai plus que quelques secondes de batterie sur mon cellulaire, j'ai juste le temps de lire un texto comme quoi fiston vient de quitter pour me retrouver.

Je suis à Montréal !

Michel J.B. — © 2016

Sources et références

Cette rubrique contient tous les titres d'œuvres d'auteurs que j'ai lu, qui m'ont inspiré, qui m'auront appris tant sur l'histoire de mon Liban.

Tous ont un point commun, la pérennité d'une nation, l'histoire des valeurs d'un peuple. J'ai choisi ces titres selon mes préférences et centres d'intérêts. Il existe bien d'autres auteurs, livres, références.

Cette liste est la mienne.

- Gibran Khalil Gibran
- Mon Liban
- Samir Cassir
- Histoire de Beyrouth
- Amin Maalouf :
- Les désorientés
- Les grands bouleversements
- Les identités meurtrières
- Ghassan Tuéni
- Une guerre pour les autres
- Fouad Boutros
- Mémoires
- Jean Lacouture, Ghassan Tuéni, Gérard Khoury
- Un siècle pour rien
- Georges Corm
- Pensée et politique dans le monde arabe
- Nadine Picaudou
- La déchirure Libanaise
- Jabbour Douaihy
- Saint-Georges regardait ailleurs
- Pluie de juin

Je viens de lire votre extrait. Je l'ai lu à deux reprises. J'ai été séduite par votre style, la fluidité de vos pensées. Les images, les impressions, les sens, les couleurs qui se dégagent du texte sont impressionnants. On a l'impression en vous lisant de voir ces lieux, de parcourir ces endroits, de suivre l'évolution de votre vie et de s'identifier à votre identité multiple de citoyen du monde. C'est édifiant, personnel, honnête et ça incite les lecteurs à méditer sur les petites et grandes choses de la vie autour desquelles on passe souvent outre, réfléchir sur ses origines, ces lieux, ces moments et ces années dans ces endroits où on laisse souvent une partie de soi. Je ne peux vous dire qu'une chose: continuez à écrire !!

Wow impressionnant...!!! En voyant le titre de cet extrait j'imaginai autre chose. J'ai au fait senti ce cri de détresse que vous lancez à travers ces visages du Liban, Assaad, Joe, Ali etc... Ya rey t tout le monde aime le Liban autant que vous l'aimez Michel... Vous le voyez à travers les yeux de tous les gens qui vont ont marqué d'une manière ou d'une autre... C'est vraiment notre Liban à tous... J'ai beaucoup aimé ce passage... Comme on dit en anglais: « I am speechless » (Je suis sans mots). Trop en parler ne servirait à rien, au contraire...Il faut le lire des yeux et sentir, c'est tout. Bravo encore une fois (Nadine H.I.)

Mon Dieu! Vous avez le don ! L'art de mettre des mots à mes sentiments les plus profonds. .. que je ne serai pas capable d'identifier moi-même avec précision et exactitude comme vous le faites. ... J'adore votre Liban il a l'air plus humain et plus proche de mes valeurs !!! (Lydia C.)

Comment dire !... WOW!!!

Et oui Michel... comme à ton habitude, tu sais très bien décrire les situations, les endroits, les émotions et même les mots. Bravo!!! C'est vraiment super!!! J'ai très hâte de lire la suite... pour vrai... la vérité pure : J'ADORE!!!

Merci de m'avoir permis de te lire ainsi. Je l'apprécie grandement.

Passe une très belle soirée et au plaisir!!!

(Nathalie M.)

